

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

La personnalité de Grégoire VII  
 Les Italiens et le roman  
 Une âme impériale  
 L'offensive de Farnèse et les préparatifs du siège de Maestricht (1579)  
 Pacifisme  
 En quelques lignes...  
 La quadrature du cercle  
 Le musée de la pensée

H.-X. ARQUILLIÈRE  
 Angelo GATTI  
 Luc HOMMEL  
 Léon van der ESSEN  
 Ernest JUNGER  
 \* \* \*  
 Edgard HEUCHAMPS  
 \* \* \*

Les idées et les faits : Chronique des idées : Jésus le Christ du Dr Karl Adam, Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

On ne peut que féliciter vivement le Sénat pour la façon dont il a... noyé le discours retentissant du Premier Ministre. Sans éclat et sans casse, avec une unanimité surprenante, nos honorables sénateurs ont réussi à faire accepter par le gouvernement un ordre du jour disant le contraire de ce qu'avait dit le comte de Broqueville...

On a beau retourner le problème en tous sens, relire le fameux discours et chercher dans les explications, les interviews, les commentaires, les communiqués, etc., on ne parvient pas à se faire une idée fort nette de la prétendue manœuvre. Cri d'alarme, dit-on. Parfait, mais alors pourquoi ce ton agressif? Pourquoi avoir l'air de s'en prendre... à des compatriotes, alors que la coupable, c'est l'Allemagne? Pourquoi choisir un moment aussi inopportun et qui devait susciter des interprétations fâcheuses?

L'Allemagne arme, crie-t-on, et ni rien ni personne ne sont plus capables de l'en empêcher : nous sommes d'autant plus d'accord que nous répétons cette antienne, ici, depuis des mois et des mois. La course aux armements mène à la guerre : personne n'en est plus convaincu que nous... Alors quoi? La Belgique est plus exposée que jamais et cette Belgique appelle l'attention sur une situation qui ne cesse de s'aggraver : nous applaudissons des deux mains à cet appel. Que ceux que nous « courrons » — Français, Anglais, et Italiens aussi — reconnaissent la réalité. Qu'ils nous aident à détourner la catastrophe... s'il en est temps encore. Mais comment? Tout est là...

\* \* \*

Le Duce a approuvé notre Premier Ministre. M. Paul Struye lui décerne, à cette occasion, un brevet de réalisme. Nous n'y voyons aucun inconvénient. Avec cette réserve, toutefois, que nous ne cesserons de protester chaque fois que M. Struye affirmera, et il vient encore de le faire, que l'Allemagne a le droit de réarmer parce que les États armés refusent de désarmer. C'est parfaitement faux... L'Allemagne n'a aucun droit de réarmer. Quant au fait, si l'Allemagne d'après-guerre avait témoigné d'intentions pacifiques et n'avait pas réarmé, tous ses voisins eussent considérablement réduit leurs armements, la France la première.

Il n'y a donc plus moyen de s'opposer au réarmement de l'Allemagne. D'autre part, vouloir encore éviter une course aux armements, c'est se payer de mots, car cette course se court sous nos yeux...

Il ne reste, en conséquence, que deux choses à faire : préparer soigneusement la défense armée et s'entendre entre nations ayant intérêt à ce que l'Allemagne ne récidive pas.

*Ad primum* : La Belgique a voté de lourdes charges militaires : des centaines de millions, presque un milliard! Un pays qui n'est

pas décidé à tous les sacrifices pour conserver son indépendance est indigne de vivre. D'autre part, la France va consacrer plusieurs nouveaux milliards à renforcer considérablement sa défense : ligne du Nord qui fera réfléchir les Allemands avant de s'attaquer à notre ligne à nous, mise en état du matériel pour le maintenir à la hauteur du matériel allemand. L'Angleterre, elle, augmente sa flotte aérienne sans parler de sa flotte maritime. Des Polonais et des Tchécoslovaques de marque, rencontrés ces jours-ci à l'étranger, nous assurent que leurs pays respectifs ne négligent rien pour être prêts.

*Ad secundum* : La Belgique s'est sacrifiée en 1914. Elle évita à l'Europe une domination prussienne. Elle s'est créé un droit à autre chose qu'à une reconnaissance verbale. La France, l'Angleterre et l'Italie ont d'ailleurs le plus grand intérêt à s'entendre pour nous garantir efficacement contre une agression nouvelle.

\* \* \*

Tout le reste n'est, en ce moment, que littérature, et littérature bien dangereuse souvent. Nous prétendons être aussi partisan que quiconque d'une bonne entente entre les nations, d'un internationalisme basé sur la fraternité des peuples. Nous souscrivons sans réserve aucune à tout ce que les Papes ont jamais écrit sur l'absolue nécessité d'une organisation internationale et sur les mortels dangers de la course aux armements. Avec « la presque unanimité des juristes, des économistes, des sociologues, avec les Papes, avec le roi Albert », nous estimons, nous aussi, et autant que le professeur de morale et de droit naturel que nous citons — et que nous prétendons avoir toujours cité en toute loyauté et en nous appliquant à ne jamais fausser ses idées — « que, dans le monde actuel, il n'y a pour les peuples ni prospérité, ni sécurité possibles, sans un ordre international stable ». Personne n'a jamais désiré plus que nous le succès de la Société des Nations. Mais adhérer pleinement, sous ce rapport, aux vues du Saint-Siège, qui sont d'ailleurs l'expression du plus évident bon sens, n'implique pas la méconnaissance des faits, n'exclut pas la pratique de la vertu cardinale de prudence. Nous avons rencontré ces jours-ci, en Suisse, des catholiques éminents, bien placés pour savoir très exactement où en est, *en fait*, l'institution de Genève. Elle est en veillesse, nous ont dit les plus optimistes; elle est en faillite, nous ont confié les autres... On peut différer d'avis sur les causes et sur les responsabilités : le fait est là, évident nous semble-t-il.

Déplorons-le; nous le déplorons avec vous et autant que vous. Les petits pays surtout, et parmi eux le plus exposé de tous, le nôtre, avaient un intérêt majeur, essentiel même, à ce que la Société des Nations réussisse à former une véritable société des nations. Nous sommes, hélas! loin de compte. D'aucuns l'avaient prévu.



Et que peut-on bien reprocher à ces catholiques belges qui n'ont jamais eu, dans Genève, qu'une confiance pleine de réserves et qui n'ont cessé de dire qu'à trop attendre de cette institution, telle qu'elle était, on s'exposait aux plus cruelles désillusions? Ils n'ont tout de même pas fait à leur pays le tort que risquaient de lui causer les prophètes d'un internationalisme démenti par les faits. Et d'autre part, ils n'ont nui en rien à l'idéal genevois.

Donc, malgré les appels pressants des Papes, l'Europe et le monde ne cessent de faire prévaloir les intérêts particuliers des États sur l'intérêt général de la communauté des peuples; tout comme malgré d'autres appels pressants des mêmes successeurs de Pierre, l'Occident ne cesse de repousser le Christ, la seule pierre angulaire capable de tenir debout l'édifice de notre civilisation. S'en affliger ne peut empêcher d'aviser au mieux, à minimiser les maux devant résulter des errements des individus comme de ceux des nations. Voilà très exactement le point où s'opposent, dans le choix des moyens, des catholiques également désireux de promouvoir l'*Adveniat regnum tuum* du *Pater*.

\* \* \*

Il est trop facile, et souverainement injuste, de jeter à la tête de ceux qui constatent que, malgré les conseils des Papes, l'organisation internationale ne progresse pas, qu'ils sont de mauvais catholiques parce que, ne pouvant aider efficacement à établir cette organisation, ils s'appliquent à protéger leur pays contre un danger chaque jour grandissant. Non seulement ils sont bons catholiques, mais ils le sont davantage, peut-être, que ceux qui s'obstinent à nourrir des chimères, à poursuivre un idéal irréalisable *par eux* et cela en négligeant le *devoir* immédiat, la défense de la Patrie où la Providence les a placés.

Mais, rétorque le professeur de morale, « dans la mesure où la paix est menacée par l'Allemagne, il n'y a là pour tous les pays menacés qu'un motif de plus pour s'unir plus étroitement que par le simple lien des conventions diplomatiques à l'ancienne mode, que ce lien ne peut consister qu'en un statut international réunissant ces pays d'une façon permanente. J'estime encore que ce genre d'accord ne peut se réaliser que si l'opinion s'y prête et qu'il faut donc former l'opinion dans ce sens ». Quelle opinion? Il ne peut évidemment être question que de l'opinion belge, car notre professeur ne jouit d'une certaine influence que chez nous. Mais l'opinion belge n'est-elle pas unanime? *Tous les Belges* souhaitent ce statut international. Personne au monde ne le souhaite autant qu'eux. Ce n'est pas chez nous, Monsieur le Professeur qu'il faut tenir vos prêches, mais de l'autre côté du Rhin... Chez nous, il n'est aucun catholique, absolument aucun, qui n'accepte de tout son esprit et de tout son cœur les directives de Rome en matière d'entente internationale entre les peuples. Aucun catholique belge « ne tourne en dérision les tentatives d'organisation internationale ». Mais c'est très légitimement et très opportunément que certains catholiques ont combattu les illusions de ceux qui méconnaissent à ce point les faits jusqu'à prendre leurs rêves pour la réalité, jusqu'à prétendre que le monde nouveau de l'universelle entente se formait autour de nous alors que, partout, les nationalismes prévalaient plus que jamais. Oui ou non, le fascisme, l'hitlérisme, l'impuissance de la Société des Nations en Orient ont-ils donné raison aux esprits clairvoyants qui mettaient en garde contre une foi excessive dans l'évangile wilsonien?

\* \* \*

Soyons nets et précis. La Belgique, les catholiques belges peuvent peu, très peu, pour que se réalise, demain, la Société internationale qui assurerait la paix. Ce peu, il faut le faire, c'est entendu

et tout Belge, tout catholique belge appelle de ses vœux ardents une Société des Nations qui garantirait efficacement la liberté de sa Patrie. Mais, sous nos yeux, le peuple qui, hier, tenta de nous asservir en se déshonorant, se prépare ouvertement, après avoir échoué dans son entreprise criminelle, et malgré les plus solennels engagements de ne pas recommencer, à une nouvelle guerre. L'Allemagne est le grand obstacle aux directives pontificales, la grande responsable de l'échec de la Société des Nations et de la nouvelle course aux armements. Un éminent ecclésiastique de l'Allemagne du Sud ne vient-il pas d'écrire au parfait connaisseur des choses allemandes qu'est M. Robert d'Harcourt, professeur à l'Université catholique de Paris : « on élève délibérément notre jeunesse pour la guerre »! Ce que nous reprochons à certains maîtres de la jeunesse actuelle, et en particulier à certains de ses maîtres catholiques c'est de ne pas assez préparer notre chère jeunesse à faire front contre ce danger-là. Il est ridicule et absurde de parler chez nous d'hyperpatriotisme, de nationalisme ou de militarisme. Cela pourrait même être plus qu'absurde : coupable. Tout comme il est ridicule, absurde et inexcusable d'affirmer, EN BELGIQUE, que « le danger de guerre vient avant tout de la campagne menée par les fabricants d'armes », faisant croire par là que le soldat de chez nous se battrait éventuellement pour enrichir nos fabricants d'armes à nous! Il est insensé de détourner de ses devoirs immédiats une jeunesse généreuse, pour l'égarer dans les brouillards qui lui cachent le sort terrible que, peut-être, il lui faudra affronter demain et pour lui faire croire qu'une opinion belge unanimement pacifiste, antimilitariste jusqu'à l'objection de conscience inclusivement, et internationaliste, hâterait la venue de l'ordre international stable et éloignerait le danger prussien.

\* \* \*

Pour que la Belgique offre un maximum de résistance aux intentions belliqueuses de la Prusse; pour qu'elle obtienne des grandes puissances le maximum de garanties, il lui faut un dynamisme puissant. Il faut que sa jeunesse surtout soit ardemment patriote. Or, comment ne pas constater que cette jeunesse ne l'est pas assez? Pourquoi?... Parce qu'on crée autour d'elle un climat malsain, une atmosphère factice. Parce que cette jeunesse, on l'égaré. On ne lui montre qu'un coin du ciel bleu sans lui révéler les dangereuses réalités terrestres qui l'entourent.

\* \* \*

Distinguer du plan des principes celui des applications, n'explique ni ne justifie rien du tout. Les plans sont d'artificielles créations de l'esprit. C'est dans le réel qu'on enseigne les principes. Et il faut les enseigner de telle manière que leurs applications soient bienfaisantes. Enseigner de bons principes de façon telle que l'étudiant en tire des conclusions pratiques erronées et qui heurtent la réalité — surtout quand il s'agit de morale et de droit naturel — ne prouve peut-être rien contre les principes, mais juge le professeur.

Même si tout ce qu'on enseigne à cette jeunesse sur le patriotisme, la guerre, la paix, était doctrinalement irréprochable — ce qui n'est pas et nous y reviendrons — il y a qu'on obtient pratiquement une mentalité déplorable. Nous avons là, sous les yeux, de nombreuses lettres de parents effrayés d'entendre leurs fils affirmer qu'il faut être pacifiste pour obéir au Pape, que le service militaire conduit à la guerre (en Belgique s. v. p.!), que les nationalistes belges (?) nuisent à la paix et favorisent la guerre, que le patriotisme appartient au passé, que le monde progresse dans le sens de la fraternité universelle, que les Allemands sont menacés par les Français autant que les Français par les Allemands et autres



folies de ce genre. D'aucuns ne vous avouent-ils pas qu'on leur a dit qu'il est faux de prétendre, avec le cardinal Mercier, qu'il est impossible d'être bon catholique sans être bon patriote. On a obtenu ce résultat effarant, chez nous, en Belgique, de faire croire à de jeunes Belges, qu'il y avait d'autres Belges hostiles à la paix!! Un enseignement qui aboutit à de telles conséquences est un enseignement malfaisant que l'on ne saurait dénoncer assez énergiquement. On juge l'arbre à ses fruits...

\* \* \*

Répondre — à ceux qui accusent un professeur de ne pas parler comme il sied d'une chose dont la Belgique a le plus grand besoin en ce moment : l'amour de la Patrie — que ce « qu'on requiert avant tout dans l'enseignement universitaire c'est la probité intellectuelle, le souci de ne rien avancer qui ne soit solidement prouvé », et « qu'il y a des professeurs catholiques qui discutent la valeur des preuves de l'existence de Dieu », est plutôt dangereux car, si la « critique » de ses professeurs, avait pour résultat de faire douter leurs élèves de la possibilité de prouver rationnellement l'existence de Dieu, s'apant ainsi la religion catholique par la base, sans doute ces professeurs seraient-ils, bien vite, employés à autre chose qu'à enseigner la théodicée, quelle que fût d'ailleurs leur probité intellectuelle! Un professeur de théodicée n'est pas avant tout professeur de probité intellectuelle, mais quelqu'un chargé de donner à ses élèves la conviction que Dieu se prouve par la raison. S'il n'a pas cette conviction, sa conscience professionnelle devrait lui dicter de s'abstenir d'enseigner. Et que dire d'un professeur de morale et de droit naturel chargé de former la conscience civique de ses élèves, et qui ne parviendrait qu'à diminuer leur sentiment patriotique, à une heure surtout où la Patrie en a un impérieux besoin? Est-ce exagéré de conclure qu'il ne réussirait guère à convaincre ses élèves de ce dont il a reçu mission de les convaincre?...

Qu'une fraction trop importante de la jeunesse catholique belge professe en ce moment des idées politico-religieuses assez étranges est démontré encore par le cas Dollfuss. Ceux qui ne donnent pas ouvertement tort au vaillant et courageux chancelier d'Autriche, regrettent qu'un catholique ait eu à maintenir l'ordre en répandant le sang.

Aux premiers nous dirons qu'ils ignorent tout de la situation autrichienne. M. Robert d'Harcourt, que personne ne songera à accuser de nationalisme ou hyperpatriotisme!, vient d'écrire de Vienne, à l'hebdomadaire 1934 :

Quatre fois, le Dr Seipel offrit aux socialistes la participation au pouvoir, quatre fois la collaboration fut repoussée du pied par Otto Bauer et ses amis. Le marxisme d'Autriche de tout temps plus foncé que les socialismes « bourgeois », que les socialismes roses d'Allemagne et de France et qui au début s'était situé à peu près à mi-distance entre la II<sup>e</sup> et la III<sup>e</sup> Internationale, allait toujours plus à gauche, s'enfonçait toujours plus, sous la direction de ses chefs, dans le rêve de la dictature armée. La démocratie vraie perdait une à une toutes ses positions, tout le terrain qui allait au bolchevisme. Le parlement, par la démission bruyante, le 14 mars 1933, de son président socialiste, le Dr Benner, geste dont son auteur attendait un grand effet, mais qui ne fut qu'une maladresse tôt exploitée par le Dr Dollfuss qui profita de ce départ pour fortifier ses positions, avait signé lui-même son abdication. L'austro-marxisme ne mettait plus de confiance que dans le soulèvement de la rue. « Les fusils sont pour nous chose sacrée » (die Gewehre sind uns heilig), c'était la parole du bourgmestre rouge de Vienne, de Karl Seitz, à laquelle

se joignit la formule magique de la « révolution en permanence » (die Revolution in permanenz). Ce sont là des mots d'ordre qu'il n'est pas besoin de répéter beaucoup aux masses, surtout à des masses travaillées par la misère comme l'étaient celles d'Autriche. Le mot, tout neuf, pas encore usé comme il l'est chez les intellectuels, a une étonnante puissance explosive dans les peuples.

Ce sont ces excitations des meneurs, déshonorantes de la part de chefs qui désertent leur poste de combat à l'heure de la bataille et passent à l'étranger comme Julius Deutsch et Otto Bauer (il ne faudrait pas confondre avec ces excitateurs verbaux un homme comme le général Kerner qui, lui, se fit prendre les armes à la main, singulière figure de véritable officier — il fit ses preuves pendant la guerre — passé à l'armée de la Révolution) qui finalement sont responsables de la boucherie à laquelle furent envoyées les masses. Car ce fut cela. Même commandé par un général Kerner, même appuyé par une centaine de mitrailleuses, le front de la rue (il comptait à peu près 20,000 ouvriers actifs) ne prévaudait pas contre une armée avec ses moyens d'action. Victor Adler, le vieux chef socialiste, avait mis en garde le prolétariat contre l'illusion de sa toute-puissance. « Votre grande faute, disait-il, c'est que vous regardez toujours de votre côté, jamais du côté de l'adversaire. Vous vous dites, nous sommes le nombre, nous sommes la force. Si vous tourniez les yeux du côté de l'ennemi, vous verriez que si vous êtes nombreux, il l'est davantage encore, et que, si vous êtes forts, les autres sont plus forts encore que vous. »

Mais ces conseils de prudence dans l'estimation de soi-même ne furent pas écoutés. Les masses savaient qu'elles disposaient d'un réseau armé étendu sur tout le pays. Elles se paraissaient à elles-mêmes indomptables. Elles écoutèrent la voix de l'illusion et allèrent au massacre.

\* \* \*

Quant à ceux qui déplorent qu'un chef catholique ait donné l'ordre de tirer, en les pressant un peu ils finissent par avouer qu'il eût mieux valu que pareille besogne eût été accomplie par un non-catholique. Et bien non, et mille fois non! S'il est infiniment regrettable que, pour maintenir l'ordre, pour briser une émeute, pour mater une révolution, il ait fallu sacrifier des vies humaines, vies de soldats et vies de révolutionnaires, il faut au contraire se féliciter de voir un homme d'État catholique accomplir courageusement son devoir d'état. Que diable, le catholicisme ne diminue pas, que nous sachions, mais grandit et renforce. Nous voulons croire que c'est dans sa conscience de chrétien que le chancelier Dollfuss a trouvé la force et le courage d'être le chef qu'il devait être. C'est renier et abdiquer son catholicisme que de regretter qu'un croyant ait rempli son devoir d'état, quelque lourd et dur qu'il fut. Les personnalités catholiques françaises qui ont envoyé à ce propos une adresse au chancelier, en déplorant qu'un chef de gouvernement catholique ait eu à recourir à la force, ont eu un geste bien malheureux. C'est au nom même des principes catholiques, et non pas malgré, que le chancelier Dollfuss s'est résigné à résister à l'insurrection. Et faisons confiance à l'homme d'État chrétien. Il a brisé la force socialiste qui, à Vienne et en Autriche, déchristianisait et bolchevisait à outrance. Comme l'écrit M. d'Harcourt :

Le fossé des haines allait toujours se creusant. Les chefs, des Israélites en majeure partie (les deux principaux : Otto Bauer et Julius Deutsch tous deux juifs), veillaient soigneusement à l'isolement de leurs troupes de tout risque de contamination bourgeoise. Par leurs soins, les agglomérations prolétariennes d'Ottakring, d'Hernals, de Floridsdorf vivaient séparées par des cloisons étanches du reste de la ville, dans un monde clos, sans possibilité d'osmose, farouchement scellé par la haine. La tendance extrémiste, le phéno-



mène régulier qui élimine le menshevik au profit du bolchevik prévalait toujours plus.

Un chef catholique a mis fin à cela. Bravo, et encore bravo!...

Le plan de Man ne sortira évidemment pas renforcé des graves difficultés financières dans lesquelles se débattent les organisations « capitalistes » dépendant du Parti Ouvrier Belge. Quelle ironie! Le socialisme belge acculé pour avoir trop bien réussi! Il a, sinon enrichi les masses prolétariennes, tout au moins augmenté considérablement leur bien-être matériel. Et il a perdu le plus clair de l'épargne ouvrière en se faisant industriel, commerçant, banquier!... Il ne manquait plus à notre socialisme, après l'éroulement de l'Église-mère d'Allemagne, après l'écrasement du socialisme autrichien venant après l'anéantissement du socialisme italien, que l'assujettissement du socialisme belge à l'État capitaliste!! Qu'après cela le *Peuple* donne à ses lecteurs, comme fiche de consolation, les succès électoraux des travaillistes anglais — QUI NE SONT PAS ET N'ONT JAMAIS ÉTÉ SOCIALISTES! — il n'y a qu'à lui souhaiter bonne chance...

Mais que le gouvernement ne laisse donc pas passer l'occasion de précipiter la décadence du P. O. B., quitte à éviter que la petite épargne soit trop éprouvée!

La *Terre wallonne*, dont le directeur s'était avancé assez imprudemment sur la voie du fameux plan, a demandé à deux autorités, deux Jésuites belges, les RR. PP. Muller et Arendt, ce qu'ils en pensaient.

Le P. Muller juge le plan au nom de la morale catholique :

*Un régime d'économie mixte, — conclut-il — imposé aux organismes de crédit et aux industries de base déjà monopolisées en fait, n'est pas de soi incompatible avec le respect nécessaire de la liberté et des droits légitimes acquis.*

*M. de Man peut-il arguer, en faveur de son plan, d'une impérieuse nécessité et nous garantir que son application n'entraînera pas des conséquences pires que le désordre auquel il veut remédier? Nous ne le croyons pas et pour ce motif ne saurions admettre son projet d'économie mixte.*

*Le plan de Man restant d'ailleurs, de par la volonté même des socialistes, étroitement lié au programme général du parti, les catholiques ne sauraient donc en toute hypothèse lui apporter, en conscience, l'appui de leur propagande.*

Deux observations s'imposent au terme de cette étude.

*Le plan que nous avons apprécié n'est, de l'aveu de son auteur même, « qu'un bâtiment qui attend encore sa superstructure; de nombreux projets devront être établis en vertu des principes du plan. »*

*Vingt-deux commissions spéciales — vingt-deux! — sont chargées d'établir ces projets. Ne faut-il pas prévoir, dès lors, que, dans la mise au point du plan et dans les propositions concrètes qu'elle comporte, il se glissera bien des dispositions attentatoires aux légitimes exigences de la liberté et de la propriété? L'esprit foncièrement socialiste qui présidera à ce travail autorise à cet égard les plus sérieuses appréhensions.*

*Par ailleurs, M. de Man et ses amis paraissent croire que, pour sortir de l'anarchie éclose sous un régime d'individualisme effréné et restaurer un plus harmonieux équilibre de tous les intérêts, il suffit de substituer aux actuels détenteurs de la puissance économique des gérants mandatés par l'État pour la mettre plus équitablement au service de la collectivité. Nous ne saurions partager cette illusion. Le crédit ne sera pas plus judicieusement et plus impartialement réparti, les industries plus sainement gérées par l'institut de crédit*

*et les consortiums qu'il imagine. Si nous avions gardé quelque illusion sur les vertus médiatrices du cachet officiel, les récents scandales qui ont fait la joie des socialistes — les inconscients! — scandales des commissaires, des décorations, des grâces, et, brochant sur le tout, l'inénarrable scandale de Bayonne, auraient achevé de nous désabuser.*

\* \* \*

Et voici les conclusions du P. Arendt quant à la valeur économique du plan :

*Tout ce qu'on a dit jusqu'à présent de source socialiste au sujet du plan de Man n'est pas pour nous inspirer confiance au sujet de sa réussite.*

*Nous ne pensons pas qu'il faut chercher à sortir de la crise en nationalisant le crédit et les industries de base, car pareille mesure ne ferait qu'aggraver la crise au moins provisoirement.*

*Mais si nous ajoutons à cela les réactions certaines des financiers, des grands industriels et de la foule des épargnants, si nous tenons compte de l'influence considérable de la presse d'inspiration bourgeoise, nous arrivons à la certitude que toute tentative pour réaliser effectivement le plan aboutirait à une catastrophe économique dont l'issue serait l'établissement d'une dictature que les socialistes ne désirent pas plus que nous.*

*Ce n'est pas le moment de tenter des expériences aventureuses. Efforçons-nous plutôt par une politique prudente d'inspirer confiance aux épargnants, de procurer des ressources à l'État, de multiplier les travaux productifs dans la mesure des ressources disponibles, de négocier des accords avantageux avec nos fournisseurs étrangers, de procurer un abaissement du coût de la vie par une meilleure organisation de la distribution des produits, d'assurer l'indépendance du gouvernement à l'égard des banques par une sage politique financière, de réformer le plus tôt possible la législation pour faire disparaître de multiples abus maintes fois signalés. Continuons dans l'entre-temps à pratiquer la fraternité chrétienne en soutenant les chômeurs et les vieillards. Préparons méthodiquement une meilleure organisation sociale pour l'avenir, conformément au programme traditionnel des organisations ouvrières chrétiennes. Mais surtout ne négligeons pas l'œuvre capitale de la réforme des mœurs. Car ce sont les passions humaines qui ont déchainé la crise présente et qui provoqueront encore d'autres malheurs si on ne les combat pas efficacement.*

---

## La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,

la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,

politiques, sociaux, littéraires, artistiques

et scientifiques.

---



# La personnalité de Grégoire VII<sup>(1)</sup>

## Difficultés du problème

Au milieu des agitations suscitées par la réforme de l'Église se dresse la silhouette dominatrice de Grégoire VII. Invoquée par les uns, glorifiée par les autres, elle occupe une place centrale parmi les événements qui ont troublé l'Europe et parmi les controverses qu'ils ont déterminées. Du fond de sa cellule du Latran, il a paru tour à tour les maîtriser et succomber sous leur poussée victorieuse. En fait, son effort a prévalu et les siècles suivants ont confirmé la grandeur de son triomphe.

Le moment est venu de vous demander quel facteur personnel il apportait, quelle puissance de conception ou de volonté il a incorporé au mouvement qui porte son nom dans l'Histoire.

Notre curiosité est hélas! limitée par la pénurie des documents. Hildebrand, bien qu'il soit devenu un des plus grands noms de l'Occident, n'a pas eu d'annaliste qui nous l'ait peint dans ses attitudes quotidiennes, dans ses propos habituels et dans ses gestes familiers. Issu d'une famille obscure, il ne pouvait attirer l'attention que lorsqu'il se serait imposé par sa valeur à l'opinion générale. Et encore, lorsqu'il est devenu l'un des champions les plus en vue de la Réforme, il cherche moins à briller qu'à agir. Bien plus, lorsque, après d'incontestables résistances, il eut été élevé sur le trône de Saint-Pierre, alors il est devenu un « signe de contradiction » dont on ne parle plus avec sang-froid, soit pour l'exalter, soit pour le décrier. Enfin, lorsque les biographes, les annalistes ou les chroniqueurs s'emparent de ses faits et gestes, c'est en général après sa mort, quand la légende a déjà eu le temps de faire son œuvre. Lambert de Hersfeld, Bernold et Bruno ont écrit de son vivant, mais les détails qu'ils nous donnent sur le passé du grand pontife, sont d'une insigne pauvreté. Paul de Bernried est plus proluxe, mais dès le début de son récit, nous sommes mis en défiance par le merveilleux qui orne sa narration.

Il faut en prendre son parti : nous devons renoncer à colliger ces anecdotes qui campent un personnage, mettent en saillie les linéaments de son caractère et nous laissent entrevoir l'évolution de sa vie morale. Il restera toujours un halo de mystère autour de la personnalité de Grégoire VII.

Mais il reste son œuvre. Elle est si fortement marquée de son empreinte qu'il semble ne faire qu'un avec elle. Il reste son immortelle correspondance, où le P. Peitz a montré la part si personnelle qui lui revient. Elle est mutilée, il est vrai, mais elle a un accent qui ne trompe pas sur l'inspiration qui l'a dictée. Après les études récentes et approfondies qu'elle a suscitées, il ne pourrait plus venir à l'esprit d'un historien d'aujourd'hui la pensée qu'exprimait un savant fort consciencieux, Gabriel Monod, au lendemain de la parution du *Grégoire VII* de Villemain, en 1873 :

*On ferme le livre sans savoir si Grégoire VII est un grand saint ou un grand fourbe. Peut-être en effet est-il difficile de décider ce*

(1) Nous sommes heureux de publier quelques passages d'un ouvrage capital, qui n'est pas encore livré au public, sur *Saint Grégoire VII*, et qui a valu à son éminent auteur le doctorat es-lettres, avec la plus haute mention, ces jours derniers, à la Sorbonne. On trouvera prochainement cet ouvrage chez l'éditeur Vrin, 6, place de la Sorbonne, Paris, V<sup>e</sup>.

*qu'il fut. Mais encore si l'âme du grand pontife doit rester une énigme impénétrable, était-il du devoir de l'historien d'en poser les termes, d'esquisser au moins les traits contradictoires de cette imposante figure. De toutes les époques de l'Histoire, le XI<sup>e</sup> siècle est peut-être celle où l'activité humaine s'est déchaînée avec la plus sauvage énergie. Les Normands créent deux royaumes sous Guillaume le Conquérant et Robert Guiscard; la France et l'Allemagne sont le champ clos de guerres privées sans cesse renaissantes. Les croisades fournissent enfin aux seigneurs d'Occident l'occasion de mettre au jour toutes les passions violentes dont leurs natures sont capables. Les préoccupations morales, les scrupules de conscience ne pouvaient guère trouver place au milieu d'une si ardente mêlée. Les instincts supérieurs de la nature humaine ne se manifestaient que par des emportements d'enthousiasme, comme chez quelques croisés, ou par la fivère de l'ambition théocratique comme chez Grégoire VII. Celui-ci était bien un homme de son temps, d'une époque où il ne s'agissait que de combattre et de conquérir. Il a toujours à la bouche cette parole terrible : « Maudit soit l'homme qui détourne son glaive du sang. » Rusé, déloyal, impitoyable, il bénit Géza l'usurpateur du trône de Hongrie, il encourage Guillaume le Conquérant de l'Angleterre, il ne pardonne à Henri IV que pour mieux le perdre. Mais en même temps sa conscience ne paraît pas avoir un instant d'hésitation et de trouble; il luttait pour le triomphe de l'Église, pour la pureté de la discipline et des mœurs. Avait-il le temps, dans la fureur du combat, d'examiner quelles armes il employait? Ce n'était assurément pas un homme pieux, saint, dans le sens où nous entendrions ces mots aujourd'hui; mais il ne serait pas moins injuste de lui appliquer nos catégories morales et de le condamner au nom des scrupules de la conscience moderne. C'était en tout cas une nature héroïque et désintéressée; et ce qui achève sa grandeur aux yeux de la postérité, c'est qu'il est mort en exil, triste, désespéré, doutant non pas de sa vertu mais de l'efficacité de sa vertu.*

Cette belle page littéraire montre bien à la fois le talent de son auteur et les ignorances de son époque.

Depuis lors, les travaux de Martens, de Blaul, de Peitz, de Fliche, de Jules Gay, de Wühr ont renouvelé bien des parties de ce grand sujet et éclairé quelques aspects psychologiques de l'illustre pontife. Nous avons tenté de pousser plus avant les recherches et nous croyons avoir mis l'action grégorienne sous un faisceau de lumière plus vive, en scrutant les sources de sa pensée et en essayant de reconstituer l'atmosphère intellectuelle de son époque, dans le champ clos des luttes politico-religieuses.

Nous ne savons à peu près rien de la formation du jeune Hildebrand sinon qu'il vint très tôt à Rome où il fut élevé au monastère de Sainte-Marie-Aventine. Jean Gratian y exerçait les fonctions d'abbé.

A la triste époque, où s'écoula sa jeunesse, on n'était pas encore bien loin des scandales sans précédent qui avaient humilié le Saint-Siège, sous les pontificats de Sergius III, de Jean XII, de Benoît IX, Mgr Duchesne écrit une page terrible pour esquisser la physiologie de ces papes inférieurs, issus de la Maison de Tusculum.

*On sait de reste, dit-il, en parlant de Jean XII, monté sur le Siège romain à l'âge de seize ans, — que sa jeunesse déborda d'une autre façon et que Rome fut bientôt témoin des plus graves scandales. Le jeune pape ne se plaisait guère aux choses de l'Église; on ne le voyait jamais à matines; ses nuits et ses jours se passaient en compagnie de femmes, de jeunes gens, au milieu des plaisirs de la chasse*



et de la table. Les amours sacrilèges s'affichaient publiquement; elles n'étaient arrêtées ni par la considération des personnes qu'il désirait, ni par les liens du sang. Le Latran était devenu un mauvais lieu; une honnête femme n'était pas en sûreté à Rome. Ces débauches étaient payées avec le trésor de l'Eglise, que la simonie alimentait et qu'on n'avait garde d'employer aux usages légitimes. On parle d'un évêque consacré à l'âge de dix ans, d'un diacre ordonné dans une écurie, de dignitaires aveuglés ou transformés en eunuques. La cruauté complétait l'orgie. Pour que rien ne manquât, l'impunité s'en mêlait et l'on racontait que, dans les festins du Latran, il arrivait au pape de boire à la santé du diable (1).

Ces traits virulents, Duchesne les emprunte à Liutprand, partisan de l'Empire et adversaire de la papauté. Rome, comme toutes les villes de gouvernement, a toujours été fertile en rumeurs plus ou moins fantaisistes. Fondées ou non, elles n'en circulaient pas moins et nourrissaient l'indignation des âmes éprises de réforme. Le spectacle de la désolation de l'Eglise, minée par la simonie et l'incontinence que Hildebrand eut sous les yeux, dès sa jeunesse, n'est sans doute pas étranger à la puissance de ses aspirations réformatrices. Pour un grand homme d'Eglise comme pour un homme d'Etat, le plan d'action qui s'élabore dans son esprit lui est dicté par les besoins dont il sent la poignante urgence, par la discordance des faits avec l'idéal qu'il porte en lui-même. C'est le drame de toute forte vie intérieure.

Hildebrand, ses lettres l'attestent à chaque page, a vécu profondément toutes les vérités religieuses qu'il s'assimilait et il en a conçu l'application, dans le monde où il vivait, avec une ardeur et une netteté singulières.

Vie morale et religieuse, vie intellectuelle, c'est seulement par un effort d'abstraction que l'on peut séparer ces deux choses qui, chez un Grégoire VII surtout, comme nous l'avons vu en étudiant les sources de sa pensée, réagissent constamment l'une sur l'autre, dans la structure d'un tempérament magnifique dont l'unité faisait la force.

Les traits de cette puissante physionomie s'éclaireront mieux par la comparaison avec celle de son éminent prédécesseur, Grégoire-le-Grand, surtout en étudiant leur spiritualité qui a été vraiment l'âme de leur action pontificale.

Puis nous examinerons le génie particulier de Grégoire VII.

Enfin, l'étude rapide de ses dernières années nous montrera la suprême expression de ces deux composantes essentielles de l'âme de Grégoire VII : sa spiritualité et son génie.

### Grégoire-le-Grand et Grégoire VII

Plusieurs traits de sa physionomie semblent l'apparenter à son illustre et lointain prédécesseur, Grégoire-le-Grand, dont il aime à invoquer le patronage. L'un et l'autre ont reçu une formation monacale. Ils ont pu goûter, derrière les murs du cloître, la douceur mystique de l'union à Dieu, en égrenant les heures de l'office divin et en s'adonnant à la *lectio divina*, recommandée par saint Benoît, — méditation des Écritures et des Pères, qui a laissé dans leurs écrits des traces ineffaçables et toujours perceptibles.

Grégoire-le-Grand a conservé de cette vie claustrale une invincible nostalgie. « Mon esprit infortuné, écrit-il dans la préface des *Dialogues*, souffrant de sa tâche présente comme d'une blessure, se souvient de ce qu'il était jadis dans le monastère... Je pèse ce que je porte, je pèse ce que j'ai perdu! » Une plainte semblable s'élève dans sa lettre à saint Léandre, qui sert de préface aux *Moralia* : « J'avais fui le monde, j'avais abordé au monastère comme à un port et je m'étais sauvé du naufrage. C'est quand j'ai dû l'abandonner que j'ai apprécié la paix du monastère ». Il écrit en octobre 590, au patrice Narsès :

(1) DUCHESNE, *Les premiers temps de l'Etat pontifical*, pp. 338-339.

En me représentant en termes si élevés la douceur de la contemplation, vous renouvez la douleur que j'ai de ma ruine, car vous me parlez de ce que j'ai intérieurement perdu, lorsque extérieurement je suis monté sans l'avoir mérité au sommet du pouvoir. Sachez que mon chagrin est si grand que je puis à peine l'exprimer : les ténèbres de ma douleur obscurcissent mes yeux. Triste est tout ce qui se voit; et tout ce que l'on croit consolant est lamentable à mon cœur.

Dans l'abandon d'une lettre amicale à saint Léandre, évêque de Séville, il insiste sur sa tristesse (avril 591) :

J'aurais bien sincèrement voulu vous répondre, si le labeur de la charge pastorale ne m'écrasait à ce point que j'ai plutôt envie de pleurer que de parler. Votre Révérence l'a bien compris... parce que je parle avec abandon à celui que j'aime avec force. Je suis secoué en effet par les flots de ce monde, et ils sont si violents, et le vieux navire, que le dessein caché de Dieu m'a donné à gouverner est à ce point pourri que je désespère de le conduire au port. Tantôt les flots se jettent sur lui de face, tantôt ils gonflent sur nos flancs leurs masses écumanantes, tantôt la tempête nous poursuit dans le dos. Au milieu de tout ce déchainement, troublé moi-même, je tiens le gouvernail, et tantôt je fais front, tantôt, le navire penché sur le côté, j'esquive, en obliquant, les menaces du flot. Je gémis, parce que du fait de la négliger, la sentine des vices va croissant et que, dans la tempête terrible que nous traversons, les planches pourries ont des craquements de naufrage. En pleurant, je me rappelle le tranquille rivage de mon repos, que j'ai perdu, je regarde en soupirant la terre où la violence des vents m'empêche d'aborder. Si tu m'aimes, ô frère très cher, tends-moi la main de ta prière dans ces flots où je me débats, elle me sera un secours, et le mérite qu'elle te vaudra te rendra plus vaillant dans ton propre labeur.

Il y a une étrange similitude entre l'expression de cette tristesse et celle que nous avons retrouvée, à maintes reprises, sous la plume de Grégoire VII. Les deux grands papes ont été saisis du même effroi devant la suprême charge pastorale qui allait leur incomber. Ils connaissaient leur temps, ils avaient l'expérience des hommes. Grégoire-le-Grand supplie l'empereur Maurice de ne pas confirmer son élection. Il fait agir ses amis de Constantinople dans le même sens. Vains efforts. L'Empereur rend grâce à Dieu et ordonne de l'instituer. Alors l'élu veut fuir. Mais on le conduit presque de force à la basilique de Saint-Pierre où il est consacré le 3 septembre 590.

Cinq siècles après, Grégoire VII manifeste la même répulsion. Son expérience des affaires et son prestige se sont imposés à tous. La voix unanime du clergé et du peuple le désigne aussi pour la charge suprême. C'est en vain qu'il résiste à l'enthousiasme populaire.

Je puis dire, écrit-il le 23 avril 1073, à Didier du Mont-Cassin, je puis dire avec le Prophète : Je suis venu dans la haute mer et la tempête m'a submergé, j'ai crié de toutes mes forces et ma voix en est devenue rauque... La crainte et le tremblement m'ont envahi et j'ai été recouvert de ténèbres.

La même impression de bouleversement persiste. Neuf mois plus tard, le 24 janvier 1074, il écrit à Sicard d'Aquilée :

Assailli de toutes parts par les flots en courroux, la barque de l'Eglise, la prudence ne l'ignore pas, a eu de tels assauts à supporter qu'elle en est comme naufragée et submergée. Les grands et les princes de ce monde, cherchant leur intérêt et non celui de Jésus-Christ, ont mis de côté tout respect et oppriment l'Eglise comme une vile esclave; ils ne rougissent pas de la couvrir de confusion pourvu qu'ils puissent satisfaire leurs cupidités. Les prêtres, et ceux qui sont chargés du gouvernement de l'Eglise, abandonnent presque entièrement la loi divine, se débent à leurs obligations envers Dieu et envers leur troupeau, ne poursuivent dans les dignités ecclésiastiques qu'une gloire mondaine et gaspillent lamentablement, dans les pompes de l'orgueil et dans les dépenses superflues, ce qui devrait servir au salut et à l'utilité du grand nombre.

Cette impression de tristesse s'accroît après les deux premières années d'efforts accomplis par Grégoire VII, pour enrayer



la simonie et la décadence morale du clergé. Le 22 janvier 1075, il s'épanche dans le cœur de son ami, l'abbé Hugues de Cluny — comme jadis Grégoire-le-Grand dans celui de Saint Léandre : « Si c'était possible, je voudrais vous faire sentir les angoisses qui m'assiègent, car je suis « tous les jours fatigué et bouleversé par des travaux grandissants ». La cause de son désarroi, c'est la stérilité apparente de sa tentative de redressement religieux. Comme son illustre prédécesseur de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, il sent avec acuité que le premier devoir du pontife est d'agir sur les mœurs, de restreindre le nombre des péchés. Tout le drame de leur vie publique, — et par là ils sont bien augustinien (1), — n'est que la lutte de la grâce, dont ils sont les champions, contre le péché. Les combinaisons politiques ne viennent qu'ensuite et en fonction de cette mission primordiale. Seulement, chez le pape du VI<sup>e</sup> siècle, la conclusion de son impuissance est un soupir nostalgique vers le cloître abandonné, tandis que, chez le réformateur du XI<sup>e</sup> siècle, la conclusion est plus radicale : « Voici longtemps que je demande (au tout-puissant Seigneur Jésus) de m'enlever de cette vie ou de me rendre utile à Notre Sainte Mère l'Eglise, — et cependant, ni Il ne m'a arraché à mes afflictions, ni Il ne m'a permis de rendre à l'Eglise les services que je voudrais ».

La tristesse de l'un et de l'autre a la même origine. Elle prend sa source dans les plus hauts sommets de l'âme : dans leur sainteté personnelle, dans le sentiment le plus pur de leur mission, dans l'effroi qui surgit du contraste entre leur idéal et la misère morale de leur temps, dans l'appréhension d'être inégaux à leur tâche. Mais cette affliction réagit d'une façon différente en chacun de leurs tempéraments. Grégoire-le-Grand a une tendance marquée à la contemplation. Il vit son union à Dieu et il a besoin d'écrire, de prêcher, de donner libre cours à ses effusions mystiques. Les *Moralia*, les dialogues, les sermons donnent une issue à sa riche expérience religieuse, un aliment à son appétit de conquêtes spirituelles et une matière abondante à son tour d'esprit subtil et nuancé. Il attend la fin du monde comme la consommation inévitable et prochaine des troubles et les bouleversements dont il est témoin. Le royaume de Dieu approche. « Cela, dit-il, quand l'Evangile le tairait, le monde le clame. Car ses ruines lui servent de voix. Meurtri par tant de coups, il est déchu de sa gloire et il nous montre un autre royaume qui vient, qui est tout près... Qu'il est facile, au spectacle de la destruction de tout, de détacher notre âme de l'amour du monde ! »

Cependant, cette perspective d'un monde qui finit n'est pas, pour lui, génératrice de torpeur ni conseillère d'abandon. Elle est plutôt un facteur de sérénité. Il s'applique consciencieusement à sa tâche multiple. Il use même avec beaucoup d'habileté des sentiments que lui inspire sa sainteté personnelle. L'adoption définitive, pour ses bulles, de la suscription « *seruus servorum Dei* » était l'adhésion à une formule d'humilité, parfaitement conforme à l'esprit du Christ qui était venu « pour servir et non pour être servi ». Mais combien cette attitude lui donnait beau jeu pour combattre l'orgueilleuse prétention du « patriarche oecuménique » de Constantinople ! Et à l'égard de l'Empereur, quelle souple fermeté lui inspire le sentiment de sa responsabilité pontificale ! Le pape n'est encore qu'un sujet de l'empereur, et Grégoire-le-Grand le dit et le répète avec un véritable luxe de formules déférentes. Il l'appelle : « *serenissimus dominus* », « *piissimus dominus* » ou encore « *piissimus atque a Deo constitutus dominus noster* ». Il ne se reconnaît pas le droit de repousser ses « jussionnes ». Mais il s'attribue, sans hésiter, l'obligation de les discuter quand l'intérêt de la religion le commande. Il va plus loin. Il se considère comme l'écho de la voix du Christ qui s'impose à la conscience de

l'empereur chrétien. Après s'être déclaré l'indigne serviteur du César byzantin, il prend la parole au nom du Christ et il ajoute : « Répondez-moi, très pieux Seigneur, que répliquerez-vous au Christ lorsqu'au jour du jugement il vous aura dit ces choses ? » Il se montre encore plus audacieux et définit le rôle de l'empereur comme un simple service du salut des âmes : « Le pouvoir sur tous les hommes vous a été donné pour que vous ouvriez plus largement le chemin des cieux, pour que la royauté terrestre soit au service du royaume des cieux ».

Grégoire VII ne pensait pas autrement. Mais quelle différence dans la situation et dans le caractère des deux pontifes ! Grégoire-le-Grand respecte tous les droits acquis. Il n'apporte pas de formule intransigeante. Avec le réalisme d'un diplomate, il prend les faits comme ils se présentent et reste plein de ménagements pour les patriarches de Constantinople, comme pour l'empereur et pour les rois barbares. Il compte plus sur son ascendant moral que sur des coups d'éclat pour faire prévaloir son autorité. Toutefois chacune de ses interventions lui est une occasion d'accroître son rôle d'évêque universel et d'étendre le domaine de sa juridiction. Dans l'état du monde, à l'aube du VII<sup>e</sup> siècle, en face d'un empereur omnipotent, sous la pression des Lombards, il ne pouvait guère faire davantage. Dans l'Empire chrétien, personnifié par Maurice, vivaient toujours les anciennes traditions romaines de l'État souverain et saint Paul avait déclaré qu'il fallait s'y soumettre comme à l'ordre établi par Dieu. L'ordre civil et l'ordre religieux étaient encore fortement différenciés. Leurs bases, du moins, étaient d'essence différente, et leur sphère respective gardait une certaine autonomie.

Mais au XI<sup>e</sup> siècle, quel chemin parcouru ! Le courant de pensée augustinien, appauvri et simplifié par Grégoire-le-Grand, a reçu, par le fait même de cette simplification, une force d'expansion décuplée. Les royaumes barbares s'en sont laissés pénétrer. Charlemagne a profité de cette confusion, il l'a accentuée et l'a couverte de son immense prestige. Puis la papauté en a hérité. Au milieu du particularisme féodal, l'Eglise est devenue le seul refuge de l'unité, la seule patrie des âmes, la seule réalité dominante, débordant toutes les frontières, l'unique principe civilisateur, le seul fondement de la société.

Quand l'Eglise se trouve menacée dans ses œuvres vives et exige une réforme dans les institutions et dans les mœurs, Grégoire VII est armé pour la poursuivre et l'imposer. Il pense, comme son prédécesseur du VI<sup>e</sup> siècle, que « le pouvoir séculier a été institué pour ouvrir plus largement le chemin des cieux, pour que la royauté terrestre soit au service du royaume des cieux ». Les conséquences logiques de cette doctrine très simple, Grégoire-le-Grand était dans l'incapacité de les tirer à l'égard de l'empereur. Il ne pouvait pas y songer un instant. Non seulement il le vénait, mais il lui obéissait, il le servait avec un loyalisme incorruptible, parce que l'empire était encore une institution indépendante et souveraine. La christianisation de l'empire n'avait fait qu'ajouter un nouveau domaine aux sollicitudes du gouvernement impérial. « Vous avez été constitué notre Maître par Dieu, dit Grégoire-le-Grand à Maurice, pour que, parmi les autres soucis qui pèsent sur vos augustes épaules, vous veilliez avec la rectitude de votre zèle spirituel à la conservation de la charité sacerdotale. Vous y parviendrez en considérant que personne ne peut régir correctement les choses terrestres, s'il n'a appris à bien traiter les choses divines et à voir que la paix de l'État résulte de la paix de l'Eglise universelle. » C'est l'empereur qui est le gardien suprême de la paix, — bien que la paix de l'État repose sur la paix de l'Eglise. Un lien de dépendance étroite est mis en relief entre les deux sortes de « paix » ; mais l'identification n'est pas encore faite au profit de l'Eglise. La *res publica romana* existe encore par elle-même, et doit veiller à la paix générale.

(1) GILSON, *Introduction à l'étude de saint Augustin*, pp. 299-300 : « Saint Augustin réduit l'histoire du monde à celle du péché et de la grâce parce qu'il pense le drame cosmique en fonction de drame qui s'est joué dans son âme. »



Tandis qu'au temps de Grégoire VII, l'idée religieuse a, depuis longtemps, envahi tous les compartiments de la puissance impériale. Les *Capitulaires* en offrent presque à chaque page l'éclatant témoignage. Elle l'a presque vidée de son ancienne souveraineté, tout en lui laissant le nom et les insignes de sa grandeur traditionnelle. Elle en a fait un officé, paré de tous les prestiges du passé, qui n'est au fond qu'un *ministerium*, un très haut service de l'Église. Son ancien droit naturel, indépendant de toute consécration religieuse, s'est peu à peu effacé pour ne laisser place qu'à son droit circonscrit de puissance chrétienne.

Il ne faut pas perdre de vue ces grandes transformations accomplies, lorsqu'on compare les deux personnalités qui ont dominé l'histoire de la papauté à la fin du VI<sup>e</sup> et au déclin du XI<sup>e</sup> siècle. Leur spiritualité a bien des traits communs. Que la pensée de Dieu leur soit ordinairement présente, c'est une constatation banale et c'est un trait commun à toutes les âmes religieuses. Ce qui importe davantage, c'est l'aspect habituel sous lequel Dieu leur apparaît. Il est incontestable que l'idée du Jugement dernier, l'idée de Dieu souverain Juge et redoutable justicier, joue un rôle important dans la vie spirituelle de l'un et de l'autre. L'attente de la fin imminente de ce monde rendait cette pensée familière à Grégoire-le-Grand. Elle ne l'était pas moins à Grégoire VII. Elle revient sans cesse sous sa plume. Mais elle a une nuance plus sombre dans sa pensée que dans celle du grand pape des temps mérovingiens. Les lettres les plus sévères de Grégoire-le-Grand, celles où il stigmatise les tares de son époque : promotions de laïques à l'épiscopat, simonie, dégradation des mœurs, survivances païennes, — conservent un ton de douceur et d'affabilité qui tempère toujours la rigueur des jugements par l'onction du style. La lecture de son registre en offre le constant exemple.

Les termes d'extrême courtoisie, dont il use à l'égard des rois barbares, pour leur demander la correction d'abus dont ils ont été souvent les auteurs, — peuvent même paraître excessifs à première vue (1) :

*Autant la dignité royale, écrit-il à Childébert II (sept. 595), surpasse celle des autres hommes, autant le prestige de votre royauté l'emporte sur celle des autres nations. Être roi, puisqu'il y en a d'autres, ce n'est pas un prodige, mais être un roi catholique, à un titre que les autres ne méritent pas, voilà ce qui suffit. De même que la splendeur d'un grand luminaire illumine de sa clarté l'obscurité de la nuit, ainsi la clarté de votre foi brille et resplendit parmi l'obscurité perfidie des autres nations.*

Et à Brunehaut (sept. 595) : « Que la bonté de Votre Excellence soit digne de louanges et agréable à Dieu, le gouvernement de votre royaume l'atteste et l'éducation de votre fils le manifeste... » Après que le Dieu Tout-Puissant a paré votre royaume de la rectitude de votre foi et l'a fait resplendir entre les autres nations par l'intégrité de la religion chrétienne, nous avons conçu de grandes espérances sur vous... » On pourrait multiplier ces exemples d'urbanité et de généreux optimisme. C'était une méthode, c'était une habileté ; mais ce n'était pas une faiblesse. Car ces exordes insinuants n'excluaient pas les fermes répréhensions et contribuaient à les faire accepter. C'était la mise en œuvre déliée d'une charité avertie et d'un apostolat toujours en éveil. S'il morigène les rois, c'est comme il le dit à Childébert : « *quia animam vestram salvare desidero* ». C'est aussi, comme il le déclare à l'empereur lui-même, « qu'il est prêt à souffrir n'importe quelles adversités, pourvu qu'il les traverse en assurant le salut de son âme ». Grégoire-le-Grand est un aristocrate de naissance, de vieille souche romaine, un diplomate-né. Il en a gardé un détachement et une souplesse qu'il a mis constamment au service de sa foi, de sa responsabilité

(1) « Les flatteries qu'un homme, comme Grégoire-le-Grand prodigue à la bête brute qu'est l'empereur Phocas passent la mesure », dit FERRI, *LOT, La fin du monde antique et le début du moyen âge*, p. 346.

pontificale et de sa crainte de Dieu. Il est très difficile d'extraire de sa correspondance avec les souverains une doctrine aux arêtes fermes, aux contours liés et cohérents.

Grégoire VII, au contraire, est un plébéien de forte race, sans doute issu d'une lignée d'humbles artisans qui, appliqués au dur labeur quotidien, ont accumulé des réserves d'énergie, de probité et de forces affectives dans le cercle étroit d'un horizon qui ne s'ouvrait que sur l'au-delà. Il a trouvé de bonne heure dans l'Église une ample satisfaction à tous ses besoins intellectuels et religieux. Il a été saisi tout entier par elle.

Grégoire-le-Grand est resté assez longtemps un fonctionnaire de l'Empire. Il avait les connaissances de droit romain qu'impliquait son rôle administratif. Il a été imbu dès son enfance de la grandeur impériale et il l'a servie avec un loyalisme que son pontificat ultérieur n'a jamais démenti.

Pour Hildebrand, l'Église, dès l'éveil de sa raison, a été l'alpha et l'oméga de toutes choses, ici-bas et dans l'autre monde. Il n'a vécu que pour sa grandeur, parce qu'en elle était la clé de son salut et du salut du monde. Cette préoccupation du salut, du suprême jugement de Dieu, est le moteur essentiel de sa vie morale. Cette pensée revient constamment, nous l'avons vu, comme un leit-motiv douloureux, dans toutes les phases importantes de son orageux pontificat. De là, son amour incoercible, de la justice, condition du salut. Nous avons déterminé quel sens paulinien et évangélique il donne ordinairement au mot justice. Qu'on se souvienne, entre beaucoup d'autres, de sa déclaration sur Henri IV, au lendemain de son accession au Saint-Siège : si le roi, pour conserver la justice, écoute ses conseils et ses admonitions, il se réjouira de son salut autant que du sien propre ; mais il ne laissera jamais retomber sur lui la sentence : « Maudit soit l'homme qui détourne son glaive du sang. »

Nous sommes loin de la douceur et de la sérénité de Grégoire-le-Grand. Tandis que ce dernier se complait avec bonhomie au culte des saints, dont il raconte naïvement les merveilles dans ses Dialogues, Grégoire VII montre une spiritualité plus sévère, plus dépoignée, plus directement fixée sur l'essentiel. Il ne se permet aucun luxe, même mystique, dans l'apreté de l'action qu'il poursuit. C'est dans ses lettres de direction à la comtesse Mathilde qu'il faut surtout chercher ce qu'on pourrait appeler sa détente spirituelle, ou du moins son expansion, son expérience mystique personnelle : on ne l'y trouve pas. Le ton ne manque pas d'onction et l'accent trahit la charité intérieure et l'élevation habituelle des pensées. Les deux dévotions primordiales qu'il recommande sont le culte de l'Eucharistie et celui de la très Sainte Vierge. Ce sont, en effet, sous la multiplicité des formes qui leur ont été données au cours des siècles, les deux aliments essentiels de la dévotion catholique : la personne du Christ et son auguste Mère. L'Eucharistie présente la synthèse de la vie du Christ et de son sacrifice rédempteur. La Vierge est devenue sur le Calvaire la Mère toute-puissante des hommes.

Mais, détail symptomatique, les conseils mystiques qu'il donne à sa dirigée, il les emprunte non pas tant à sa propre vie intérieure qu'aux témoignages de la tradition. Tandis que Grégoire-le-Grand nous livre, avec une sûreté remarquable, les résultats de son expérience mystique, — Grégoire VII s'efface complètement derrière les Pères de l'Église. Une simple comparaison peindra sur le vif la manière si dissemblable des deux Pontifes. Que l'on médite simplement cette page du premier, à propos du texte de Job : *Tonabit Deus socæ suæ mirabiliter* :

*La voix de Dieu tonne merveilleusement parce que, avec une force cachée, elle pénètre incompréhensiblement nos cœurs. Par des mouvements latents elles les presse dans la crainte, elle les forme dans l'amour, elle leur crie en quelque sorte dans le silence qu'il*



*faut avec ardeur le suivre. Il se produit alors dans notre esprit une irrésistible impulsion, alors que la voix continue d'être éloquente dans le silence. Elle est en nous d'autant plus pressante que l'oreille de notre cœur est rendue par elle plus sourde au tumulte extérieur. L'âme recueillie en elle-même admire ce que cette clameur intérieure fait entendre, et elle sent s'épancher en elle une componction qu'elle ne connaissait pas.*

Langage évidemment peu compréhensible aux âmes a-religieuses. Mais quel est celui qui est entré dans les ordres et qui ne connaît pas cette expérience? Les pages de cette valeur mystique et de cette étoffe personnelle ne sont pas rares dans l'œuvre de Grégoire-le-Grand.

Grégoire VII a une ardeur spirituelle au moins aussi vive. Mais combien différente dans son expression! L'ardeur est à la fois plus concentrée et l'expansion personnelle plus réservée :

*Quel souci et quelle incessante sollicitude de votre salut me presse, dit-il à la comtesse Mathilde, — celui-là seul le sait qui pénètre le secret des cœurs et qui me connaît que mieux que moi-même.*

Parmi les armes avec lesquelles elle doit combattre « le prince de ce monde », il lui indique aussitôt en deux mots la communion fréquente et la confiance en la Mère de Dieu. Il ne s'attarde pas un instant, dans cette lettre qui s'y prêtait particulièrement, à décrire les mouvements de l'amour divin dans une âme inquiète, qu'il connaissait de longue date. Moins encore se permet-il de lui faire part de sa propre expérience spirituelle pour qu'elle en tire à la fois une leçon et un motif de confiance, comme il arrive dans la plupart des lettres similaires. Non, il va de suite au fond doctrinal qui doit dominer la pensée et inspirer l'action : il l'emprunte tout entier aux témoignages patriotiques. Voici ce que dit le bienheureux Ambroise, poursuit-il immédiatement :

*Si nous annonçons la mort du Seigneur, nous annonçons la rémission des péchés. Si chaque fois que le Sang du Seigneur est répandu, c'est pour la rémission de nos péchés, je dois sans cesse le recevoir pour que sans cesse mes péchés me soient remis... Si le pain est d'un usage quotidien, pourquoi le prendre une fois par an, comme les Grecs en Orient ont coutume de le faire. Prends chaque jour ce qui doit te servir chaque jour...*

Sans transition il se réfère aussitôt à un extrait du quatrième livre des Dialogues de Grégoire-le-Grand :

*Nous devons mépriser de tout notre esprit le siècle présent dont nous voyons déjà la fin imminente, offrir à Dieu le sacrifice quotidien de nos larmes et immoler chaque jour l'hostie de son Corps et de son Sang...*

Puis c'est l'autorité de Saint Jean Chrysostome qui est invoquée :

*... De même que l'instinct de la nature pousse la femme à nourrir son enfant de l'abondance de son lait, ainsi le Christ nourrit sans cesse de son sang ceux qu'Il a régénérés...*

Après toutes ces citations, qui constituent le corps de sa lettre, Grégoire VII conclut :

*Je vous ai écrit toutes ces choses, ô très chère fille du bienheureux Pierre, pour accroître votre foi et votre confiance dans la réception du corps du Seigneur. Tel est le trésor, tels sont les dons — qui n'ont rien de commun avec l'or ou les pierres précieuses — que votre âme me réclame par amour de Votre Père qui est le prince des Cieux.*

Il termine en recommandant brièvement sa dirigée à la Mère de Dieu :

*Que vous aïr de Celle que le ciel et la terre ne cessent de louer, quoiqu'ils ne puissent élever leurs louanges aussi haut qu'elle le mérite? Sachez seulement que, si elle est meilleure et plus sainte que toute mère, elle est encore plus clémente et plus douce envers les pécheurs et les pécheuses qui se tournent vers elle. Prenez donc*

*la résolution de ne plus pécher, et, prosternée devant elle, pleurez à ses pieds d'un cœur contrit et humilié! Vous la trouverez, je n'en doute pas, plus prompte à vous exaucer que votre mère selon la chair et plus douce dans son amour.*

C'est tout. L'enseignement est juste, solide, traditionnel; l'accent est plein de charité; mais il aurait pu adresser cette lettre sur les éléments de la vie spirituelle à n'importe quel fidèle de la chrétienté. Sa spiritualité est œcuménique.

Si nous nous sommes un peu attardé sur ce document, c'est qu'il nous aide à pénétrer plus avant dans la personnalité de Grégoire VII. La réserve intime dont il fait preuve est d'autant plus suggestive qu'il ne craint pas, dans d'autres lettres à la comtesse Mathilde ou à sa mère, de les mettre au courant de ses préoccupations pontificales, de ses inquiétudes politiques, de ses tractations, assuré de trouver en elles une inaltérable fidélité.

Qu'y a-t-il donc dans cette spiritualité grégorienne d'un fond si sévère et si solide? Il y a d'abord la retenue que le bon sens impose vis-à-vis d'une pénitente, le souci de nourrir la volonté plutôt que l'imagination, le culte de la tradition et la crainte de l'affaiblir en y mêlant quelque chose de lui-même; il y a surtout enfin le tour d'esprit d'un homme orienté vers l'action.

Voilà le mot auquel il fallait arriver pour apprécier le caractère de Grégoire VII. Sa spiritualité n'est pas spécialement contemplative, elle est simple et forte; elle tend essentiellement à l'action et elle domine toute son activité pontificale. Son œuvre est incompréhensible, si on ne l'envisage pas à cette lumière et sa personnalité reste lettre close si on n'en découvre pas ce moteur essentiel. Il agira donc avec une énergie surhumaine pour diminuer l'empire du diable et du péché parmi les hommes et faire régner à leur place la justice, celle que le Christ et l'Évangile ont apportée au monde.

Tel est bien le point par où sa spiritualité rejoint son action pontificale et éclaire son caractère. Il n'y a pas, en effet, dans sa personne, deux parties distinctes : celle de l'homme de prière qui communique avec Dieu — et celle de l'homme de gouvernement qui agit sur la masse indocile et agitée des hommes; le premier humble et plein d'ardeur mystique, le second dur, hautain et implacable dans sa volonté dominante. Cette dualité est un mythe. Il n'y a en lui qu'un homme de foi, pénétré de spiritualité jusqu'aux moelles, mais animé d'une inflexible volonté pour l'appliquer à toute l'Église.

La justice qu'il prêche à ses fidèles dirigées est la même qu'il veut imposer au monde récalcitrant. C'est pour la restaurer qu'il accomplit ses premières légations en Gaule. C'est pour la faire refluer qu'il lutte avec acharnement contre la simonie et l'incontinence des clercs. C'est pour la faire renaître qu'après des expériences décevantes, il attaque la cause principale des abus et veut extirper l'investiture laïque. C'est pour la soustraire à une terrible menace et la faire triompher qu'il riposte à Henri IV en déposant et en excommuniant le roi germanique.

C'est de cette magnifique unité de conscience qu'il tire son incomparable force dans une société qui reposait tout entière sur la foi, comme sur son unique fondement, et qui, au milieu de ses passions déchaînées, respirait dans la foi comme dans l'unique atmosphère des âmes.

De là aussi ses scrupules et ses faiblesses. A Canossa, si le politique l'avait emporté sur le prêtre, Grégoire VII, ayant à sa merci son plus terrible adversaire, aurait dû rester implacable et renvoyer non seulement la question politique, mais la question religieuse à l'assemblée d'Augsbourg. Mais le prêtre domine dans l'âme de Grégoire VII. Et si le politique a pu pressentir qu'il allait commettre une erreur, le prêtre s'avoue « vaincu par l'ardeur de la componction d'Henri IV et par les supplications de son entourage ». Il ne pouvait en être autrement. Car le théologien qui était en



Grégoire VII, en face des marques *extérieures* du repentir le plus complet et de l'instance la plus tenace, n'avait pas le droit de refuser systématiquement l'absolution ni de croire une âme humaine, si bas qu'elle fût descendue, définitivement imperméable à la grâce et fermée à la justice surnaturelle. C'est pour la lui restituer qu'il lui a donné l'absolution. S'il l'avait refusée jusqu'au bout, il n'eût pas été Grégoire VII.

Il allait subir du fait de cette indulgence sacerdotale les conséquences graves qui résultaient de la confusion des domaines politique et religieux, dont il avait précédemment tiré avec éclatant triomphe. Car, grâce à cette absolution dont le public — sauf les Saxons — ne distinguait pas, ne pouvait pas distinguer la portée strictement religieuse, le roi déchu allait bientôt retrouver une armée et soutenir avec une audace nouvelle tous ses anciens droits périmés.

D'autre part, pendant trois longues années, de 1077 à 1080, Grégoire VII allait se débattre dans les perplexités et les angoisses d'une situation confuse, qu'il n'avait pas su rétablir avec netteté, à l'issue du drame de Canossa. C'est la seule inconséquence, la seule déficience apparente que nous avons relevée dans la ligne vigoureusement tracée de son activité pontificale. Elle ouvre une large perspective sur son caractère.

Au fond, Grégoire VII — et cela n'est nullement un paradoxe — doit être classé parmi les plus conservateurs des papes, ou, si l'on préfère, les plus soucieux de la tradition. Que l'on juxtapose, par exemple, à côté du sien, les registres de ses émules en grandeur et en sainteté, un Grégoire le Grand et un Nicolas I<sup>er</sup>, on sera frappé, par comparaison, de la fréquence extraordinaire de ses recours aux autorités anciennes. Il y a plus. Tandis que ses deux grands prédécesseurs, très nourris d'Écriture sainte, y font appel à peu près exclusivement, — Grégoire VII invoque fréquemment la tradition patristique, les canons conciliaires, les décrétales vraies ou fausses, et même les faits historiques. Au milieu des difficultés où il se débat, il a le regard constamment tourné vers le passé. Il ne l'interprète pas toujours exactement. Il est de son temps. Il le voit à travers sa culture qui ne dépasse pas celle de ses contemporains. Il n'a pas plus qu'eux le sens historique. Mais il sent constamment l'incrochable besoin de s'appuyer sur le passé : *nil novi, nil adinventione nostra statuentes*.

Dans ses lettres doctrinales à Hermann de Metz, pour justifier ce fait inouï qu'était la déposition du roi, il fait appel — on s'en souvient — non seulement au Nouveau Testament, mais au pape Gélase, à Jules I<sup>er</sup>, à Grégoire le Grand, au pape Clément I<sup>er</sup>, au pape Innocent I<sup>er</sup>, au pape Symmaque, à saint Augustin, à saint Ambroise, à saint Jean Chrysostome. Il invoque le souvenir de Constantin, de Théodose, d'Honorius, de Pépin, de Charlemagne, de Louis le Pieux. Il rappelle la mémoire et les miracles de saint Martin, de saint Antoine, de saint Benoît. Enfin il allègue la « déposition » du dernier Mérovingien, le transfert de sa couronne sur la tête de Pépin et l'« excommunication » de l'empereur Théodose. N'est-ce pas le souci de trouver de nouveaux appuis dans le passé qui l'a poussé à promouvoir la composition des collections canoniques d'Atton, d'Anselme de Lucques, de Deusdedit et d'autres recueils anonymes ?

Mais l'Histoire ne se répète jamais. Ses « recommencements » ne sont que des analogies grossières. Si les actes sont les mêmes, les hommes ont changé, et les idées et parfois les institutions. Grégoire VII s'est trouvé en face d'événements qui dépassaient toutes ses prévisions, et devant des nécessités de fait qui lui commandaient des mesures encore inédites. C'est alors que, pour lui, l'incertitude commence. Peu de papes auront été, au fond de leur cœur, aussi hésitants et aussi angoissés que cet homme apparemment tout d'une pièce. Quand il porte son décret contre l'investiture laïque, en 1075, il ne s'y décide qu'après deux longues années

de réflexions et d'efforts infructueux. Il ne doute pas de son droit ; mais il hésite à en faire usage. Il ne publie pas son décret en Angleterre, où Guillaume le Conquérant investit par la croix et l'anneau, mais ne s'adonne pas à la simonie. Même en Germanie, il se montre disposé à la conciliation. Peut-être sent-il confusément — comme nous l'avons indiqué — que le rejet en bloc de l'investiture laïque est excessif, qu'à côté de la juridiction spirituelle de l'évêque ou de l'abbé, il y a l'« évêché », il y a l'« abbaye », avec leurs domaines étendus, leur mouvance seigneuriale et leur place marquée dans la hiérarchie féodale. Il n'aperçoit pas, lui-même, de fissure dans ce bloc politico-religieux qu'est l'investiture. Il ne demande qu'à être éclairé. Mais dans le camp d'Henri IV on n'est pas plus avancé. On sait comment le roi germanique lui a répondu. Il faudra la finesse du canoniste français Yves de Chartres, pour distinguer, dans l'évêché ou l'abbaye, l'investiture spirituelle et l'investiture féodale, — et ce sera la diplomatie du pape français Calixte II qui fera prévaloir cette solution au concordat de Worms (1122).

Grégoire VII, pendant ces trois années de perplexités se montre tout entier dans le singulier mélange de scrupules, d'angoisse intérieure et de prodigieuse énergie qui semblent le fond de sa personnalité.

Il garde une constante maîtrise dans l'expression de sa pensée. On peut même dire qu'il se manifeste plus que jamais comme un véritable chef. C'est dans les situations incertaines, en effet, que la qualité supérieure du chef apparaît. Lorsqu'il ne s'agit que de donner des coups ou d'en recevoir, l'entraînement au combat peut suffire. La nécessité engendre les décisions rapides. Mais quand il faut résoudre un problème dont les principaux éléments sont obscurs et dont l'enjeu est à la fois la guerre civile et la primauté du spirituel, la tâche devient singulièrement ardue.

Pour l'historien, les données sont palpables. L'événement s'est chargé de les éclaircir. Pour l'acteur du drame qui s'élargit, il en va tout autrement. Grégoire VII, à Canossa, a reçu Henri IV dans la communion de l'Eglise. Il s'est bien gardé de prononcer une parole imprudente sur sa réintégration dans la royauté. Il lui a donné une absolution *ad cautelam*. Il a soigneusement réservé les droits de la diète d'Augsbourg : « *Adhuc*, dit-il aussitôt après, *totius negotii causa suspensa est* ». Et pourtant, il a laissé son pénitent, dans le *jurandum* qui sanctionnait l'accord préliminaire, s'intituler : *Ego Henricus rex*. Aucun exemple antérieur dans le passé de l'Eglise ne l'éclairait, une tradition explicite ne le soutenait plus, alors il tombe dans un abîme d'anxiétés.

Mais comme il est avant tout le chef de l'Eglise, rien ne trahira dans son style l'incertitude de sa pensée, les fluctuations de la doctrine qui mûrit dans son esprit. Il garde pour lui seul les causes de son hésitation. Les documents, émanés de sa plume, ont toujours la même netteté, la même *imperatoria brevitatis*.

Il sait pourtant qu'il a le droit de prendre des décisions inédites, si la nécessité l'exige. Il le sait, il en est convaincu, il s'est manifesté à lui-même l'étendue presque illimitée de ses droits dans les *Dictatus papae* ; mais il aimerait mieux n'avoir pas à s'en servir. Déjà après son fameux décret de 1075 son état d'esprit apparaît. Sa décision était nette, absolue. Elle était neuve. Du moins, elle s'appliquait à une situation lentement issue de l'anarchie du X<sup>e</sup> siècle, que tous ses prédécesseurs avaient supportée. Il n'hésite pas sur son droit. Mais nous avons vu qu'il le recouvre avec soin de « l'autorité des Saints Pères » et qu'aussitôt après lui avoir donné une forme impérieuse, il hésite devant son application intégrale, il tente des voies de la conciliation avec le principal complice de l'abus condamné. Il y a plus. On est frappé de voir combien discrètement, dans l'année même du décret de 1075, il fait allusion à l'investiture laïque. Encore, si l'allusion est claire,



il évite d'en prononcer le nom. Il écrit, peu après, une série de lettres aux évêques, où il les pousse à lutter de toutes leurs forces contre la simonie et l'incontinence cléricale, mais ne prononce pas un mot ayant trait à l'investiture. On a dit qu'elle concernait surtout les princes et qu'il n'avait pas à en parler aux évêques. Cette explication est décevante, car ils étaient intéressés au premier chef à savoir s'ils devaient donner la consécration épiscopale ou la refuser à ceux que les princes avaient investis par la crosse et l'anneau.

Du moins, le pape pouvait-il à bon droit s'abriter derrière la tradition pour stigmatiser l'investiture laïque. Les rois et les empereurs des huit premiers siècles avaient pu jouer un rôle prépondérant dans la nomination des évêques; mais ils n'avaient pas commis ce non-sens d'en investir les titulaires par la crosse et l'anneau, symboles de la juridiction spirituelle. D'autre part, le VIII<sup>e</sup> Concile oecuménique, IV<sup>e</sup> de Constantinople (869-870) prohibe, sous peine d'anathème, l'intervention des princes temporels dans la nomination des évêques.

Mais après la sentence synodale de février 1076, surtout après Canossa (janvier 1077), la tradition n'est plus aussi claire et son embarras est extrême. Il avait lié partie avec les Saxons à la diète de Tribur (octobre 1076). Il avait accepté de régler toute la question pendante à l'assemblée qui devait se tenir à Augsbourg le 2 février 1077. C'était une solution empirique, c'était tout de même une solution. Mais, dans l'intervalle, il a absous *ad cautelam* Henri IV, en attendant la réunion projetée. Elle n'eut jamais lieu. Que va-t-il faire?

S'il avait connu des exemples pareils dans la tradition, nul doute qu'il n'eût su les faire valoir et les appliquer vigoureusement aux circonstances présentes. Il n'y en avait pas. Alors il va s'inspirer « du salut et de la nécessité ». Il va chercher dans la plus intime tradition de l'Église l'idée lumineuse qui éclairera sa route obscure, comme elle a déjà dominé toute son activité pontificale; l'idée qui plane au-dessus de tous ses décrets contre la simonie, l'incontinence, l'investiture; qui informe tous ses rapports avec les rois et les princes séculiers; qui a motivé toutes ses excommunications et toutes ses censures: l'idée de justice.

On peut croire qu'il n'avait pas une confiance absolue dans la logique de la position prise à Canossa, car à la première violation par Henri IV de son *jurandum* — qui ne fut pas longue à venir — il semble qu'il aurait dû le traiter comme contumace. La conscience chrétienne, encore émue des récents scandales et de l'excommunication du roi, l'aurait soutenu dans sa lutte contre un récidiviste. Mais il est embarrassé dans les liens contractés à Tribur et d'autre part, là encore, la tradition précise lui manque. Dès lors, ses scrupules grandissent et se manifestent ouvertement dans cette succession d'ambassades, de légations et de conciles qui jalonnent les années 1077, 1078, 1079, pour s'achever par la sentence de 1080.

Nous avons déjà montré comment, pour ramener la paix en Germanie, il concentre tout son effort dans la recherche de celui des deux compétiteurs de la Couronne « cui favet justitia ». De quelle justice s'agit-il? Le droit germanique désignait Henri IV. Il n'en est pas question. Grégoire VII précisera lui-même en 1080 les raisons qui lui ont fait reconnaître en Rodolphe de Souabe le seul roi légitime, le seul digne de régner, le seul qui ait fait pencher en sa faveur la balance de la « justice ». C'est que Henri IV s'est révolté contre l'Église et a péché par orgueil et par désobéissance — tandis que Rodolphe, par son humilité, sa soumission au pape, sa sincérité religieuse, a mérité la dignité et le titre de roi. La justice et la paix sont toujours, dans l'esprit de Grégoire VII, remplies de la même sève religieuse que nous avons vue s'épanouir dans l'augustinisme politique et circuler dans la polémique des grégoriens et des henriciens, des partisans et des adversaires de

Grégoire VII. Et la vigueur avec laquelle il en poursuit la réalisation, il la puise non seulement dans son tempérament, mais il l'emprunte à toute sa vie spirituelle, à ses convictions religieuses les plus profondes, dont cette idée est le pivot.

(A suivre.)

H.-X. ARQUILLIÈRE.

Vice-doyen de la Faculté de théologie  
de l'Université catholique de Paris.

## Les Italiens et le roman<sup>(1)</sup>

J'ai donc à vous parler de la façon dont les Italiens créent cette forme d'art qu'est le roman; j'ai à vous dire aussi pourquoi ils la créent d'une manière et non d'une autre. J'ajoute aussitôt que, contrairement à l'opinion et au jugement de nombreux étrangers et même de quelques compatriotes d'importance, la littérature italienne est riche en romans de valeur. Faut-il rappeler, rapidement et parmi tant d'autres, les *Dernières lettres de Jacobo Ortis*, *Il Dottor Antonio*, *Lorenzo Benoni*, *La Battaglia di Benevento*, *L'Assedio di Firenze*, *Il Nicolò de' Lapi*, *I cento anni*, *Val d'ulivi*, *Capitan Doderò*, *La Baraonda*, *I Viceré*, *Vortice*, *Il paese di Cuccagna*, *Demetrio Pinelli*, *Il piacere*, *Il trionfo della morte*, *L'Innocente*, *La Bufera*, *Elias Portolu*, *Maddalena Bilsini*, *Il fu Mattia Pascal*, *La Madonna di Mammà*, *Rubè*, *La Voce di Dio*, *Gli uomini rossi*, *Le tre croci*, *Mity*, *Il mestiere di marito*, *Il figlio inquieto*, *Angela*, *Pietro e Paolo*, *La coscienza di Zeno*, *La Velia*, *Giovannino*, *Il diavolo al ponte lungo*, *Capogiro*, *Il levar del sole*, *Gli indifferenti*; faut-il rappeler par-dessus tout *I Promessi Sposi*, *Le Memorie d'un Italiano*, *Il piccolo Mondo antico*, *I Malavoglia*, pour affirmer qu'une telle littérature est éminente?

Et pourtant la plus grande majorité de ces noms n'éveille, surtout hors d'Italie, que peu d'images: les Italiens sont plus considérés comme poètes et comme historiens que comme romanciers. Abstraction faite de d'Annunzio et aussi de Fogazzaro, pour quelques-uns de ses livres qui ne sont pas les meilleurs, les autres écrivains, même renommés, sont plus cités que lus et aimés. Ici, en Belgique, par exemple, à l'époque de leur publication, les *Prisons* de Silvio Pellico eurent meilleur sort que les *Fiancés* de Manzoni — mais les *Prisons* ne sont pas un roman.

Il doit y avoir des raisons profondes à cette maigre connaissance du roman italien. Je crois que nous les découvrirons en recherchant pourquoi et comment les écrivains de chez nous créent cette forme littéraire.

Une raison évidente se trouve certes dans le manque de diffusion de la langue italienne, si puissante, si gracieuse, si harmonieuse pourtant. Une deuxième raison est peut-être que nous avons été trop riches, quand les autres étaient pauvres. D'avoir possédé Dante, Pétrarque, l'Arioste, le Tasse, tous poètes, au commencement et durant le premier développement de la civilisation européenne, a fixé définitivement l'admiration des peuples étrangers, sans évasion possible dans le présent. L'art vit obstinément de souvenirs. Tel peuple qui a produit un artiste souverain se résume en lui, et celui qui a écrit un beau livre voit les autres œuvres se dessécher au soleil de son génie meilleur.

(1) Conférence faite le 15 mars à l'Institut de Culture italienne (Bruxelles).



Mais ces raisons nous semblent secondaires. La principale, selon nous, est la conception toute particulière suivant laquelle les Italiens préparent et écrivent le roman : conception propre à leur intelligence et à leur âme, à la terre sur laquelle ils vivent, et aux conditions intellectuelles et sociales de leur passé et de leur présent. Or, la force de pénétration et de diffusion du roman dépend certainement de la représentation des sentiments et des caractères spéciaux d'un peuple, à condition pourtant que ces sentiments et cette représentation ne soient pas trop différents des caractères généraux des peuples qui lisent. Les œuvres de l'imagination peuvent être belles et robustes, chacune à sa manière; mais les préférées sont celles qui ont le plus grand air de famille : on est toujours un peu chauvin en art. Les différences trop accentuées sont peu comprises et les ouvrages qui les marquent sont souvent négligés. Les romans italiens sont peut-être de cette espèce. Comment? Pourquoi?

\* \* \*

De tous les peuples, l'Italien est celui qui, dans des individus plus agiles, possède les sens les plus aigus. Par eux, plus que tout autre, largement, pleinement, il tire les sucs de la nature dont il se sent voisin jusqu'à faire corps avec elle. Devant un grand spectacle, face à une grande émotion, l'Italien, à la différence des autres humains, ne sait que jeter un cri ou faire un geste : la parole lui manque. De cette ardeur et de cette vigueur impossibles à contenir, de cette communion essentielle avec la matière dérivent les deux formes que la vie universelle prend pour lui. D'une part, il est enclin à considérer que tout est éternel : rien ne peut mourir et, en lui, le sens des choses est historique, c'est-à-dire durable et continu. Mais l'enchantement toujours nouveau de toute forme de beauté par lequel, dans son pays, un étonnement et une joie se succèdent, le porte à croire aussi que le moment présent est le plus digne d'être vécu. Le cri de Faust : « O moment qui fuit, arrête-toi, tu es beau! » fut celui des Grecs, des Latins et des Italiens avant d'exprimer le sentiment des autres hommes. Donc, dans l'Italien, en face de la tendance à voir grand, net, stable, historiquement en somme, se place, par une contradiction très savoureuse, la tendance de vivre à la minute de la façon la plus ordinaire. Cette volonté avide de vivre n'est point lâche. En faisant goûter, heure par heure, la valeur et la joie d'exister, elle donne perpétuellement la force et la science de faire face à l'adversité, de surmonter tout péril deviné : elle est une énergie active.

Les sens sont les auxiliaires puissants de cette conception de la vie. Personne ne les a meilleurs que l'Italien; souvent, il ne croit, n'espère, ne pense et ne travaille qu'après avoir vu ou entendu : de telle sorte qu'il est un peu le saint Thomas des peuples. Son besoin supérieur, constant, est de concrétiser l'abstrait : beaucoup de ses fils les plus grands sont des hommes qui ont surtout cherché, expérimenté, découvert. Aux idées et aux sentiments, l'Italien donne volontiers figure humaine; ses passions ont un visage. Ses peintres et ses sculpteurs ont, du frais Printemps à Dieu Omnipotent, donné les plus belles formes physiques aux idées et aux personnes. La science expérimentale est née en Italie; elle va de Leon-Battista Alberti et de Léonard de Vinci à Volta, Ferraris et Marconi, en passant par Galilée et ses élèves. Les voyageurs et les explorateurs les plus illustres, par terre et par mer, ont été Italiens depuis Marco Polo, le premier parmi les anciens marchands de Venise, jusqu'au dernier duc des Abruzzes, au sang royal. L'Italien est donc fixé dans la réalité qui lui donne cette force et cette vivacité, reconnues partout et toujours, de faire revivre les hommes et les lieux.

Voilà donc en ce peuple le spirituel et le matériel qui voisinent sans se mêler. Dès les premiers temps, ils poussent l'art italien à se manifester sous deux formes : à côté de l'Alighieri surgit

Boccace, le *Décameron* se développe tout près de la *Divine Comédie*. Les deux hommes et les deux œuvres sont également admirables. Depuis lors, l'aspiration anxieuse au sublime et la représentation gourmande du vulgaire vont de pair. La poésie connaît, en Italie, le même culte et le même respect que la prose. Les plus grands littérateurs y sont, jusqu'en ces derniers temps, essentiellement des poètes : Carducci, Pascoli, d'Annunzio. Les autres peuples eurent indiscutablement de grands poètes, mais leurs derniers écrivains les plus connus furent romanciers ou, au moins, romanciers et poètes.

Mais quel autre effet, fondamental pour le roman, engendre cette identité avec la nature dont nous avons parlé? La plus grande richesse de la fantaisie en comparaison avec l'invention. Nous disons tout de suite que nous considérons la fantaisie comme quelque chose de différent de l'invention. L'invention est, pour nous, comme un resserrement de la nature, tandis que la fantaisie est l'abandon à celle-ci. Avec l'invention on tend à diriger et à rendre logiques hommes et choses, suivant un dessein bien établi et par lequel tout, délibérément, concourt à un but. La fantaisie, au contraire, brode seulement sur ce que la nature offre à l'intelligence et à l'esprit; elle s'en accommode, y prend ses aises. Par cette singularité, les Italiens ont le poète le plus fantaisiste du monde, l'Arioste; et l'on pourrait citer encore, comme preuve de leur goût, majeure pour la fantaisie par rapport à l'invention, l'estime moindre dans laquelle ils ont Boiardo, en tenant compte pourtant de la grande supériorité artistique du premier sur le second. Peut-être y a-t-il vraiment une loi par laquelle, là où la nature trop puissante absorbe et anéantit presque l'homme, l'invention diminue et la fantaisie augmente. De sorte que, des pays intermédiaires aux romans à construction solide et logique, on va, peu à peu, aux terres brumeuses des légères échevelées et horribles et, de l'autre côté, à celles pleines de soleil où s'épanouissent les fables enchantées des *Mille et une Nuits*. Les peuples méditerranéens, pour rester dans notre sujet, assis à l'ombre de leurs jardins, dans le voisinage de l'eau qui murmure, commentent capricieusement, suivant leur humeur gaie ou triste, tendre ou féroce, les événements et les discours, les espoirs et les désespoirs, les propos et les utopies. Il en résulte le manque de plan dans le récit, le goût des digressions, une apparence de caprice, qui sont cependant les mille chemins nécessairement tracés par la multiplicité et la complexité des spectacles, des désirs et des besoins dont les peuples du soleil veulent tous jouir. Cette force d'imagination se reflète aussi dans la période de leur discours qui ne procède pas par idées brèves, suivies, mais bien par des idées larges et corrélatives qui, dans les digressions, répètent la manière d'être du récit proprement dit.

\* \* \*

D'autres causes particulières concourent, avec les caractères naturels des Italiens, à la singularité de leurs romans.

Il me semble que l'on peut affirmer, en parlant du roman, cette considération essentielle : le roman, comme nous l'entendons aujourd'hui, est devenu prédominant au fur et à mesure que l'homme s'est libéré, ou, si vous voulez, est passé du mystère à la connaissance des liens qui l'unissent à trois forces : la première, Dieu, la fatalité ou la nature; la deuxième, la terre sur laquelle il vit; la troisième, lui-même. Le roman est œuvre de libération spirituelle : parce que celui qui vise à connaître l'homme tend à toutes les connaissances. Ce serait une belle étude que celle qui rechercherait comment cette forme d'art s'est lentement débarrassée de sa gangue en tentant, par la description de la cité de Dieu ou d'Utopie, d'imaginer le surnaturel; ou, par le roman de voyage, de connaître le monde; ou, par le roman philoso-



phique, d'établir les limites de la raison; on, par le roman d'analyse, de connaître le cœur : avant que tous ces genres de romans, fruits de temps, de besoins, de caractères divers ne fussent divulgués aux peuples par Walter Scott, aidé d'une langue universelle. Leur fortune, qui fut alors rapide et large, prouva la nécessité de la nouvelle manifestation artistique. On peut dire qu'avec Scott commence le roman moderne, mêlé et multiple, bien que dans celui de l'Écossais prévalent surtout les caractères historiques : mais Scott reste un initiateur.

Comme il est naturel, les peuples ont étudié l'homme par désir d'un stimulant propre et suivant leur âme et leur intelligence : les Anglais, les Suédois, les Norvégiens, principalement par besoin de conscience; les Russes, on dirait, par désespoir; les Allemands, pour la recherche des forces abstraites: volonté, intuition, puissance. Cette introspection, par besoin de clarté et d'ordre moral, s'est produite d'une manière particulièrement admirable en France. Il serait intéressant, à ce point de vue (si nous examinions à fond le développement du roman), d'étudier la matière très importante que l'école des moralistes français, qui va de Montaigne à Gournay, à Gide, à Rey (je cite les plus différents), a apportée aux romanciers français qui, durant le XIX<sup>e</sup> siècle, ont dominé le monde. Ni Stendhal, ni Balzac n'auraient existé sans les moralistes; et chacun sait que Flaubert avait, comme livre de chevet, les *Caractères*, de La Bruyère.

Mais quels avantages procure l'étude libre et profonde de l'homme? L'œuvre qui décrit son âme et raconte ses exploits, le roman, revêtu d'innombrables aspects, s'achemine par d'innombrables voies, acquérant une force et une valeur capitales parce que, pour la créature humaine, il n'y a rien de plus grand et de plus beau qu'elle-même. Refaites-lui cent fois la description de son âme et de son corps et l'homme vous écouterait avec un plaisir toujours renouvelé; il suffit, pour l'intéresser, que vous lui mettiez en musique de façons toujours différentes l'éternelle mélodie. D'autre part, en même temps, l'étude assidue de l'homme, même si elle est faite avec cette chaleur qui vient de la passion, porte à la précision, à la brièveté, à l'objectivité et, aussi, à la vivacité du discours. Ce n'est pas pour rien que Rivarol, dont le goût était celui d'un maître, disait que les chapitres de Pascal intitulés « de l'Homme » étaient ce que les Français avaient de mieux dans leur langue. Et, vraiment, ils sont parfaits.

Jusqu'à quel point les Italiens ont-ils conduit cette autoanalyse? Les questions religieuses, les problèmes de la conscience, du destin et de la foi en Dieu, la Bible et les dogmes ne sont pas discutés par eux. Ils peuvent les ignorer ou les nier; ils n'y consacrent aucun débat. Certitude ou paresse? En passant, je rappellerai que le peuple italien est le seul peuple important d'Europe dont l'histoire ignore les guerres religieuses. En ce qui concerne l'homme en ce bas monde, il a plutôt cherché et découvert expérimentalement, comme nous l'avons dit, des terres et des ciels nouveaux qu'écrivent des livres dans lesquels apparaissent, comme dans *Robinson Crusôé*, la peine et la fatigue de découvrir et de posséder cette terre. Finalement, en ce qui concerne l'homme en lui-même, les Italiens croient sans doute qu'il est un personnage fort intéressant, fort important; mais qu'il n'est pas le maître du monde, et que, au fond, il n'est pas même le maître de lui-même. Je parle ici, cela se conçoit, du peuple, qui, au reste, entraîne avec lui, plus souvent qu'on ne le croit, le sentiment souvent contraire des raffinés. En général, l'Italien qui examine l'homme trébuche bientôt: il devient ou optimiste ou, plus généralement, pessimiste outré; il ne réussit pas à mêler l'optimisme et le pessimisme. Mais l'Italien est l'être le plus enclin à ordonner, à distinguer, à cataloguer, à ne pas confondre, en somme, les hommes et les choses. Son indéniable discrétion et sa mesure sont formées de tant d'indiscrétions et de disproportions particulières qui se compensent. Pour être dans le vrai, en étudiant l'homme, l'Italien a besoin de

considérer non l'individu mais le genre humain; celui-ci lui permet de comprendre avec une certaine bienveillance l'homme en particulier. Il a donc remplacé l'analyse de l'homme en lui-même par l'examen des rapports d'un homme avec d'autres hommes, ce qui est fort différent. Ainsi, dans les temps modernes, les Italiens ont possédé les premiers grands scrutateurs des hommes: Léonard, Guichardin et Machiavel. Même dans la morale comprise comme révélation des forces humaines, ils ont été rénovateurs aussi: Guichardin précède de soixante-dix ans le grand Montaigne, à partir duquel on a l'habitude de compter les moralistes. Mais la morale de Guichardin et de Machiavel, moindre en celui-ci qu'en celui-là, est la reconnaissance, non des forces intimes de l'homme mais de la manière dont un homme peut vivre dans la société, en assurant sa propre défense et en organisant la soumission des autres. Gracian sera le disciple imprévu de Guichardin, cent ans plus tard. Le *Courtisan*, le *Galateo* sont des ouvrages didactiques, historiques, politiques, tout ce que vous voulez, mais ce ne sont point des œuvres d'introspection. Les Italiens, au lieu des moralistes qui ont préparé le roman, ont été donc, avec les politiques et les didactiques Guichardin, Machiavel, Castiglione, Boccacini, Botero, Sarpi, les préparateurs de l'histoire.

\* \* \*

Cette limitation de l'étude de l'homme a porté une conséquence bizarre dans le roman italien: le manque d'un personnage littéraire, type accompli, extrême, à parfait relief, qui résume le peuple. Les Espagnols peuvent citer Don Quichotte ou le Cid; les Flamands, Thyl Uylenspiegel; les Anglais, suivant leur humeur, Robinson ou Pickwick ou Hamlet; les Allemands, Faust; les Russes, Oblomow, ou Lévine, ou Basorof; les Français, le Cid cornélien, ou Cyrano, ou Tartarin; les Américains, Babitt; les Suédois, Gosta Berling, et ainsi de suite. Les Italiens, personne. Même dans les romans de d'Annunzio, le protagoniste, qu'il se nomme André Sperelli ou Georges Aurispa, n'est jamais le représentant exaspéré d'un état de choses ou d'idées extrêmes. Aucun d'eux ne peut être comparé, par ses atrocités naturelles ou par sa perversion, à l'implacable Don Juan Tenorio ou même à un des personnages absolument vicieux d'Oscar Wilde; aucun d'eux ne réveille une horreur sans borne. Chacun disparaît en beauté, après des luttes, des repentirs ou des réflexions; et je fais allusion ici à ces héros que, du reste, d'Annunzio a relégués dans la tragédie. Au lieu de personnages littéraires types, les Italiens ont toujours mis en avant leurs artistes qui sont ainsi représentatifs. Le héros italien de tous temps se nomme Dante et non Farinata, de même que le héros littéraire des générations de la guerre s'appelle d'Annunzio et non Sperelli ou Corrado Brando. Ici, l'étude serait de valeur, qui établirait le rôle des masques italiens dans la création des types littéraires: de Polichinelle et d'Arlequin, par exemple, qui, en changeant de nom, sont devenus citoyens de nombreux peuples. Rien d'offensant en ceci pour les Italiens comme il pourrait le paraître de prime abord: les masques sont des êtres de continuité et d'éternité, des mesures même trompeuses de mentalités et d'esprits; elles ont quelque chose de solide, même s'ils sont ironiques ou méprisants au regard de cette créature continuellement versatile qu'est l'homme.

Au fond donc, les Italiens ont donné peu d'importance à l'homme parce qu'ils l'ont mis, suivant leur nature, à sa juste place dans quelque chose de plus grand que lui, dans l'univers sur lequel règne une force inconnue, omnipotente, infinie, éternelle. Pour eux, plus que pour tous les autres peuples, la fameuse parole de Pascal est vraie: « L'homme s'agite, Dieu le mène »; et si l'on ne veut pas dire Dieu, que l'on dise providence ou fatalité: les Italiens sont moins difficiles que l'on ne croit pour les noms. Si la peste n'avait éclaté, peut-être, à l'heure qu'il est, Renzo et Lucie, les deux personnages de Manzoni, seraient-ils toujours



fiancés et l'œuvre serait sans conclusion. « Les Souvenirs d'un Italien » sont menés par la fatalité politique qui, comme dirait déjà Napoléon, prend souvent aujourd'hui la place de la destinée telle que la conçoit la religion. Les personnages de Fogazzaro, au moment décisif, au lieu de prendre une résolution en rapport avec tout ce qu'ils ont dit et fait jusqu'alors, agissent de façon tout imprévue dans le sens contraire et, comme ils en ont été accusés, entrent dans le surnaturel. Cette même fatalité, comprise comme volonté étrangère à la volonté propre, à la logique, aux forces vives de la raison, conduit encore les personnages de Svevo et de Pirandello. Ceux de Verga, hommes solides et beaux, sont commandés, eux aussi, par une fatalité peut-être plus large, plus digne, plus forte, mais aussi amère, parce que injuste.

Eh bien ! proclamons clairement et hautement une vérité qui nous paraît consolatrice. Ces hommes moyens de chez nous, qui n'ont presque jamais un caractère extrême, qui n'accomplissent presque jamais une action extraordinaire, qui vivent généralement dans un monde intermédiaire, sans grande misère ni richesse excessive, qui parlent ou travaillent, sentent, s'expriment et agissent de façon également discrète; ces hommes qui, dans toutes leurs vicissitudes, se ressentent de la tradition et de la continuité, obéissant presque tous, visiblement ou non, à une force qui les maîtrise, ne sont nullement inférieurs à ceux des autres peuples. Ce sont des hommes merveilleux, composant le genre humain tel qu'il est, et seulement plus difficiles à interpréter et à représenter que les types à haut relief. La difficulté est grande de peindre les hommes du commun sans ennuyer le lecteur. Ces hommes-là parlent et travaillent, tous ensemble, en « moyens » qu'ils sont, comme le veut la vie, c'est-à-dire de la façon la plus ennuyeuse et la plus grande. Ce que l'un d'eux ne réalise pas personnellement, tous le réalisent ensemble; ainsi reviennent, collectivement, cette noblesse et cette nécessité, qui paraissaient avoir été chassées de l'individu. Depuis les premiers Romains, du reste, les Italiens ont formé une masse disciplinée qui, sous la direction de quelques héros ou de quelques conducteurs d'hommes, a accompli de grandes entreprises : il est juste, parce que telle est la vérité, que ce très beau caractère fondamental de courageuse « médianité » constructive soit reflété dans le roman.

Certes, en sentant et en représentant ainsi, les Italiens renoncent, de parti pris, à la peinture des passions véhémentes. Comme s'atténue l'avidité homicide de Macbeth dans les alternatives de haine et de crainte de Saul ! Et comme l'avare de Molière s'adoucît dans celui de la comédie italienne ! Dans le roman, ce caractère de moyenne est particulièrement évident dans la représentation d'un des sentiments ou d'une des passions les plus splendides et douloureuses de l'humanité : l'amour. Disons tout de suite que, pour l'Italien, qui, selon l'opinion universelle, aime tant et si fougueusement, parler d'amour n'est pas l'habitude : peut-être, affaire de mentalité méridionale. Les grands types d'amants, s'ils ont été pris dans notre peuple ou sont apparus d'abord dans nos contes, ont été rendus célèbres par des étrangers : Juliette est née de Shakespeare, la San Severino de Stendhal et Graziella de Lamartine. Les grands Italiens, en proie à un grand amour, tendent aussitôt à le diviniser. La femme aimée devient, pour eux, un symbole sublime comme Béatrice ou comme Laure : ils fuient en avant. Ils portent dans le ciel la personne adorée, à qui ils ne savent ou ils ne veulent pas dire sur terre les mots habituels : les discours amoureux trop longs ne réussissent pas en Italie. Dans les romans de Fogazzaro, par exemple, ce qu'un protestant anglais ou allemand comprend mieux qu'un catholique italien, c'est la façon dont l'auteur décrit l'amour entre ses personnages. Les subtilités et la sublimité de cette passion sont, d'autre part, l'œuvre des grandes villes où les êtres humains, depuis des années et des siècles, se retrouvent dans les salons, dans les cénacles ou

dans les cours et, avant l'étreinte, discutent et se défendent longuement, s'engagent et se refusent voluptueusement. Il faut des siècles et des siècles pour engendrer les Micheline de Maupassant, les Sapho de Daudet et les Bovary de Flaubert. Pour beaucoup de raisons naturelles à son peuple, donc, le plus grand romancier italien, Manzoni, a refusé de peindre jusqu'à la plus insignifiante scène d'amour : il disait que, dans la réalité, il y en avait déjà trop. Ce que les Italiens goûtent et peignent de préférence, au lieu de la furibonde passion amoureuse, c'est le culte de la famille. D'où une floraison de *Mémoires* juvéniles ou maternels ou paternels; en somme, des *Mémoires* de tout ce qui est intime; bien différents de la biographie. Les Italiens narrent, dans ces œuvres, de rares actions; mais ils y prodiguent les plus larges sentiments d'affection : ils sont vraiment encore un peuple rural.

Ils veulent pourtant que leur œuvre, même s'il s'agit d'un roman, soit de belle qualité; c'est-à-dire aussi remarquable par la forme que par le fond. Cette exigence est la conséquence de leur sentiment intime de la beauté et du grand respect dans lequel ils tiennent celle-ci. Leur langue, si riche en sons nets, clairs, doux, heureusement mesurés, qui se résolvent toujours en musique, concourt, sans doute, à cette recherche de la perfection de la forme. C'est pour cela que les Italiens les plus fameux sont, en général, les auteurs d'un seul livre, ou d'un livre qui reste sans comparaison possible avec les autres, fait et refait dix, vingt fois. On pourrait évoquer l'Arioste et Leopardi; pour rester dans le roman, nous rappellerons que Manzoni publia son chef-d'œuvre en 1827, et le jugea parfait en 1840 : il employa donc près de treize ans à le corriger et à le recomposer. Cette préoccupation, à vrai dire, est moins grande aujourd'hui, chez les jeunes; ils croient que l'œuvre dernière vaut plus que la précédente, et que, de livre en livre, ils s'élèvent, pour l'unique raison qu'ils écrivent beaucoup. Et puis, il y a, présentement, cette théorie consacrée qui veut que l'on exprime immédiatement ce que l'on sent, tel qu'on le sent, sans qu'intervienne le travail de la réflexion et du bon goût qui, dit-on, gâte tout. Mais, aujourd'hui encore, la plupart des Italiens n'apprécient pas trop le roman qui tire sa seule importance du document ou de l'observation purs et simples; ils veulent que la forme reste belle. Et si nous avions à donner deux exemples, l'un affirmatif, l'autre négatif de ce que nous avançons, nous n'aurions qu'à citer la fortune différente des œuvres de d'Annunzio et de Verga. Nous croyons, en effet, que d'Annunzio doit sa très grande célébrité, non pas tant à ce qu'il exprime de nouveau et d'ardent, mais à la forme resplendissante de son expression. Et nous croyons aussi qu'une des causes principales pour laquelle Verga, qui, indiscutablement, est le dernier maître du roman en Italie, est peu connu à l'étranger et, confessons-le, méconnu dans son pays, se trouve dans l'inégalité, sinon dans le contraste, entre, d'une part, la nature de ses personnages et la succession de leurs gestes et, d'autre part, la façon dont les uns sont décrits et les autres racontés. Alors que les premiers sont profondément naturels et tels que chaque Italien les sent proches, l'élocution, pourtant si puissante et vive, ne lui apparaît pas naturelle : contractée, elliptique, dure, toute en raccourcis, en bosses, en saillies. Question d'oreille raffinée : il y a pour les Italiens, dans ces livres, quelque chose de discordant entre la mélodie et l'instrumentation.

\* \* \*

Nous voici arrivés à la fin de ce très rapide examen des raisons et des façons essentielles suivant lesquelles les Italiens conçoivent et écrivent le roman. Nous pouvons les résumer comme suit :

Voici donc, devant nous, les Italiens et leur sentiment du sublime qu'ils expriment lyriquement avec une puissance et une splendeur inégales jusqu'ici.



Les voici, avec la certitude de la continuité, de l'éternité de la vie, qui leur fait considérer toutes choses historiquement sous les espèces de l'éternité : et plutôt la foule que l'individu et les âges que les années.

Les voici, d'autre part, avec leurs sens actifs et subtils, qui voient et entendent très bien les particularités de tous les êtres, de sorte qu'ils les représentent avec évidence et en jouissent intensément. Pour cela, quand ils ne se réfugient pas dans le nombril du monde, ils sont fixés dans la réalité quotidienne, commune.

Les voici, avec leur fantaisie plus riche que leur invention, et avec leur facilité de digression qui tend à substituer à la règle d'unité celle de la variété ou du bon plaisir.

Les voici, persuadés que l'homme, malgré tout l'intérêt qu'il présente, est toujours plus petit que son œuvre et qu'une force conductrice veille sur son destin. Par là, l'homme ne tend jamais à être extrême, à occuper tout l'espace, à être le sublime, ils sont fixés dans la réalité quotidienne, commune, avec ses actions moyennes elles aussi, est cependant réalisé par la multitude, qui édifie de merveilleuses constructions.

Les voici, avec leur habitude de ne pas exalter ni crier publiquement leurs passions qui, pourtant, les émeuvent et les troublent profondément : les Italiens ont, en art, une grande pudeur.

Les voici, avec leur besoin de vêtir de beauté l'expression de leurs pensées et de leurs sentiments.

Les voici enfin, avec leur tristesse fondamentale, la tristesse de ceux qui vivent dans les pays de soleil et d'où naît, grande et belle, leur humanité. Depuis Virgile, les écrivains italiens les plus grands ont été, à la fois, de leur temps et de tous les temps.

Les voici, en somme, pour démontrer ce que nous affirmions au début de cet exposé, les voici avec leurs caractères propres, nettement différents, parfois opposés partiellement à ceux des autres peuples. Ces caractères se reflètent dans leurs romans comme, du reste, dans les autres formes de leur art ; mais dans le roman ils s'observent mieux et font plus grande impression.

Nous ne sommes pas de ceux qui croient qu'un peuple puisse comprendre pleinement les manifestations artistiques d'un autre peuple, surtout si celui-ci a des caractères trop spéciaux. En général, nous l'avons déjà dit, les hommes ne lisent pas, ne veulent pas connaître ce qui leur déplaît ou les oblige à discuter et à trop marquer leur désaccord. L'intelligence est paresseuse.

Si l'on ajoute que les auteurs modernes sont d'autant plus recherchés qu'ils fréquentent un peuple étranger ou vivent parmi lui ; que les traducteurs sont naturellement à la recherche des livres qui seront les plus lus ; que les éditeurs sont enclins à imprimer les ouvrages de vente plus aisée, on voit toute la chaîne qui se forge pour donner à un peuple, en fait de roman, principalement ce qui lui sera agréable. A notre avis, il devrait en être tout autrement : il faudrait chercher à connaître les manifestations artistiques des collectivités différentes, de manière à ce que nous n'y retrouvions pas la répétition de nous-mêmes. Il faudrait choisir les artistes les plus représentatifs d'une mentalité étrangère ; mais ceci est une autre histoire...

Cet exposé doit être clos cependant sur cette affirmation : la différence de conception et de forme entre le roman italien et le roman étranger ne tourne pas à la confusion du roman italien.

Ce roman est excellent ou, du moins, aussi digne d'être connu que tout autre roman européen ou américain. Puisque la personnalité de l'Italien est considérée comme singulière et vigoureuse, il est juste de reconnaître que son roman l'est aussi. Si l'Italien représente les hommes et les choses à sa façon, tant mieux pour l'art ! Tous y trouvent leur compte : car plus les peuples concourent par leur âme ou par leur esprit propres à scruter et à raconter la vie, plus celle-ci se révèle variée, accomplie, digne d'être connue et vécue.

ANGELO GATTI.

## Une âme impériale

A l'heure où tous les regards se concentrent, non sans quelque anxiété, sur l'Autriche, cœur douloureux de l'Europe, il nous plaît de rendre quelque actualité à la figure de celle qui porta la monarchie autrichienne à son apogée : Marie-Thérèse. Cette figure ne nous appartient-elle pas également, à nous autres, Belges ? N'est-ce pas sous son règne que furent jetés les fondements de la puissance économique de la Belgique actuelle, que naquirent les industries qui, aujourd'hui encore, caractérisent l'économie belge : la métallurgie, les charbonnages, la verrerie, les textiles ? C'est encore sous son règne que la Belgique, abandonnant son vieil esprit particulariste, prit conscience de son rôle de nation et d'Etat. Il est à rappeler, à ce sujet, que c'est au temps de Marie-Thérèse et à l'inspiration de son Gouvernement, que furent érigés les ministères de la rue de la Loi.

Nulle femme, sans doute, n'a allié à un degré aussi éminent et aussi émouvant que Marie-Thérèse, les vertus de mère et d'épouse et celles de souveraine. Son père, l'empereur Charles VI, qui n'avait pas de descendant mâle, s'était efforcé, par une pragmatique sanction, d'obvier aux effets de la loi salique, et avait institué Marie-Thérèse comme son héritière. A peine montée sur le trône, elle fut en butte aux attaques des princes allemands qui n'avaient accepté que de mauvais gré la pragmatique sanction.

Bien qu'elle se fût préparée à son rôle de souveraine, elle n'y apportait, contrairement à ses contemporaines, Elisabeth et Catherine de Russie, aucune ambition personnelle. Ayant épousé l'homme de son cœur, François de Lorraine, elle n'avait au fond d'elle-même d'autre désir que d'être une de ces épouses allemandes, une de ces mères dont toute l'existence tient en une succession de naissances, de baptêmes, de mariages de ses propres enfants d'abord, puis de ses petits-enfants.

Mais la voici obligée de ceindre, dans des circonstances particulièrement difficiles, la vieille et lourde couronne des Habsbourg. Elle n'a pas un instant d'hésitation. Toute sa vie — et c'est peut-être le trait dominant de son caractère — elle restera la femme du devoir. Elle y est aidée par sa croyance en la mission divine de la royauté.

Mais ce sens du devoir, cette conscience de sa mission, eussent-ils suffi à l'accomplissement de son œuvre impériale si Marie-Thérèse n'avait, en outre, possédé ce don qui ne s'acquiert pas, le charme de la personnalité ?

Un diplomate anglais qui assista à son couronnement traduisit son enthousiasme en déclarant : « Tout homme chargé de choisir une reine parmi toutes les femmes de la terre n'eût pu que désigner Marie-Thérèse ».

Une autre femme, une autre reine, posséda le même charme. Cette femme, cette reine était la propre fille de Marie-Thérèse. Mais la tragique Marie-Antoinette ne sut se servir de son charme que pour bien mourir.

Lorsque Marie-Thérèse monta sur le trône, les domaines héréditaires des Habsbourg — l'Autriche, la Hongrie, la Bohême, la Silésie, la Lombardie — n'avaient d'autres biens entre eux que le lien personnel de la dynastie. Quelle tentation pour les petits princes allemands, ses voisins, et notamment pour ce Frédéric II de Prusse qui érigea un système politique le droit du plus fort. Celui-ci, peu de temps après l'avènement de Marie-Thérèse, commença par s'emparer de la Silésie qui touchait à ses Etats de Brandebourg, berceau de l'Allemagne impériale.

Ce coup très dur stimule le courage de Marie-Thérèse. Elle a reçu mission de conserver et de défendre le bien sacré des Habsbourg. Elle ne faillira pas. L'Autriche ne comporte malheureuse-



ment pas de ressources suffisantes pour assurer cette mission. Elle doit pouvoir compter sur la plus riche des provinces de la couronne : la Hongrie. Mais les Hongrois, au cours des siècles, ont été opprimés par les Autrichiens qui leur ont même interdit de porter des armes et d'entretenir une armée. Aucun sentiment national ne rattache la Hongrie à l'Autriche, tout au contraire.

Cependant, les armées prussiennes victorieuses s'apprentent à marcher sur Vienne. Il n'y a d'espoir que dans l'aide hongroise. Mais cet espoir est-il permis? Marie-Thérèse se présente devant la Diète hongroise revêtue du manteau en haillons de saint Étienne et ceinte de son épée. Elle fait appel aux sentiments chevaleresques des Hongrois; elle tient tête à l'opposition; elle leur confie la garde du petit Joseph, le futur roi, qu'elle a emmené avec elle. Elle finit par provoquer l'adhésion unanime de l'assemblée qui jure de mourir pour « le roi Marie-Thérèse ». L'action personnelle de la souveraine sauva, ce jour-là, la monarchie quasi-millénaire.

« Si je ne suis qu'une reine, s'était écrié Marie-Thérèse, j'ai, cependant, le cœur d'un roi! » Ce sont là de ces cris qui jaillissent du sein même d'une passion, et qui déclanchent une sorte d'enthousiasme sacré. N'entendions-nous pas, il y a quelques jours, un cri semblable jailli d'une même passion royale, proclamant le don tout entier de soi au pays!

Marie-Thérèse, en quelques années, rétablit à son profit la situation. Elle refait l'unité de la monarchie autrichienne. De cette monarchie qui n'était qu'un agglomérat de peuples, elle fait une nation. Un tel objectif, ce fut par la force militaire plutôt que par la diplomatie, qu'elle y atteignit. Refoulant ses sentiments de femme, Marie-Thérèse, pour assurer le respect et la gloire de la couronne, n'hésita jamais à faire la guerre. Cette femme qui n'avait au fond d'elle-même que tendresse, fut une reine guerrière. La seconde partie de son règne a été dominée par la guerre de sept ans qui mit toute l'Europe à feu et à sang. Du jour où elle avait gravi les marches du trône, Marie-Thérèse ne croyait plus pouvoir s'appartenir. Elle s'identifiait à la raison d'Etat.

À la raison d'Etat, elle entendait sacrifier non seulement elle-même, mais sa famille, ses enfants. Quelles larmes secrètes ne devait pas verser cette mère lorsque, dans l'intérêt supérieur de la monarchie, elle croyait devoir imposer à l'un ou l'autre de ses enfants, un mariage sans amour et sans attrait. On sait que Marie-Thérèse eut seize enfants dont plusieurs moururent en bas âge. Elle avait notamment promis une de ses filles à Ferdinand de Naples, fils du roi d'Espagne. Elle lui destinait sa fille Anne, mais celle-ci mourut à douze ans. Elle choisit alors sa fille Joséphe : celle-ci mourut également, alors qu'elle se préparait à se rendre dans les Etats de son fiancé. Toute autre que Marie-Thérèse se fut découragée devant l'acharnement du sort contre ce mariage. Mais celui-ci devait servir à consolider la monarchie habsbourgeoise. Il fallait donc qu'il se fit. C'est pourquoi Marie-Thérèse, mère admirable et tragique, fit choix d'une troisième fille, Caroline, qui épousa le roi de Naples.

Elle dut également assurer le mariage de son fils aîné, héritier du trône, le futur Joseph II. Celui-ci était veuf d'une princesse qu'il avait profondément aimé. Sa mère l'obligea à épouser en secondes noces, la princesse Joséphe de Bavière. Elle ne peut se retenir d'annoncer en ces termes, ce mariage à l'une de ces filles : « J'ai dû moi-même aider à décider mon pauvre fils qui ne démordait pas ni seul ni devant l'empereur. Je dois lâcher le mot qu'il ne le faisait que pour moi. Jugez dans quel état il m'a mise! Le pis est qu'il faut paraître gaie et contente, ce qu'effectivement je devrais être, comme le fils s'est conduit, mais mon cœur n'étant pas d'accord avec ma raison, j'ai peine à me composer. »

Ce que Marie-Thérèse considérait comme son chef-d'œuvre matrimonial était le mariage de sa fille Marie-Antoinette avec le futur Louis XVI. Ce mariage unissait les deux plus vieilles dynas-

ties européennes et mettait fin à des luttes séculaires. Mais si la reine avait lieu d'être satisfaite, la mère était profondément anxieuse de sa charmante et frivole Marie-Antoinette. Il faut lire la correspondance échangée entre la mère et la fille, et qui vient d'être publiée. Le ton des lettres de Marie-Thérèse est sévère, mais d'une sévérité dictée par le plus pur et le plus clairvoyant amour maternel. « Je n'ai d'autre impatience que de votre sagesse » écrit-elle à sa fille, dans le style élégant du siècle. Et encore, avec une modestie qui est une forme de l'amour : « Je serais bien fâchée si vous n'étiez mieux que moi, tant de figure que d'esprit. » A cette fille qu'elle ne reverra jamais, elle enseigne soigneusement, scrupuleusement, le métier de reine. Et cette femme réservée, puritaine, que fut Marie-Thérèse, n'hésite pas, au nom de la raison d'Etat, à intervenir dans la triste intimité conjugale de Marie-Antoinette et de Louis XVI. Hélas, tous les conseils furent vains! Mais Marie-Thérèse n'était plus là lorsque tomba la jolie tête de sa fille préférée.

Dans cette vie hautaine, surhumaine, dans cette vie véritablement impériale, il n'y eut place que pour un roman. Marie-Thérèse aimait son mari, François de Lorraine, d'une tendresse infiniment délicate. Il s'était, cependant, révélé un piètre homme de guerre et coûta à Marie-Thérèse quelques défaites humiliantes. Elle ne lui en fit point reproche.

Elle l'éloigna doucement du commandement de l'armée. Mais en revanche, elle déploya toute son intelligence et toute son énergie pour lui obtenir le titre pompeux et honorifique d'empereur du Saint-Empire romain. N'est-elle pas de la plus tendre et de la plus émouvante amoureuse, cette simple annotation trouvée dans le livre d'heures de Marie-Thérèse : « L'empereur François I<sup>er</sup>, mon époux, est mort le 18 août, à 9 h. 1/2 : notre heureuse union a duré vingt-neuf ans, six mois et six jours ou 1540 semaines, soit 10,781 jours ou 258,744 heures. » Et Marie-Thérèse, dans ses prières, répétait ces chiffres et remerciait Dieu de lui avoir accordé tant de « perles de joie ».

Elle mourut en 1778. Quelques heures avant sa fin, elle s'épuisait encore à donner à son fils Joseph, sur qui allait peser la responsabilité de la monarchie, avertissements et conseils. Et comme celui-ci, voyant la difficulté qu'elle avait à respirer, insistait pour qu'elle se reposât : « Quoi, s'écria-t-elle, je n'ai plus que quelques heures à vivre, et vous voulez que je les passe à dormir! »

Son mausolée se trouve dans l'église des Capucins, à Vienne, à côté de celui de son mari et des tombeaux de quinze de ses enfants. Seule Marie-Antoinette manque à cette suprême cérémonie familiale.

LUC HOMMEL.

## Conférences Cardinal Mercier

15<sup>e</sup> année

ET

## Grandes Conférences Littéraires

7<sup>e</sup> année

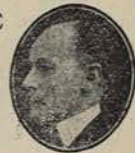
La prochaine conférence sera faite le **mardi 27 mars**, à **5 heures (Salle Patria)** par

le **COMTE DE SAINT-AULAIRE**

*Ambassadeur de France*

SUJET :

**LOUIS XIV**



Cartes particulières pour cette conférence : **15 francs.**



# L'offensive de Farnèse

et les  
préparatifs du siège de Maestricht  
(1579)<sup>(1)</sup>

Les comtes de Mansfeld et de Berlaymont avaient suggéré de diriger l'armée sur le Hainaut et d'essayer de pénétrer par là en Flandre, mais Farnèse s'y était refusé par crainte de voir rompre les négociations avec les Wallons et parce que, à cette époque de l'année, il était impossible d'entreprendre une campagne dans les plaines flamandes. Le prince s'en tenait donc à sa première idée : occuper tout le pays de Limbourg et les régions avoisinantes pour isoler Maestricht; ensuite, lorsque son artillerie aurait été réorganisée et renforcée, tenter le siège de cette ville.

Il lui semblait toujours que c'était l'entreprise qui se présentait comme étant la plus facile à tenter. De Visé, où il se trouvait, on pouvait disposer librement de la Meuse, et du côté de l'Allemagne il y avait désormais toute sécurité. En effet, dans les premiers jours de janvier, Mondragon était apparu devant le château de Karpen. Après un bombardement de quatre jours, la garnison se rendit. Elle fut massacrée : le commandant Beelen, fils de l'écouteur Mathias Beelen, de Maestricht, fut pendu. Cette exécution avait pour but de punir ces soldats des pillages et des cruautés dont ils s'étaient rendus coupables dans la région.

Puis ce fut le tour d'Erkelens en Gueldre. Parcourant victorieusement la province de ce nom, Mondragon rencontra une troupe de 500 fantassins et de 50 cavaliers des États, qui se rendaient à Venloo, et les tailla en pièces. Il chassa ensuite de la ville de Stralen la garnison qui l'occupait.

En même temps que Mondragon opérait dans cette région, le capitaine de cavalerie espagnol Pedro de Tassis, un ancien compagnon d'armes de Farnèse, avait joint ses troupes avec celles du comte de Rœulx. Attaqués par un groupe de soldats des États, les deux chefs espagnols les repoussèrent et les poursuivirent jusqu'aux portes de Venloo. Envoyé par Farnèse pour occuper le château de Bleyenbeek, dont le propriétaire, Schenck, était du parti du roi, Pedro de Tolède avait passé la nuit la Meuse et surpris un cornette de reîtres ennemis, cantonnés dans un couvent qui se trouvait dans les environs.

Ayant ainsi complètement isolé Maestricht du côté de l'Allemagne et de la Gueldre et acquis la maîtrise de la Meuse dans ces régions, le prince de Parme fit pousser fiévreusement les préparatifs pour la grande entreprise qu'il méditait depuis si longtemps. Étant donné le manque de chariots de transport, on pourrait, grâce à la présence de la Meuse, acheminer déjà vers Maestricht les munitions, les vivres, les fascines pour retranchements et tout le matériel requis pour le siège. Le comte de Berlaymont, préposé à l'artillerie, s'efforçait de rassembler 40 à 45 canons et une quantité de poudre suffisante pour tirer 12.000 coups; il fit venir de Bourgogne, de Lorraine et des places fortes occupées par des garnisons espagnoles autant de munitions que possible. Pierre-Ernest de Mansfeld était parti dans son gouvernement du Luxem-

bourg pour y recruter des sapeurs et des pionniers et comptait en levr aussi dans le pays de Liège.

Entre-temps, le prince de Parme faisait harceler l'ennemi dans la région située entre Maestricht et Louvain et avait chargé de cette mission le marquis Jean-Baptiste del Monte. Celui-ci s'en acquitta avec l'audace et l'expérience qui l'avaient toujours caractérisé.

Près de Léau, alors qu'il ne disposait que de 50 lanciers et de 25 arquebusiers, il n'avait pas hésité à attaquer cinq cornettes de reîtres et les avait mis en fuite. D'après les ordres du prince de Parme, il tint continuellement l'ennemi en haleine, ne lui laissant point de repos, et l'attaquant avec les forces qu'il avait fait venir des garnisons de Diest, Léau et Aerschot.

Les soldats de Farnèse semblaient en ce moment en bonne forme : les agents anglais aux Pays-Bas ne pouvaient s'empêcher de le signaler à la reine Elisabeth : « La discipline et l'ordre dans l'armée du prince de Parme, écrivait Rogers, sont de beaucoup supérieurs à ce qui se constate dans l'armée des États, où, pour le moment, il n'y en a pas. »

Le 18 janvier, le prince de Parme quitta Visé avec le gros de son armée. Celle-ci comptait en ce moment des lanciers et des arquebusiers espagnols et italiens, ainsi que des reîtres allemands, au nombre total de 7,500 et 26,000 fantassins. Après avoir passé par le sud du Limbourg, l'armée s'approcha de la Meuse à Born et se dirigea sur Echt. Farnèse y avait fait préparer un pont pour passer le fleuve; la pluie l'empêcha de réaliser son projet. En l'absence de barques, il décida de chercher un passage en un autre endroit. Il fallait avancer avec prudence, car on signalait un rassemblement des troupes ennemies à Eindhoven.

D'Echt, l'armée se dirigea vers le Nord, ce qui l'obligea à passer d'abord la Rhur au-dessus de Ruremonde. Deux jours après, elle arriva à Beesel, où devait se faire la traversée de la Meuse.

Le prince de Parme rencontra de grandes difficultés. On avait préparé un pont immédiatement au nord de Ruremonde, mais la pluie ayant gonflé les eaux du fleuve, il fallut tenter le passage une demi-lieue plus loin. Le 2 février, l'avant-garde de l'armée commença le passage de la Meuse qui dura jusqu'à la nuit. Une tempête de vent et de neige arrêta en ce moment les opérations. Le 7 au matin, le prince de Parme suivit avec le reste de son armée, après avoir envoyé toute son artillerie à Ruremonde, où il l'aurait à sa disposition pour toute éventualité.

Une fois arrivé sur l'autre rive de la Meuse, le maître de camp Francisco Valdès fut envoyé avec ses soldats espagnols et le *tercio* du maître de camp Francisco de Toledo dans la direction de la ville de Weert, dont Farnèse voulait s'emparer. Ces troupes rencontrèrent de la résistance de la part des soldats ennemis qui occupaient le château ou la citadelle de Weert. On parvint cependant à se rendre maître de celle-ci.

Pendant la nuit, le prince fit pendre tous les prisonniers faits dans le château aux fenêtres du bâtiment principal, pour les punir de leur obstination et répéter l'avertissement que naguère il avait donné lors du sac de Sichern. Peut-être cette exécution fut-elle aussi dictée par la colère, car au moment où la garnison se rendit, le prince dut constater que son artillerie n'avait plus assez de munitions.

Lorsqu'il fut cantonné à Weert, Farnèse n'osa pas pousser immédiatement ses préparatifs pour l'attaque de Maestricht : le temps n'était guère favorable, la pluie continuait à tomber, et, circonstance plus importante encore, on ignorait où pouvaient se trouver les troupes de l'ennemi. Une reconnaissance s'imposait d'abord : elle eut lieu du côté de Eindhoven, où les paysans avaient signalé la présence de 7,000 à 8,000 cavaliers. Gonzaga fut envoyé dans cette direction avec la cavalerie légère et 1,000 reîtres.

Craignant que son lieutenant ne fût en danger d'être assailli

(1) Au mois de juillet de l'année dernière, M. Léon van der Essen faisait paraître le tome I<sup>er</sup> de son œuvre *Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas*. Cette grande histoire d'un des hommes d'État et d'un guerrier des plus illustres du XVI<sup>e</sup> siècle comprendra quatre tomes. Le tome II paraîtra d'ici peu de temps.

Nous devons à la grande obligeance de M. van der Essen la primeur du chapitre que nous publions aujourd'hui.



subitement par des forces supérieures, le prince de Parme partit à son tour de Weert le 10 février, avec le reste de la cavalerie, composé de « noirs harnais », et avec le régiment espagnol de Pedro de Valdès et se dirigea du côté de Eindhoven. Cette localité fut trouvée inoccupée : on y logea immédiatement quatre compagnies d'arquebusiers à cheval. Cependant, de la région d'Aerschot, où une concentration assez importante de cavaliers ennemis avait été signalée, arriva subitement un corps des États de 1,500 hommes, composé de soldats choisis et où l'on remarquait un nombre élevé de gentilshommes. Les Espagnols furent attaqués sauvagement et il fallut l'arrivée rapide de la cavalerie des Gonzaga pour terminer le combat en leur faveur : 1,200 cavaliers ennemis restèrent sur le carreau. Le reste s'enfuit dans la direction d'Aerschot.

Le prince de Parme voulut poursuivre l'adversaire. Cependant le commissaire général Olivera et les autres chefs de la cavalerie légère firent observer que leurs hommes étaient trop fatigués par la longue route qu'ils venaient de parcourir : Farnèse se résolut alors d'attendre jusqu'à l'arrivée du régiment d'infanterie de Valdès, qui était resté en arrière. Le 11 février, ses troupes partirent dans la direction d'Aerschot : arrivées en cet endroit, elles apprirent que l'ennemi s'était retiré.

Ottavio Gonzaga regagna alors avec ses hommes la région de la Meuse et se fixa à Helmont, envoyant de tous côtés des reconnaissances pour se renseigner sur la force et la position de l'adversaire.

Quant à Alexandre Farnèse, il retourna à Weert, où était campée la majeure partie de ses forces. Il y fit la revue de son armée et, comme il disposait en ce moment d'un peu d'argent envoyé par Philippe II, il en profita pour payer son infanterie espagnole.

\* \* \*

L'esprit qui animait celle-ci l'avait inquiété depuis quelque temps déjà. Il y constatait une licence et un esprit d'indiscipline qui ne présageaient rien de bon. Il en était d'ailleurs de même de la cavalerie légère. Ces soldats avaient souffert beaucoup de la pluie continuelle et du froid, et étaient démoralisés. De plus, ils manquaient de tout, faute de solde. Les maîtres de camp des *tercios* espagnols étaient presque tous malades et incapables de tenir leurs hommes en main. « Ils ont pris un mauvais pli, qu'il ne sera pas possible de changer en un jour », écrivait Farnèse au Roi. Il était cependant décidé à sévir et à punir les mauvaises têtes et les rebelles, en espérant que ses officiers voudraient bien le soutenir.

Ce qui préoccupait aussi le prince de Parme, c'est que, dans l'armée, les Espagnols étaient en ce moment si peu nombreux : la fièvre typhoïde et le séjour malsain de Bouges en avait fait mourir un grand nombre. Il n'osa pas faire la revue des *tercios* avec la rigueur réglementaire, afin de ne pas révéler aux soldats des autres nations la diminution de l'élément espagnol. En cas de trouble ou de révolte, les soldats de cette dernière nation étaient un soutien et un noyau de troupes fidèles : révéler publiquement leur petit nombre aurait été comme un encouragement donné aux indisciplinés, surtout aux Allemands, qui étaient toujours prêts à se mutiner.

Le prince de Parme alla s'établir à Eindhoven le 21 février. Il apprit qu'à Turnhout et dans les environs se trouvait un corps ennemi considérable et que le bruit circulait que les Espagnols n'oseraient pas l'attaquer parce qu'ils avaient subi une défaite. Farnèse estima qu'il ne pouvait laisser ce bruit se répandre plus longtemps : il était dans l'intérêt de la cause royale de montrer qu'on était supérieur à l'adversaire.

Il ordonna donc de faire tous les préparatifs nécessaires pour entreprendre une expédition de ce côté. On réunit tous les chariots de transport disponibles et on prépara des vivres pour trois ou quatre jours. Le départ fut fixé pour le 22 février, au matin.

Dans l'ignorance relative où Farnèse se trouvait encore au sujet des forces et des positions ennemies, il pria Giovanni Battista del Monte, qui battait l'estrade en Campine avec sa cavalerie, de venir le rejoindre. En ce moment, il n'était pas possible d'empêcher complètement l'ennemi de ravitailler Maestricht et l'on pouvait dès lors mettre temporairement fin à la mission de del Monte.

Le prince de Parme partit d'Eindhoven avec la cavalerie espagnole de Valdès, à laquelle se joignirent 1,000 lanciers du colonel Annibal d'Altemps : le reste de l'armée suivrait à quelque distance. Lors que les troupes de Farnèse arrivèrent à Turnhout, elles n'y trouvèrent plus les forces ennemies qu'on avait signalées. Que s'était-il passé ?

Il s'agissait, en réalité, des reîtres que l'Electeur palatin Casimir avait emmenés aux Pays-Bas au secours des États et dont, faute de pouvoir leur payer la solde qu'ils réclamaient, il désirait depuis quelque temps se débarrasser. En ce moment, le Palatin résidait en Angleterre : parti de Gand le 16 janvier, il avait été justifier sa conduite auprès de la reine Elisabeth. Quoique se rendant bien compte que le vaniteux personnage n'apporterait jamais un concours efficace à la cause qu'elle défendait, la Reine avait réprimé son indignation : elle ne voulait pas rompre définitivement les liens avec l'Allemagne protestante. Pendant que, en compagnie de Leicester, le Palatin chassait les daims à Hyde-Park, ses reîtres erraient dans la Campine, conduits par le duc Maurice de Saxe, vivant sur le pays et pillant partout.

Dès qu'ils avaient appris l'approche des troupes de Farnèse, ces cavaliers — au nombre de 6,400 — estimant ne pas pouvoir se défendre efficacement à Turnhout, s'étaient éloignés dans la direction de Bois-le-Duc, pour s'y retrancher. Mais les habitants de cette ville refusèrent l'entrée.

Obligé ainsi d'errer à l'aventure, Maurice de Saxe prit une résolution extraordinaire. S'étant mis en rapport avec son frère, le duc François, qui commandait un corps de reîtres dans l'armée de Farnèse, il le pria de faire connaître au prince de Parme que, si celui-ci voulait payer les six « monstres » ou parts de solde qui étaient dus aux cavaliers de Casimir, ceux-ci s'engageraient à rentrer aussitôt en Allemagne et à abandonner les États.

On comprend que Farnèse fut tout d'abord étonné de cette offre étrange et qu'il soupçonna un piège, mais lorsqu'il eut examiné l'affaire de plus près, il vit qu'il pourrait se débarrasser à peu de frais d'une force ennemie importante et porter indirectement un coup sérieux à ses adversaires. Sous prétexte de récompenser la fidélité du duc François de Saxe et les services qu'il avait rendus jusque-là à la cause royale, il consentit à donner aux reîtres de Casimir un passeport en due forme, qui les autorisait à traverser, sans être molestés, les territoires de Sa Majesté catholique pour rentrer chez eux, sous la protection d'une escorte. Ils devaient s'engager à quitter le pays dans les quinze jours, à ne causer aucun dommage, et à ne plus porter les armes contre le roi d'Espagne pendant trois mois.

Les reîtres acceptèrent ces propositions. Tenant scrupuleusement parole, Farnèse fit réparer à leur intention le pont de Kessel sur la Meuse, entre Ruremonde et Venloo, pour leur permettre de regagner facilement leur pays. Une compagnie de 200 lanciers espagnols leur fit escorte. Des soldats espagnols campés le long des berges de la Meuse, en voyant passer sur le pont des cavaliers allemands, leur envoyèrent des coups d'arquebuse. Aussitôt que le prince de Parme eut été mis au courant de ce fait, il fit faire une enquête sévère et ordonna d'abattre les coupables à coups de mousquet au milieu des soldats de leur nation.

Casimir apprit le départ de ses reîtres le jour même où Elisabeth d'Angleterre venait de l'investir de la Jarretière. Quelques jours après, il quitta Londres et alla séjourner à Utrecht : là, logé à la « Maison des Allemands », il montra un plaisir exubérant à la



pensée de la dernière aventure de ses soldats, et pour divertir ses convives, chanta même quelques couplets de la ballade favorite des ses cavaliers.

La joie de les voir partir inspira aux populations qui avaient été leurs victimes les rimes que voici :

*Hebdij niet in Brabant geweest, aen der Staten sijden?  
Moel gij niet te voete gaen, moogt gij niet meer rijden?  
'K Heb er geweest, komm' er niet meer,  
Sij hebben kein geld, sij hebben kein eer,  
Het sijn verloehende lieden.*

C'était pour le prince de Parme un coup de maître de s'être ainsi débarrassé d'un nombre considérable d'adversaires. Précisément en ce moment, le service d'espionnage de Farnèse lui signala que l'infanterie des États avait ses quartiers d'hiver tout près d'Anvers, à Borgerhout. Il y avait là 30 à 40 compagnies, composées de Français, d'Anglais et d'Écossais, que le prince d'Orange considérait comme les meilleures de ses troupes. Elles étaient commandées par le colonel anglais Norris, qui avait bravement combattu à Rijmenam, et par le maréchal de camp François de la Noue, guerrier huguenot fort estimé, qui avait remplacé le comte de Bonssu à la tête de l'armée. Celle-ci se trouvait solidement retranchée et semblait à l'abri d'un coup de main.

Farnèse résolut d'aller attaquer ces soldats, qui constituaient les dernières forces des États encore en campagne, les autres étant dispersées, en garnison, dans les villes du Brabant. Il avait décidé de se débarrasser du gros de ses adversaires avant de tenter le siège de Maestricht et il croyait qu'en attaquant les forces massées près d'Anvers, il les obligerait à s'enfermer dans cette ville, lui laissant ainsi la complète maîtrise du plat pays entre la Meuse et l'Escaut. Il était convaincu, d'autre part, qu'en assaillant l'ennemi avec vigueur, il produirait une bonne impression chez ceux d'entre les Wallons qui hésitaient encore à se réconcilier avec le Roi.

Partant des environs de Turnhout, l'armée du prince de Parme passa près d'Hérentals, où se trouvaient le seigneur de La Noue, le colonel Norris, M. de Moye, avec une quinzaine de compagnies, flamandes, française et anglaises, et deux cornettes de cavalerie. Farnèse engagea quelques escarmouches avec eux afin, semble-t-il, de ne pas révéler quel était son véritable objectif.

Bientôt l'avant-garde espagnole s'approcha des environs d'Anvers et vint en contact avec les gens des États. Ceux-ci s'empressèrent d'abandonner les villages où ils logeaient et de rejoindre le gros de l'armée campée à Borgerhout. Aussitôt l'armée espagnole s'installa à Deurne, où Farnèse passa ses hommes en revue.

L'approche du prince de Parme intrigua beaucoup le prince d'Orange et l'archiduc Mathias, qui se trouvaient à Anvers. On se demandait si les Espagnols, qui devaient posséder des intelligences dans la place, espéraient, en la menaçant, y provoquer quelque mouvement populaire. C'est un fait qu'en ce moment un vif mécontentement s'était manifesté dans la ville contre le Taciturne et que des pasquilles circulaient où on critiquait violemment sa politique. Aussi, à l'approche de l'ennemi, et se défiant de la plèbe toujours prête à quelque excès, le prince avait rappelé autour de lui sa garde personnelle. D'autres encore s'imaginaient que Farnèse se préparait à assiéger Lierre ou Hérentals. D'autres enfin supposaient que l'armée espagnole, manquant de vivres, s'avancait ainsi en pays ennemi pour s'y ravitailler et pour épargner de la sorte les régions qui lui étaient fidèles. On fut bientôt fixé : le prince de Parme s'appretait à attaquer les troupes des États sous les murs mêmes d'Anvers.

On apprit, dans cette ville, que les Espagnols avaient canonné Hérentals avec six pièces d'artillerie et avaient envoyé quelques

boulets au château de Grobbendonck. On estimait leur nombre entre 13,000 et 17,000 hommes; ce qui devait être exact, car Farnèse n'avait certainement pas avec lui toute son armée. Les États pouvaient y opposer, à Borgerhout, environ 2,000 fantassins. Ceux-ci s'étaient fortement retranchés dans ce faubourg, ayant détruit les ponts sur la rivière *Het Schijn* et barricadé les approches de l'agglomération.

Après avoir passé ses troupes en revue, le prince de Parme disposa d'abord dans la plaine qui s'étendait devant Borgerhout un corps de réserve, composé des deux régiments allemands d'Altemps et de Fronsberg, qu'il flanqua des deux côtés de mousquetaires espagnols. A l'extrémité des deux ailes il disposa, d'un côté, les cavaliers du duc François de Saxe, de l'autre, la cavalerie de Pedro de Tassis. Le reste de cette armée, sous Ottavio Gonzagua, devait faire office d'arrière-garde.

Il constitua, en outre, un groupe d'attaque de trois régiments, composés chacun de 10 à 12 compagnies, choisies parmi les meilleures de l'armée. Du côté de la citadelle d'Anvers se trouvait le premier de ces régiments, formé des Espagnols de Lopez de Figueroa; le second, composé de vieilles troupes flamandes, fut placé au milieu, sous les ordres de Francisco de Valdés; à la droite se massèrent les Wallons de M. de Hautepeppe. Chacun de ces trois régiments fut renforcé d'une compagnie de mousquetaires, dont quelques-uns armés de haches. Chaque groupe d'attaque était muni d'un pont de bois, qui devait être jeté sur le fossé qui entourait Borgerhout. Enfin, la cavalerie légère d'Antonio de Olivera se tenait prête à soutenir, là où le besoin s'en ferait sentir, l'assaut de l'infanterie.

Farnèse ordonna d'abord une préparation d'artillerie; puis le signal de l'attaque fut donné. Rivalisant d'ardeur, Espagnols, Flamands et Wallons s'élançèrent en avant, sous les yeux de Farnèse en personne, entouré du comte de Rœulx et du baron de Berlaymont; le jour venait de se lever en ce moment.

Lorsque les assaillants essayèrent de passer les fossés au moyen des ponts volants qu'ils avaient avec eux, les Anglais et les Français les repoussèrent avec force : une mêlée générale eut lieu qui dura plus de deux heures. Finalement les trois groupes d'assaillants parvinrent aux barricades érigées en dehors de Borgerhout et les emportèrent. Pénétrant dans l'agglomération, les gens du prince de Parme se répandirent dans le village, enfilant les rues et attaquant les corps de garde. Il était alors 7 heures du matin. A un moment, les soldats français du prince d'Orange furent obligés de se replier sur leurs quartiers, mais ils se heurtèrent soudain à la cavalerie d'Olivera, qui avait passé les ponts à la suite de l'infanterie et qui s'était glissée entre les défenseurs et les murs de la ville d'Anvers. S'éparpillant alors à travers les avenues et les chemins du village, les Français essayèrent de s'échapper, mais beaucoup furent abattus durant la fuite. Entre-temps, dans Borgerhout, la mêlée continuait sur d'autres points, avec une obstination féroce.

Le prince d'Orange, qui était monté sur les murailles d'Anvers pour suivre de là les péripéties de la lutte, ordonna à ses troupes de se replier sur la ville, sous le couvert de l'artillerie. Cet ordre fut exécuté. La cavalerie espagnole poussa la poursuite jusqu'aux glacis mêmes de la place, là où se dressaient un certain nombre de moulins à vent, mais son élan fut arrêté par le feu violent des canons d'Anvers.

Dans la lutte pour Borgerhout, au moins 200 des défenseurs périrent; du côté espagnol les pertes ne dépassèrent pas 50 à 60 hommes.

Le combat avait duré jusque vers 1 heure : en se retirant, Alexandre Farnèse fit mettre le feu à Borgerhout. Les soldats, affamés, se répandirent un peu partout dans les belles maisons de plaisance qui étaient situées dans cette région et s'y livrèrent



à un sac en règle. Trouvant dans ces logis une quantité considérable de salaisons et des provisions de vin, ils s'en donnèrent à cœur joie et finirent par emporter tous les objets qui n'étaient pas trop lourds pour être enlevés. Puis, tout fut livré aux flammes. Du haut des murailles d'Anvers, le prince d'Orange et ses conseillers contemplaient ce spectacle, non sans étonnement, fort impressionnés par l'audace de cet adversaire, qui était venu les défier jusque sous les murs de la ville.

Ayant rapidement fait rassembler son armée, à cause du manque de vivres, le prince de Parme se retira dans la direction de Ranst : l'ennemi, ne disposant pas de cavalerie pour le poursuivre, ne l'inquiéta point dans sa retraite. Pendant que le combat de Borgerhout était en cours, les États avaient envoyé d'urgence un message à M. de Noyelles, seigneur de Bours, commandant de Malines, afin d'obtenir par lui que les régiments de Montigny et de Hèze marchassent incontinent au secours d'Anvers. Ils ne se doutaient pas, semble-t-il, qu'en ce moment l'accord des chefs wallons avec Farnèse n'était plus très loin de se conclure!

Le 3 mars, le prince de Parme se présentait devant le château de Grobbendonck, à une lieue d'Hérentals, propriété du trésorier général des Finances, Schetz. A la première sommation, la garnison, composée d'une compagnie de Français, se rendit. La nuit précédente, La Noue et le colonel Norris étaient venus pour mettre le château en état de défense : guidés par un domestique de Schetz, ils s'échappèrent à grand'peine à travers l'armée de Farnèse et purent regagner Hérentals.

Après avoir brûlé les provisions de grain qui se trouvaient dans le château, le prince de Parme, négligeant Hérentals, poursuivit tout droit sa route vers Maestricht.

Comme l'écrivait Davison lui-même aux secrétaires d'Élisabeth d'Angleterre : « Farnèse, en somme, a sondé les forces des États; les ayant trouvées dépourvues de toute cavalerie et très inférieures, en infanterie à sa propre armée, sans compter le mécontentement que l'absence de solde avait fait naître dans cette infanterie, il ne laissera probablement pas échapper l'avantage dont il jouit. »

La maîtrise de la campagne avait passé entre ses mains. Le siège de Maestricht pouvait commencer.

LÉON VAN DER EESSEN,  
Professeur à l'Université de Louvain.

## Pacifisme

*Ernest Jünger fut un précurseur du national-socialisme en Allemagne. Son livre : La Guerre, notre mère, y connut le plus vif succès. Une traduction française en paraîtra bientôt chez Albin Michel, à Paris. Nous en publions, en primeur, le chapitre consacré au pacifisme. Le livre de Jünger n'est pas une apologie de la guerre mais plutôt une glorification de vertus guerrières, où se répondent les appels déchirants des mourants et les cris enthousiastes des survivants. Il élève la puissance au rang de divinité; il en fait le grand Aigle qui doit sauver l'Europe de ses décombres encore fumants...*

*De l'avant-propos du traducteur, M. Jean Dahel, détachons encore ceci :*

*« Dans un article retentissant, Jünger avait, bien avant l'avènement du III<sup>e</sup> Reich, soutenu l'importante signification de la guerre contre l'argument de l'intelligence et de la raison. Le drame mondial n'a pas été, selon lui, qu'une chaîne d'inévitables souffrances; il a purifié les âmes, il a suscité en Allemagne une prise de conscience redoutable, il a rappelé à la race germanique la mission qui lui est*

*impartie de bâtir un monde nouveau sur des valeurs nouvelles. Cette mission prédestinée que Heügel avait enseignée aux peuples germains, c'est dans la Bataille du Matériel qu'elle s'est révélée, dit Jünger, — quand la somptuosité encore jamais atteinte des moyens de combat exigea de l'homme un effort surhumain. C'est alors que le combat retrouva sa véritable dignité. Pour Jünger, le formidable développement du matériel a été l'aveu de l'esclavage d'une civilisation où l'Esprit était à la merci de la Matière, l'Homme, prisonnier de la Machine.*

*« La Bataille du Matériel, soutient Jünger, a engendré une révolution complète des esprits et des conceptions; elle a fait surgir ce type de héros qui voue sa vie entière à la patrie. Elle a porté les âmes à ce point d'incandescence où s'embrasent et se fondent dans un même élan toutes les individualités. Elle a fait lever le national-socialisme allemand. National, ce mouvement, par cette force d'âme que la guerre a créée et qui était indispensable au combattant pour supporter l'enfer de bataille, pour s'immoler à la chose publique. Mais social aussi, parce que la guerre a montré son salut moral à l'individu dans une étroite collaboration avec ses semblables, avec la nation tout entière.*

*« Face au monument du Soldat inconnu, Jünger élève un monument à l'Homme nouveau qu'une ferme volonté a conduit sur les chantiers de l'Europe nouvelle, au soldat allemand rempli d'énergie, d'idéal et de foi...*

*« Ce soldat allemand, que l'Europe d'après-guerre n'a cessé d'encourager, recommencera bientôt et... mieux. »*

La guerre est la plus imposante rencontre des peuples. En temps de paix, quelques hommes de premier plan s'affrontent seuls dans les rivalités économiques, les championnats et les congrès; la guerre, au contraire, hurlant à tout un peuple son cri d'appel sublime, rassemble une nation entière pour marcher vers un but unique : l'ennemi exécré qu'il faut vaincre et détruire. C'est toujours par une effusion de sang que se sont réglées les querelles autour des questions et des idées qui agitent le monde. Certes, la liberté d'esprit, l'élévation d'âme et les plus hautes cultures ne peuvent être que le fruit du recueillement de la pensée; mais c'est la guerre seule qui les fortifie, qui les amplifie — quand elle ne les conduit pas à leur ruine. C'est principalement par la guerre que les grandes religions ont été dispensées, comme des biens communs, à toute la terre; dans la guerre, que les races les plus vigoureuses se sont élancées de leurs couches obscures vers la lumière, et c'est encore par la guerre que furent affranchis d'innombrables esclaves. La guerre, autant que l'instinct sexuel, est inhérente à la nature humaine; elle est une loi naturelle; nous ne pourrions jamais nous soustraire à sa fatalité. La considérer avec mépris serait s'exposer à n'être plus un jour qu'une proie facile pour elle.

Notre temps manifeste une inclination très marquée pour le pacifisme, tendance qui dérive de deux sources : l'idéalisme et l'aversion du sang. Le premier réprovoque la guerre par amour pour le genre humain, le second, tout simplement parce qu'il manque de courage. L'esthéticien est pacifiste à sa façon.

L'idéaliste tient du martyr. Il est un soldat de l'idée, qui ne manque pas de courage; aussi doit-on le respecter. Pour lui, l'humanité passe avant la Patrie, les belligérants ensanglantent inutilement le monde et compromettent l'édification de la Tour de Bonheur qu'il veut élever jusqu'au ciel. Hélas! le flot des vagues sanglantes qu'il cherche à endiguer ne tarde pas à le submerger.

Pour l'autre pacifiste, rien n'est plus sacré que sa propre personne. Aussi fuit-il le combat qui l'effraie. Il est amateur de combats de boxe. Il sait envelopper sa faiblesse de mille voiles chatoyants — spécialement celui du martyr — dont plus d'un ne paraît que trop séduisant. Une telle orientation d'esprit est le signe prophétique de la décadence et de l'anéantissement prochain d'une nation. Si haute que soit une culture, elle n'est plus qu'un colosse aux pieds d'argile dès que la virilité d'esprit l'abandonne; son effondrement sera alors d'autant plus effroyable que sa structure aura été plus imposante.

Une question se pose : si se peut que Dieu soit avec les plus forts



bataillons, mais les plus forts bataillons sont-ils au service de la plus haute culture? Le devoir sacré de la culture la plus éminente serait donc d'avoir les plus forts bataillons. Un temps viendra peut-être où les courses échevelées de chevaux barbares piétineront les ruines de nos villes! L'homme fort peut seul prétendre à la maîtrise d'un monde que le faible laisserait sombrer dans le chaos.

On peut comparer une culture — ou sa vivante image : un peuple — à un fruit qui grossirait perpétuellement. Il en est de même de la Volonté, de la Volonté absolue et indispensable de conserver et d'accroître ce que nous possédons, de la volonté de combattre, centre magnétique qui exerce une irrésistible attraction. Mais si, par malheur, ce centre vient à perdre sa force, notre fruit se dessèche lamentablement.

L'Histoire, par de nombreux exemples, confirme cette observation. A l'origine d'un quelconque écroulement d'empire, nous découvrons de la faiblesse, soudainement révélée par un coup imprévu du destin qui frappe avec une infaillible précision. C'est une conséquence de l'organisation du monde. La passion de détruire est profondément enracinée dans l'âme humaine. Toute défaillance lui offre l'occasion d'une victoire. Quel mal les Péruviens avaient-ils fait aux Espagnols? Les cimes de la forêt vierge, qui se balancent aujourd'hui sur les ruines de leurs temples, chantent une réponse à qui veut l'entendre. C'est l'hymne de la vie qui se détruit elle-même. *Vivre est synonyme de tuer.*

Dans l'île Maurice vivaient jadis, en bandes aussi paisibles qu'on peut l'imaginer, des oiseaux appelés Drontes. Ils étaient, du reste, de la même famille que les colombes. En fait, ils n'avaient pas d'ennemis. Leur maladresse leur permettait à peine de marcher; ils se nourrissaient uniquement de plantes. Leur viande n'étant pas comestible, on les avait surnommés « oiseaux de dégoût ». Ils furent pourtant exterminés peu après que l'on eût découvert leur île abandonnée. On se représente facilement cette scène de carnage : en de telles circonstances, l'homme est vraiment infatigable et nul n'est plus tenace que le chasseur. Sans relâche, l'équipage hollandais lança des flèches et de lourds javelots. Par milliers, ces oiseaux grands et lourds regardèrent le massacre des heures durant, avec des yeux stupides d'épouvante. Aucun d'eux ne devait survivre.

« Oui, mais alors autant remonter au déluge! Ce petit épisode se déroulait bien avant la guerre de Trente ans! On peut supposer qu'aujourd'hui, au temps de l'instruction obligatoire, des sociétés protectrices des animaux, etc., etc. »

En 1917, en plein centre de Bruxelles, je m'arrêtai un soir devant une vitrine éclairée. De véritables montagnes de porcelaine y étaient entassées avec de jolies miniatures de Meipen, de Limoges et de Copenhague, des calices peints de Venise et de grandes coupes de cristal taillé, aussi transparentes que l'eau pure. J'aime, en flânant à travers les grandes villes, m'arrêter longtemps devant les musées où de minuscules objets d'art, luxueux et étincelants, miroitent dans la lumière. J'éprouve alors un sentiment de richesse, de beauté, d'abondance qui dilate le cœur, un sentiment analogue à celui qui nous envahit à travers les allées d'un vaste parc engourdi dans sa distinction automnale, où aucun désir de posséder tous ces trésors ne vient troubler la joie que l'on ressent.

Pourtant, cette fois, je fus distrait par les réflexions de deux soldats qui s'étaient adossés près de moi contre la devanture. Ils avaient le type caractéristique du vrai combattant. La tranchée avait blanchi et déchiré leurs manteaux, leurs traits étaient creusés par les souffrances des batailles, leurs visages, hardis et intelligents. Les yeux et la bouche accusaient la tension formidable des nerfs, gravée aussi sur ces visages par les instants sublimes écoulés derrière les mitrailleuses chauffées au rouge. Cependant

un regard exercé discernait, dans leur attitude comme dans leur tenue, les signes d'un commencement de lassitude.

— Eh bien, ici, tu ne t'aperçois au moins pas de la guerre! On y trouve de tout!

— Mon vieux, c'est là qu'il faudrait encore envoyer quelques coups de 37, tiens, juste à cette hauteur...

— Comme toutes ces saletés voltigeraient joliment bien en l'air! Tu parles d'un beau feu d'artifice!...

On lisait dans leurs yeux la volupté dont cette pensée de destruction les emplissait. Ce petit incident me laissa rêveur. Ces deux hommes, indiscutablement, en avaient assez de la guerre; bien qu'au fond d'eux-mêmes ils n'eussent pas changé. Les effets mécaniques du matériel les avaient déchirés, exténués, brisés, mais leur moralité n'en avait nullement profité.

A ce moment, je me rendis nettement compte que les hommes ne pourraient jamais empêcher la guerre d'exister, car ils ne sont que de faibles enfants auprès de ce monstre puissant. Certes, il arrivera parfois que le poing tendu retombera, parce qu'épuisé, que les hommes resteront quelque temps sans se quereller et qu'ils termineront telle ou telle guerre par la paix, en disant : « Cette guerre doit être la dernière. » Mais non, la guerre n'est pas morte! Elle n'est pas morte du seul fait qu'il n'y a plus de villages et de villes incendiés, ni parce que des millions d'hommes, le poing crispé, ne versent plus leur sang sous le feu des canons; ni parce que des mains charitables n'étendent plus les soldats, comme des loques gémissantes, sur les tables blanches des ambulances. La guerre n'est pas l'œuvre de quelques hommes d'Etat ou de diplomates, comme on le croit trop souvent en jugeant sur des apparences. Les vraies sources de la guerre ruissellent profondément dans notre sein et les horreurs qui parfois abreuvent le monde ne sont que les reflets de l'âme humaine.

Que de fois, du fond de leurs abris, nos hommes se sont exclamés : « Il est odieux de s'entre-tuer! », mais, en réalité, ils voulaient dire : « Il est odieux d'être tué. » Or ces mêmes hommes poignardaient de sang-froid l'adversaire en criant : « Pas de quartier, camarades! », alors que des bras suppliants se tendaient vers eux.

Pendant tout un été, nous avions occupé, comme régiment de première ligne, le même secteur dans un aride paysage de l'Artois, — pauvre troupe égarée et depuis longtemps exilée de l'animation des villes. Depuis des mois, nous n'avions pas vu une femme, ni entendu le son des cloches ou un coup de sifflet d'usine. Cette existence sauvage, qui avait marqué uniformément les visages, les mille aspects d'une lutte interminable et obscure, les nuées de projectiles dans le jour, le flamboiement des obus éclairants la nuit, tout cela nous était devenu si familier que nous ne nous en apercevions presque plus. Toutes les neuf nuits, nous quittions les tranchées pour aller dormir et nettoyer nos fusils dans un village abandonné.

Devant nous, les champs étaient déserts. Nous les regardions chaque jour, longtemps et avec attention, à travers les fentes étroites de nos créneaux, saisis de cette curieuse épouvante qui plane sur un pays inconnu. Dans les nuits calmes, le vent nous apportait des bruits confus de toussotements, du martèlement des obus et du roulement des canons à l'arrière. Nous éprouvions alors un extraordinaire sentiment d'inquiétude et d'avidité, comme le chasseur qui, dans l'éclaircie de la forêt vierge, épie une bête gigantesque et énigmatique.

Souvent, à midi, nous nous retrouvions en un coin ensoleillé de la tranchée, fumant silencieusement. Nous vivions ensemble depuis trop longtemps pour éprouver encore le besoin de parler. Tels des esclaves de galère enchaînés par des circonstances inexorables, nous nous sentions gagnés par une lassitude infinie qui nous rendait insupportables les uns aux autres. Parfois, un camarade de l'arrière passait devant nous, très absorbé, tenant en mains



une carte couverte de signes bleus, où les lignes rouges figuraient l'ennemi. Rasé de frais, ses chaussures bien cirées, il s'intéressait à des détails qui nous étaient odieux; nous lui décochions quelques plaisanteries assez ironiques. C'est alors que le sentiment de la camaraderie du front nous rapprochait, ce sentiment presque animal d'appartenir à une même famille, d'être unis dans la vie comme dans la mort. Nous lui rendions du reste hommage au cours des permissions, comme dans nos lettres et nos conversations. Grâce à lui, nous pouvions encore obéir au signal de l'assaut, nous qui depuis longtemps, hélas! avions troqué l'éblouissant manteau de l'Héroïsme contre la blouse terne de l'homme de peine!...

Presque chaque jour un des nôtres, mortellement frappé, tombait à nos côtés. Il nous arrivait de ne découvrir son corps, déjà refroidi, qu'au cours d'une ronde dans le poste qu'il occupait. En général, la tête avait été touchée par une balle vagabonde, à travers les sacs à terre. Que de vaisseaux dans la tête, si j'en juge par le sang qui s'en écoulait! Mes hommes s'en étonnaient toujours. J'ai vu des malheureux, déchiquetés par une grenade ou par une mine, que leur meilleur ami ne pouvaient reconnaître. Avec nos pelles nous soulevions cette masse lacérée, puis nous l'envelopions dans une toile de tente. La terre glaise, ces endroits, restait longtemps couverte de taches de rouille éparses. La nuit, nous ramenions les cadavres à l'arrière pour les enterrer dans un cimetière qui chaque jour grandissait. Le menuisier leur taillait une croix de bois, le sergent-major effaçait leurs noms des contrôles contresignés par le commandant de compagnie... Et c'était fini... Ils étaient oubliés et nous ne gardions d'eux qu'un vague souvenir. Parfois, le soir, un camarade évoquait un épisode: « Te rappelles-tu du petit rondillard aux cheveux roux? Un dégourdi, celui-là! Il devait un jour enfoncer des piquets près d'obus non éclatés qu'il fallait signaler. Mais il avait oublié sa massue. Que fait le gaillard? Il ramasse un obus de 155 non éclaté et s'en sert de massue, tout simplement! Le colonel qui passait à cheval faillit en tomber d'émotion. Ah! c'était un as, ce rouquin!... »

Nous végétions ainsi dans une vie monotone, entourés de la mort et de solitude. Depuis longtemps, le combat avait perdu son caractère exceptionnel; il était devenu pour nous un « état », un « élément » dont les phénomènes nous laissaient aussi indifférents que ceux si singuliers du ciel et de la terre. Notre vie d'avant-guerre n'était plus qu'un rêve confus qui s'évanouissait peu à peu. Nos lettres adressées aux amis restés à l'intérieur ne traitaient que de choses vagues; c'est à peine si nous décrivions la physiologie apparente de la guerre, sans jamais parler de son âme. Car ceux d'entre nous qui avaient découvert cette âme étaient convaincus que des non-combattants ne sauraient la comprendre...

Ce fut bientôt l'automne.

Alors survint un événement que nous n'aurions jamais pu prévoir ni concevoir. Par une nuit de tempête, une pluie diluvienne martela les tranchées. Transiés et fouettés par l'ouragan, les sentinelles essayaient vainement de rallumer leurs pipes. L'eau dégoulinait, ruisselant des murs de sacs à terre au sol de la tranchée. L'un après l'autre, les épaulements s'effondraient, avec un formidable bruit, et ne formaient plus qu'une masse boueuse. Comme une bande de rats effarouchés, les troupes couvertes de boue quittaient en rampant leurs abris où l'eau montait de minute en minute.

A l'aube, nous nous aperçûmes qu'un véritable déluge s'était abattu sur les lignes. Taciturnes, engourdis, nous nous étions blottis sur les dernières marches de l'escalier, qui commençaient aussi à s'effriter. Plus de jurons depuis longtemps, signe d'extrême accablement. Que faire? Les fusils enlisés, nous nous sentions perdus. Impossible de rester là; se montrer en terrain découvert, c'était

être s'exposer à une mort certaine. L'expérience nous l'avait mille fois appris.

Mais soudain, une immense clameur s'éleva, semblant sortir de terre. Au delà des fils de fer, des visages émergèrent de longs manteaux jaunes, à peine distincts de la couleur argileuse de l'hinterland: les Anglais fuyaient leurs repaires. Leurs tranchées, comme les nôtres, devenaient inhabitables. Ce fut vraiment une délivrance, car nous étions nous-mêmes à bout de forces. Nous nous portâmes à leur rencontre.

En nous, s'éveillèrent alors des sentiments si étranges et si violents que le terrain sembla s'évanouir devant nos yeux comme une fumée ou comme un songe. Après avoir vécu sous terre si longtemps, nous ne pouvions imaginer qu'il serait possible de s'aventurer un jour en terrain découvert et de parler un langage humain qui remplacerait le langage des mitrailleuses. Une grande et commune détresse nous prouvait maintenant qu'il était et somme simple et naturel de se rencontrer sur un sol libre et de serrer fraternellement des mains. Les cadavres qui jonchaient le secteur nous impressionnaient moins que l'apparition des troupes anglaises surgissant de tous les côtés, comme de vieux camarades. Qui se serait douté qu'une telle fourmilière d'hommes vivaient cachés dans ce désert mortel?

Une conversation animée s'était rapidement engagée entre les groupes. Les boutons d'uniforme s'échangeaient contre de l'eau-de-vie et du whisky. Des appels retentissaient: « Fritz, ici! » — « Tommy, viens là! » Le grand cimetière était transformé en champ de foire et ce délassément tout à fait imprévu, succédant aux mois de combats amers, nous faisait subitement entrevoir le bonheur et la pureté que le mot « Paix » recèle. Il ne semblait plus impossible que mues par une soudaine impulsion, éclairées par une lueur de discernement moral, les élites des peuples qui s'entre-tuaient encore ne bondissent un jour hors de leurs tranchées pour se tendre la main et se réconcilier à tout jamais, ainsi que des enfants qui se sont trop longtemps querellés... A ce moment, le soleil déchira soudain les voiles de pluie; dans chaque cœur retentit le choc de ce sentiment délicieux et de cette joie étrange avec lesquels l'esprit, dégagé enfin de toute contrainte, de toute obligation au devoir, s'abandonne à la jouissance de la vie.

Mais cette joie fut de courte durée: l'arrivée stridente des balles d'une mitrailleuse installée sur une proche colline se chargea, hélas! de la dissiper! Les gerbes claquaient sur le sol gras ou ricochaient sur le miroir des entonnoirs emplis d'eau.

Nous nous jetâmes à terre. La sciè dentelée de la mitrailleuse fauchait nos rangs. Plusieurs d'entre nous s'enlisèrent, mortellement blessés, dans les trous pleins de vase. Ceux qui purent ramper se glissèrent vers l'arrière, entonçant leurs mains dans la boue visqueuse, pour atteindre un abri et s'y terrer jusqu'au soir.

Oui, lorsqu'on est couché sur une plaine plate comme une assiette, où l'on se sent abandonné et sans appui, on ne peut comprendre qu'un adversaire bien abrité puisse froidement, sans émotion et sans pitié, tirer sur une cible aussi facile.

Mais si l'on se trouve parfaitement abrité dans un blockhaus de mitrailleuse, les ennemis que l'on aperçoit ne semblent pas avoir plus de valeur qu'une volée de mouches. « Feu à volonté! » Ah! quelle ivresse de voir jaillir les balles! En vérité, la pièce ne peut cracher assez de plomb! Après de telles escarmouches, ces hommes s'extasiaient: « Ah! mon vieux, c'était magnifique! Ça, au moins, c'est de la guerre! Les as-tu vus tomber les uns après les autres, comme s'ils avaient été vomis sur le terrain? » Et lorsqu'on surprend l'éclair de satisfaction qui passe dans leurs yeux quand ils évoquent ces fantômes sanglants, on comprend vraiment ce qu'était la guerre, la guerre dans sa brutale simplicité. Cet attrait des armes, qu'on appelle aujourd'hui « le militarisme », est plus



émouvant que l'écho des marches militaires ou que l'ivresse causée par les lambeaux de soie des drapeaux qui flottent lacérés de balles. Ce n'est que l'impérieux besoin du sang de goûter des joies scellées et somptueuses.

Je suis d'accord sur un point avec la conviction des pacifistes : nous sommes avant tout des hommes, et c'est là ce qui nous rapproche. Mais c'est précisément parce que nous sommes des hommes que reviendra l'heure où nous devons nous battre. Les occasions, les moyens de combat changeront, mais le combat en lui-même est une forme de vie, fixée a priori, qui se renouvellera éternellement.

ERNEST JÜNGER,

Lieutenant, commandant un groupe d'assaut.

## En quelques lignes...

### Un grand écrivain de demain

On annonce un nouveau roman de M. Julien Green. L'auteur de *Léviathan*, on le sait, est d'origine américaine, ce qui ne l'empêche pas d'écrire un français extrêmement riche et pur, parfois digne de l'anthologie, comme certaines pages d'*Adrienne Mesurat*.

M. Green débute dans les lettres par un *Petit pamphlet contre les catholiques de France*, tout empreint, malgré ce titre, du plus ardent esprit catholique. Ce que Julien Green reprochait à ce moment à ses coreligionnaires français, c'est de ne pas toujours agir et parler selon leurs convictions; il y avait, dans ce petit livre, de la générosité, de la fougue et aussi pas mal de confusion et de lyrisme nuageux. C'était, en tout cas, le fait d'un jeune homme de grand talent et de foi éclatante.

Il s'en faut, malheureusement, que les ouvrages suivants du même auteur soient encore empreints de ce dernier caractère. Le sentiment qui se dégage du *Voyageur solitaire*, de *Mont-Cinère* et des trois autres romans de M. Green est loin de ressortir à la sensibilité catholique. Il n'empêche que ce sont des livres de grande classe, extraordinairement puissants et solides, et que ce romancier trop souvent immoral est destiné, selon toute apparence, à tenir le premier rang dans la littérature française de notre temps. *Adrienne Mesurat* est un authentique chef-d'œuvre, et il y a des pages inouïes, dignes de Poe, de Balzac ou de Dostoïevski, dans *Léviathan* comme dans *Epaves*. Mais quel monde lugubre est celui de Julien Green, et combien sa vision est sombre!

### « Réalisme magique »

On ignore trop généralement — par la faute de la critique française, aussi intelligente en ce moment que peu encline à juger et classer, ce qui est pourtant sa fonction principale — les mérites exceptionnels de la jeune école romanesque qui brille en France depuis quatre ou cinq ans. M. Edmond Jaloux, avec autant de sagacité que de prudence, s'est hasardé voici quelque temps à donner un nom à cette école, dont les tenants ne se connaissent d'ailleurs pas entre eux, mais suivent sans le faire exprès des voies toutes semblables, ce qui donne à penser qu'il s'agit moins d'une école, au sens propre du mot, que d'une atmosphère. Tous les jeunes romanciers étudiés à ce point de vue par M. Jaloux présen-

tent ces caractères importants de considérer la réalité comme une sorte d'hallucination, et de poursuivre, au lieu de la peinture d'un milieu, la création d'un mythe.

A ces écrivains, il n'importe pas ou guère de donner l'impression de vraisemblance, de familiarité qui fut l'idéal des naturalistes. Rompre les traits rigides du réel, saisir les choses terrestres par un tel biais qu'elles nous paraissent tout à coup aussi extraordinaires et effarantes qu'à un habitant de la lune, tel est leur dessein. Ils en espèrent des effets nouveaux, un certain rafraîchissement des aspects de l'âme humaine et la mise en œuvre de nouveaux sujets.

« Réalisme magique », tel est le nom trouvé par M. Jaloux pour cette école, qu'il croit la plus intéressante de toute la littérature romanesque. Et il en nomme les membres : Georges Bernanos, Julien Green, Marcel Aymé, André Malraux, Emmanuel Robín, Guillaume Gaulène, Jean Casson, etc.

### Sur le Pont-des-Arts

Le même Edmond Jaloux se présente à l'Académie. Il y avait quelque temps que ses amis s'attendaient à cette détermination, dont on avait vu peu à peu se constituer les prolégomènes dans l'attitude de l'excellent critique.

Le sort de M. Jaloux n'est pas commun et mérite qu'on le médite. Peu connu jusqu'environ 1919, l'auteur de *l'Eventail de crêpe* ne paraissait pas devoir dépasser, dans le temple de la Renommée, les premières zones de la notoriété confidentielle. Selon toute apparence, il devait demeurer dans les rangs de ces « esprits distingués » qui font le fond, et même la figuration, de la scène littéraire. Quand les *Nouvelles littéraires* lui confièrent le feuilleton de la critique, cette feuille, aujourd'hui fort répandue, ne paraissait devoir être qu'un vague canard de jeunes gens de lettres. La fortune des *Nouvelles* entraîne celle de M. Edmond Jaloux jusqu'au jour où, ce journal s'étant discrédité par diverses maladresses gouvernementales autant qu'universitaires, le nom de son critique littéraire échappa seul à la déconsidération.

De 1922 à 1930 environ, M. Edmond Jaloux jouit d'une autorité immense et sans conteste sur la jeunesse lettrée de France et de Belgique. On lui écrivait de toutes les villes de province, on l'accablait de questions et de manuscrits. M. Jaloux aurait pu jouer, à cette époque, le rôle de grand critique « en avant » qui manque si évidemment à notre siècle depuis la mort de Remy de Gourmont; les critiques « en arrière » sont nombreux, et leur fonction n'est pas moins importante, il est vrai. Dans une certaine mesure, M. Edmond Jaloux tenta certes de répondre à l'unanime confiance de la génération nouvelle; ses articles, admirablement compréhensifs et nuancés, ne manquaient aucune occasion de tracer des repères et de montrer des voies.

Mais il lui manquait tout de même quelque chose, qui paraît bien être la confiance ou la force. Aujourd'hui, M. Jaloux se dirige vers l'Académie, où sa place est certes marquée, et qu'il ne fera certes que rehausser. Mais pour les jeunes gens qu'il conseillait de son mieux, c'est une déception, presque un crève-cœur. Quand leur idole sera couverte de palmes, ils pourront encore la lire et l'admirer, mais « ce ne sera plus la même chose ».

Déjà le découvreur de Maria-Rilke et le meilleur commentateur de Proust fait les politesses d'usage, sous la forme d'éloges de Marcel Prévost, Abel Herman, et autres « immortels » fort mortels. Allons! il va falloir changer d'oracle. Un membre de l'Institut ne peut plus s'abaisser à diriger la petite classe. Et puis le cœur n'y serait plus. Adieu, M. Edmond Jaloux; et tant pis!



## Le rôle social d'une sainte

Au mois de mars 1660, Louise de Marillac entra dans la joie qu'elle avait méritée. En mars 1934, Pie XI proclame solennellement que cette « disciple du Seigneur de Charité possède le Royaume ». Et c'est tout à la fois une très noble figure de sainte et une très haute figure de femme qui viennent enrichir l'hagiographie et l'histoire.

On a beaucoup écrit sur la fondatrice des Filles de la Charité. Il semble pourtant que, préoccupé par la juste louange de sa piété et de son cœur, on n'ait pas assez insisté sur ses vertus intellectuelles. Louise de Marillac était un esprit d'une remarquable supériorité et son rôle social fut des plus éminents.

Les historiens du « nursing » l'ont mise au premier rang des innovatrices. D'une part, les associations qu'elle créa, de concert avec saint Vincent de Paul, à une époque où le dénûment et la maladie résultant des guerres continuelles, décimaient la France, apportaient une solution opportune aux problèmes de l'heure. Elles inauguraient, d'autre part, dans l'art de secourir les pauvres et les malades, des méthodes révolutionnaires, véritable anticipation de nos systèmes modernes. Les collaborateurs de M<sup>lle</sup> Legras furent en quelque sorte les premières infirmières visiteuses. Elles travaillaient d'après des données précises. Leur fondatrice recueillait les allocutions que leur adressait, chaque semaine, saint Vincent de Paul, et les systématisait. Ce sont les premières leçons qui aient été données sur les devoirs de l'infirmière et qui restent parmi les meilleures.

Louise de Marillac écrivait elle-même à ses sœurs des lettres qui sont des modèles de clarté, de bon sens, de justice et de prudence. Plus de sept cents de ces missives ont été conservées. Elles témoignent, non seulement du grand esprit que fut la nouvelle sainte, mais de son extraordinaire activité et de sa tenace énergie. Comme Florence Nightingale qui, deux cents ans plus tard, devait, elle aussi, discipliner l'art de soigner les malades, M<sup>lle</sup> Le Gras, traînant au chevet des souffrants une santé toujours chancelante. Faisant allusion à sa fragilité physique et à la merveilleuse victoire qu'elle avait remportée, saint Vincent de Paul disait d'elle : « Je la considère comme morte naturellement, depuis dix ans. A la voir, on dirait qu'elle sort du tombeau, tant son corps est faible et son visage pâle. Mais Dieu sait quelle force d'esprit! »

## La cigale ayant chanté...

La cigale est destinée à mourir fort dépourvue.

Et c'est pourquoi, quand sont venus l'âge et la bise, comme tant d'autres, Eugénie Buffet s'en est allée mourir sur un lit d'hôpital. On l'a enterrée ces jours derniers; et celle qui chanta avec tant de cœur pour les autres, est enfin chantée par ceux que son souvenir, à juste titre, attendrit. Tous les infortunés, que ce soient les malades des hôpitaux, les habitants des cours parisiennes et des faubourgs, les cousettes qui ont pleuré sur leur premier chagrin d'amour, les soldats des cantonnements et les blessés de la grande guerre, retrouvent sans peine dans leur mémoire les couplets qui les ont aidés à guérir.

Richepin ne souhaitait rien d'autre à sa gloire de poète que « d'écrire beaucoup de chansons naïves et profondes dont Eugénie pût répandre la belle aumône, sans en dire l'auteur, dans cette étrange et affreuse forêt parisienne où les bêtes de proie et les bêtes immondes ont besoin de pleurer parfois en écoutant pleurer leur âme avec celle du rossignol. » Si ce rossignol mettait tant d'âme dans son chant, c'est qu'il avait beaucoup souffert. En versant au cœur du même peuple de la tendresse, de la générosité,

de l'espoir, l'amie des pauvres gens ne faisait que leur offrir la moisson qu'elle avait recueillie tout au long d'un chemin douloureux, mais fleuri par le miracle de son propre courage.

Encore enfant, elle avait été placée comme bonne à Mascara, en Algérie, où elle était née. Ses maîtres l'envoyaient souvent porter des fruits, des gâteaux et des confitures chez un de leurs amis, le lieutenant Charles de Foucauld. Elle le trouvait assis par terre, en gandoura, à la mode arabe. Il avait pour la jeune messagère des paroles de sagesse, de vaillance et de bonté, une déférence si exquise qu'elle ne l'oublia jamais. Et jusqu'à la fin de sa vie, elle évoqua cette douce impression de son enfance, l'aide, le réconfort que lui avait apportés, à travers les vicissitudes et les chagrins, le souvenir des « bons et chauds regards du futur Père de Foucauld. »

## Tablée parisienne.

Déjeuner chez M<sup>me</sup> de G...

L'hôtesse est charmante, la chère exquise, la tableée parfaite. Pour être parfaite, à Paris, une tableée doit comprendre, entre autres, un membre de l'Académie, un maréchal de France ou un quelque chose d'approchant, et un ecclésiastique. Ce dernier point explique que l'abbé Mugnier a eu fort à faire dans les cinquante dernières années. Et Dieu merci! malgré ses quatre-vingt-un ans, il n'est pas au bout de sa carrière. Il y a quelques mois, le saint homme n'y voyait quasi plus. Il avait peine à distinguer ce qu'on mettait dans son assiette. Il disait : « Dieu veut, désormais, que je sois seulement sensible aux clartés éternelles. » Mais, un habile ophtalmologue l'a opéré de la cataracte, et la lumière du jour commence à être rendue au plus célèbre des ecclésiastiques parisiens.

A ce déjeuner, où d'ailleurs ce n'était pas lui qui représentait l'Eglise enseignante, l'académicien présent disait : « On le rencontre vraiment partout! C'est à table qu'il aura exercé le meilleur de son apostolat. Mon collègue A. B... a bien raison de dire qu'il faudra, à sa mort, l'ensevelir dans une nappe. Un linceul ne symboliserait pas assez le genre de ministère auquel il s'est dévoué. On l'a, d'ailleurs, rarement pris sans vert. Je le dis sans jeu de mots! Un jour, dans un salon, Anatole France, lui prenant le bras, le conduisit devant la cheminée, face à je ne sais quelle Vénus dévêtue :

— Que pensez-vous de cela, l'abbé?

— Excusez-moi, mon cher maître, je ne puis rien vous en dire, ce n'est pas quelqu'un de ma paroisse. Il faut vous adresser ailleurs!

Une autre fois, je le vois s'approcher, en sortant de table, d'Y. de B... (vedette de music-hall) : « Mademoiselle, dit-il avec onction, mon état m'a hélas! toujours privé du bonheur de vous entendre et de l'honneur de vous applaudir. C'est là un de mes regrets éternels. Mais vous exercez votre art dans des lieux, pour moi, inaccessibles! » C'est sa façon, à lui, d'entreprendre la conversion des gens!

— Et il a converti Y. de B...?

— Pas, que je sache! Ses ouailles attendent souvent leur dernière heure pour entrer dans la bonne voie. Le fait est qu'on ne conçoit pas des funérailles de première classe qui n'aient été précédées d'une visite *in extremis* de l'abbé Mugnier.

## A l'Académie

Naturellement, l'Académie est mise sur la sellette. Presque tous les Immortels ont leur auréole ébréchée. L'académicien présent défend charitablement ses collègues attaqués : Un tel est bien serviable! Cet autre donna les prémices d'un beau talent dans sa jeunesse...



— Et X...?

— Il reste étonnamment jeune. Quelle belle santé! Sa voix me fut acquise le jour où ma femme, absolument sincère, lui dit : « Mais, comme vous êtes donc jeune, mon cher maître! »

— ...

— Ne dites pas de mal de Y..., je vous prie. Il nous édifie tous par sa piété et sa prudence. Dernièrement, comme on préparait l'attribution des prix, un collègue de gauche le voyant assis devant une montagne de livres bien pensants, me glissait : « Le voilà encore qui se dispose à raffler toutes les richesses de l'Académie au profit de ses curés! »

— ...

— Evidemment, V... se prodigue beaucoup dans les journaux. C'est d'un courage exemplaire, à son âge. Moi aussi, quand mes livres ne se vendront plus, je devrai bien écrire des articles.

— Et les prochaines élections?

— Je crois que ce sera coup nul, cette fois-ci.

— Mgr Z... a-t-il des chances?

— Il nous écrit souvent, à mes collègues et à moi, pour nous complimenter de nos moindres productions. Et il nous rend parfois visite, pour s'informer de notre santé. S'il suit d'aussi près les pécheurs de son diocèse, il doit accomplir un grand bien dans les âmes.

#### Après Stavisky

Voilà trois mois que toute la vie de la France est axée sur l'affaire Stavisky. Trois mois que plus rien n'existe, à Paris, que les bons de Bayonne, lesquels, comme on sait, précisément n'existent pas.

Mais ce n'est pas tout. On annonce de nouveaux scandales : celui des sociétés immobilières, celui de certains groupements mutualistes, celui de la banque des fonctionnaires, tous plus gros les uns que les autres, mais qui n'éclateront que... dans un an, tant ils sont formidables.

Et il y a aussi, paraît-il, le scandale Ivar Kreuger, mais celui-là n'éclatera que si M. Poincaré le veut bien. Voici l'affaire :

Il y a quelques années, les finances de la République étant mal en point, M. Poincaré fut appelé au chevet du franc moribond. Il vit bientôt s'amener Ivar Kreuger qui lui proposa ses allumettes suédoises. C'était une excellente proposition, puisque le grand financier versait à Marianne plus qu'elle ne touchait de son monopole, et, en outre, lui faisait un cadeau de neuf milliards. M. Poincaré jugeait l'opération avantageuse, et sa majorité pareillement. La ratification du projet par le Parlement paraissait assurée.

Seulement, il y avait M. Blum et son parti. Les socialistes ne veulent pas entendre parler de la cession des monopoles : avec quoi la République perdrait-elle de l'argent, si elle n'avait plus les monopoles?

Ivar Kreuger, qui aurait voulu voir une majorité massive voter le projet, commença l'achat des consciences socialistes. La chose allait à bien par ses soins diligents. Les députés de l'opposition se vendaient comme cochons en foire.

Le malheur voulut que M. Poincaré eut vent de ce beau trafic. Son honnêteté se cabra. Son républicanisme redouta un nouveau Panama. Brusquement, il fit volte-face et renvoya le marchand d'allumettes, corrupteur des consciences républicaines. L'affaire, qui était dans le sac, ne se fit pas.

Après le suicide de Kreuger, le gouvernement suédois trouva, dans son coffre-fort, la liste des députés qui avaient touché. André Tardieu l'apprit. En 1928, étant président du Conseil et songeant à préparer les prochaines élections, il tâcha de se procurer, à toutes fins utiles, la dite liste édifiante. Mais, le Conseil des ministres suédois n'accorda pas sa demande. Il préférait, disait-il, remettre ce document à une personnalité qui fût au-dessus des partis, comme M. Poincaré. Ainsi fut fait.

On se préoccupe maintenant de savoir ce que l'ancien président de la République a bien pu faire des talons de chèques de Ivar Kreuger. Les « vrais républicains » assurent, cependant, qu'il est beaucoup trop vertueux pour ne pas les avoir brûlés.

#### La Passion au « Molière »

La presse catholique n'a peut-être pas suffisamment relevé la signification artistique et morale de ces représentations de *la Passion du Fils de l'Homme*, que vient de donner le Théâtre Molière. L'œuvre de M. Loïc Legouriadec a été jouée avec un vif succès, par une troupe animée de zèle, devant des auditoires très compréhensifs.

Il nous plaît de rendre grâce au R. P. Loslever, de l'Ordre des Dominicains, l'animateur de l'Union catholique du Théâtre, et qui s'est révélé, une fois de plus, *the right man in the right place*. Pour régler les répétitions, dresser les décors, mettre au point les jeux de lumière, le R. P. Loslever n'a ménagé ni son temps, ni sa peine. Il faut des qualités de tact et de ferveur pour promener la coule blanche parmi les portants du plateau. Nul n'en est mieux pourvu que ce fils de Saint-Dominique.

Le comédien a fait, depuis Bossuet, un retour au bercail que saluait avec joie tous les amis de la mansuétude. *La Passion*, au Théâtre Molière : la rencontre est deux fois aimable.

#### Tournoi d'éloquence

La scène est à Gand, dans un auditoire qui sent le mois et que parvient à peine à égayer la présence des « supporters » en bérets et casquettes. Les étudiants les plus diserts sont priés de s'expliquer sur la mentalité de la jeunesse universitaire. On leur accorde dix minutes, la carafe traditionnelle et le droit de monter les trois marches. Et cela vaut un défilé, somme toute sympathique, d'orateurs bien parlants et différents entre eux.

Ils diffèrent par la voix, le geste, l'accent, l'action. Tel vise au pathétique; celui-ci, à l'originalité; un autre voudrait entraîner le jury au fil de ses périodes; le suivant ferait volontiers des effets de manches; et voici le futur « meetinguiste » pour salles surchauffées. Mais où ils se ressemblent tous, — presque tous, — c'est sur le chapitre de guerre et de paix. Certains professeurs n'ont pas perdu leur temps. Il est significatif, d'ailleurs, d'entendre plaider l'objection de conscience par un « poil » — un pur poil, si l'on ose dire — de l'Université libre de Bruxelles. Au sentiment de ce pacifiste intégral, les universitaires d'Oxford qui refusèrent le service du Roi méritent notre applaudissement sans réserves. Et l'on avait déclaré avant lui que les jeunes, conscients du péril de l'heure, se cramponnent, malgré tout, au rameau d'olivier.

Le vainqueur, M. Philippe Renaud, de l'Université de Louvain, n'a garde de tomber dans cette mare. Il proclame son attachement aux idées autoritaires, dénonce l'idéologie wilsonienne, l'incurie genevoise et la politique de l'autruche. M. Henry Rolin, sénateur et membre du jury, M. Henry Rolin du lac Léman, rit jaune. Ce qui ne l'empêchera pas de féliciter gentiment ce « canari » qui n'est pas de la même volière, ce canari « saxon ».

#### Un général écrivain

L'aventure d'Angelo Gatti est assez singulière. Officier supérieur sous l'empire bleu ciel dans l'armée italienne, critique militaire du *Corriere della Sera*, M. Gatti — comme on dit aujourd'hui — se découvre, aux environs de la quarantaine, une vocation d'écri-



vain. Une crise douloureuse (la mort de sa femme) lui révèle les consolations de l'art, la joie de se libérer en s'exprimant.

Mais le romancier ne se borne pas à nous livrer sa propre inquiétude. Il se met à réfléchir sur les conditions mêmes du genre romanesque en Italie. Il a relevé, chez ses compatriotes, le goût de la fantaisie, le dédain de l'invention qui est « resserrement du réel ». Les Italiens ne connaissent pas le roman policier. D'autre part, comme l'individu les intéresse moins que ses réactions sociales, ils font un sort aux politiques, aux historiens, mais pas aux moralistes. Leur Montaigne s'appellera Machiavel. Le fascisme n'est-il pas, à son tour, un mouvement « moyen », fondé sur une mystique de la masse constructrice?

Pourtant Angelo Gatti prépare, sur le patron de La Bruyère, un recueil de maximes et portraits. Nous l'attendons avec impatience; nous le lirons avec plaisir.

---

## La quadrature du cercle

---

La quadrature du cercle serait-elle  
résolue par un Belge?

(LES JOURNAUX.)

Ah! cette interrogation qui vaut à elle seule un traité de pudeur. A la vérité, on y est peu habitué de la part des quotidiens. Lisons : « M. G. S. (pur sang ardennais), habitant à B.-R., banlieue de Bruxelles, aurait résolu le problème de la quadrature du cercle, qui, depuis si longtemps, tient en haleine les mathématiciens. » Et le public, ajoutons-nous. Car il est des questions de mathématiques pures qui ont le rare privilège d'intéresser le public. Et tout spécialement les problèmes réputés, à tort ou à raison, insolubles. La quadrature du cercle est de ceux-là. Mieux que cela, il a, pourrait-on dire, des grades. C'est le type même du problème insoluble que l'on résout périodiquement. Du moins on l'affirme au public en assaisonnant l'affirmation de quelque histoire fantaisiste. Car si la fantaisie est un art difficile, force est bien de convenir que certains correspondants de journaux y excellent. L'histoire qui suit en témoigne.

Il y a deux ans, lisons-nous dernièrement dans un journal, mourait à Cluj, en Roumanie, un riche fabricant de chaussures, M. Béla Cristovici. Le défunt avait une passion dominante : l'étude des questions que la science déclare — peut-être prématurément, affirmait le journal, — insolubles. Ce qui n'empêcha point M. Cristovici de trépasser. Non pourtant sans avoir réservé sur son testament une part de choix à l'élu de son cœur, je veux dire, la science. Sur les cent millions de lei qu'il laissait en héritage, vingt étaient légués à son fils unique. Les quatre-vingts autres, moitié au savant qui résoudrait enfin le problème de la quadrature du cercle, moitié au « spécialiste ultra-qualifié » qui pourrait affirmer à coup sûr que l'énigme multimillénaire était enfin expliquée. Dame! Et pourquoi, après tout, ne se trouverait-il aucun mécène pour encourager la pure spéculation? L'Académie des Sciences de Berlin n'avait-elle pas institué un prix de 100,000 marks (d'avant la guerre) pour qui découvrirait la solution d'une question d'arithmétique — encore non résolue, celle-ci — posée par le génial Fermat (XVII<sup>e</sup> siècle)? Et ce concours ouvert en 1887 par le roi Oscar II de Suède entre les mathématiciens du monde entier, ne vit-il pas la victoire du plus illustre d'entre eux,

Henri Poincaré? Quand on s'appelle Béla Cristovici, on se doit de faire les choses plus royalement encore que le roi de Suède. Aussi bien personne ne contestera que quatre-vingts millions de lei valent plus qu'une médaille d'or. Mais — et c'est ici que l'affaire se corse — M. Cristovici fils n'avait pas hérité des penchants de son distingué père. Il en appela à la justice. Deux ans de procès, affirmèrent les journaux. C'est peu pour une question aussi délicate. Admirez la célérité des tribunaux roumains. Célérité et sagesse, on n'en peut douter à la manière dont fut tranchée l'affaire. Un expert fourni par l'Université de Cluj s'appliqua à démontrer qu'il n'y avait pas impossibilité absolue à ce que le problème fût un jour résolu. Dessus quoi, la Cour de Cassation débouta Cristovici fils, en l'autorisant toutefois à revenir à la charge dans cinquante ans si aucun progrès n'avait été réalisé...

Même dans le domaine de la fantaisie, il est bon de se garder des contradictions. Aussi avais-je été fort ahuri par la déposition du soi-disant expert, car je sais depuis longtemps que la vérité mathématique n'est pas fonction de la longitude.

La clé de l'énigme, je n'allais d'ailleurs pas tarder à l'avoir. Il y a quelques mois, un mathématicien roumain de valeur, M. P. Sergescu, professeur à l'Université de Cluj, faisait une conférence à Bruxelles sous les auspices de la Société mathématique de Belgique. A cette occasion, il racontait dans une revue belge l'épilogue de cette histoire amusante. « Nous fûmes fort étonnés, écrit à peu près M. Sergescu, de recevoir à Cluj pendant l'hiver 1932 une trentaine de mémoires établissant la possibilité de la quadrature du cercle. Evidemment, nous n'en avons cure. Mais nous nous demandions, au Séminaire mathématique de l'Université, quel crime involontaire contre l'esprit nous avions pu commettre pour que le Ciel se vengeât ainsi de nous. Nous l'apprîmes bien vite. Un des correspondants occasionnels, plus impatient que les autres, nous pria de lui faire savoir s'il était l'heureux gagnant du prix Cristovici. N'ayant pas connaissance de l'existence d'un pareil prix, nous demandâmes un complément d'information et finalement reçûmes un numéro du *Tagespost de Linz* qui, le premier, avait publié le « canard ». D'après la version primitive, assez différente de celle que nous avons rapportée plus haut, le legs était destiné à l'Université, la moitié devant être versée au gagnant du prix. Le rôle de l'expert n'était plus ridicule, il devenait odieux. De quoi l'Université n'eût aucune peine à se disculper, Béla Cristovici n'ayant jamais existé. »

Un beau « canular », eût-on dit à l'Ecole normale. Histoire roumaine, pensera peut-être le lecteur, et qui ne prouve pas que M. G. S. (pur sang ardennais) n'a pas enfin découvert la solution du problème.

Hélas! les faits sont moins beaux à conter que la légende. Mais les faits ne valent-ils pas plus qu'un lord-maire? Voyons les faits.

Je vous ai dit plus haut que l'histoire de l'expert m'avait laissé sceptique. Plus que sceptique, incrédule. Et pourquoi? Simplement parce que tout mathématicien sait que la quadrature du cercle est un problème insoluble. Qu'est-ce à dire? Les Grecs ont connu trois problèmes géométriques qu'ils ont en vain essayé de résoudre au moyen de la règle et du compas, seuls instruments ayant droit de cité dans la géométrie d'Euclide. Ces trois problèmes, qualifiés de supérieurs par les Grecs, sont la trisection de l'angle ou la division d'un angle quelconque en trois parties égales, la duplication du cube ou la construction d'un cube de volume double de celui d'un cube donné et la quadrature du cercle, c'est-à-dire, la recherche d'un carré dont l'aire soit exactement égale à celle d'un cercle de rayon donné. De ces trois problèmes, ainsi que je l'écrivais il y a peu de temps dans cette même revue, le dernier est incomparablement le plus difficile et seul, dans l'antiquité, Archimède en donna une solution approchée ayant quelque valeur. On sait que l'aire d'un cercle de rayon R s'exprime par la formule



$\pi R^2$ ,  $\pi$  étant un nombre dont une valeur *approchée* par excès est 3,1416, mais qui, sous forme décimale, ne peut s'écrire que sous forme symbolique, c'est-à-dire, au moyen d'un nombre illimité de décimales. Les mathématiciens se sont demandé si ces décimales, qui se reproduisent de manière non périodique, sont distribuées au hasard, autrement dit, si les chiffres 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 entrent, non pas un même nombre, mais à peu près un même nombre de fois dans l'expression de  $\pi$  dont 707 décimales exactes sont actuellement connues. Question oiseuse, croirez-vous. Non pas, et j'ai le souvenir d'une discussion à ce sujet entre deux excellents mathématiciens français actuels, de Montessus de Ballore et Paul Lévy, l'un et l'autre interprétant fort différemment la nette déficience de l'un des chiffres dans l'expression de  $\pi$ . On conçoit que si cette déficience continuait à s'affirmer pour des représentations décimales de  $\pi$  plus étendues, on serait en droit de chercher une loi dont dépendrait l'expression de  $\pi$ . Quoi qu'il en soit de ces considérations purement théoriques et pour en revenir à notre sujet, une chose est certaine : la quadrature du cercle est impossible. Et pourquoi donc ?

Que le lecteur m'excuse si les considérations qui suivent sont exprimées au moyen du langage mathématique ! Comment pourrais-je m'en dispenser quand lui seul est susceptible de traduire rigoureusement la démonstration à faire ?

Si la quadrature du cercle était possible au moyen de la règle et du compas, la traduction algébrique des constructions successivement effectuées mènerait finalement à ce que les mathématiciens appellent une équation d'un certain degré à coefficients rationnels dont  $\pi$  serait racine. On aura donc prouvé l'impossibilité de la quadrature du cercle en démontrant que  $\pi$  ne peut être racine d'aucune équation de degré quelconque à coefficients rationnels. C'est cette démonstration très difficile que le mathématicien allemand Lindemann, s'inspirant de profondes recherches faites par le Français Hermite, a fournie pour la première fois en 1882. L'énigme plus de vingt fois séculaire était définitivement tranchée.

Depuis lors, pour tout mathématicien, la question est entendue : la quadrature du cercle ou la recherche, au moyen de la règle et du compas, d'un carré équivalent à un cercle de rayon donné est impossible.

EDGARD HEUCHAMPS,

Docteur en sciences physiques et mathématiques

## Le musée de la Pensée

Sous ce titre paraîtra bientôt, chez Albin Michel, à Paris, un fort volume de 400 pages de « pensées ». L'éditeur ayant eu la grande amabilité de nous en envoyer les bonnes feuilles, nous y avons cueilli ce bouquet...

La vieillesse, c'est l'enfance moins les illusions. J. Roux.

Ne dites jamais du mal de vous. Vos amis en diront toujours assez. Talleyrand.

Votre véritable ami est celui qui ne vous passe rien et vous pardonne tout. Comtesse Diane.

Les méchants envient et haïssent : c'est leur manière d'admirer. Victor Hugo.

La nuit est déjà proche à qui passe midi. Malherbe.

On peut juger un homme d'après les ennemis qu'il s'attire. Audruger.

Il faut une âme plus haute pour se réjouir du succès d'un ami que pour compatir à sa peine. Mme Cazalis.

On aime davantage à mesure qu'on a plus donné. Henri Perreyre.

Aimer, c'est cesser de vivre en soi pour vivre dans un autre être. Aristote.

Rien ne remplace l'attachement, la délicatesse et le dévouement d'une femme. Chateaubriand.

Le ménage est la traduction en prose du poème de l'amour. Bourgeart.

Faire le mal et honorer le bien, c'est l'illogisme. Faire le mal et honorer le mal, voilà l'iniquité. Audruger.

Le bonheur est une boule après laquelle nous courons quand elle roule, et que nous poussons du pied quand elle s'arrête. Chateaubriand.

Le malheur fait dans certaines âmes un vaste désert où retentit la voix de Dieu. Balzac.

Le bonheur est la seule chose qu'on puisse donner sans l'avoir. Carmen Sylva.

Le bonheur n'est que la courageuse volonté de vivre en acceptant les conditions de la vie. Maurice Barrès.

Les circonstances ne changent pas l'homme. Elles le montrent tel qu'il est. Rivarol.

La charité elle-même oblige parfois à prendre le visage de la colère. Léon Bloy.

Nous ne possédons réellement que ce que nous avons donné. Ozanam.

Si les riches n'avaient pas perdu la vertu de la charité, les pauvres n'auraient pas perdu la vertu de patience. Donoso-Cortés.

Il n'arrive que trop souvent que pour vouloir sauver la foi, on perd la charité. Benoît XIV.

La charité, c'est le sacrifice. Victor Cousin.

Le christianisme n'est dans son ensemble qu'une grande aumône faite à une grande misère. Gerbet.

Le cœur d'un homme d'État doit être dans sa tête. Napoléon.

Il y a trois choses difficiles : garder un secret, souffrir une injure, employer son loisir. Voltaire.

Agir sans principe, c'est consulter sa montre après avoir placé l'aiguille au hasard. Mme Roland.

Les petites choses ont leur importance. Elles ont perdu plus d'un grand homme. Audruger.

La nuit n'est jamais si sombre qu'à l'approche de l'aurore. Albert de Mun.

Le courage de la guerre qui est brillant est infiniment inférieur au courage de toute la vie et de toutes les heures. Fénelon.

La résignation est peut-être le genre de courage le plus rare. P. Lecanuel.

La démocratie est le luxe de l'ordre. Clemenceau.

La démocratie enseigne aux pauvres les vices des riches. Clemenceau.

La tyrannie du nombre est pire que la tyrannie d'un seul. La Tour du Pin.

On trouve plus facilement la sagesse chez un homme seul que chez toute une nation. Balzac.



Tout choix des supérieurs par les inférieurs est profondément anarchique.

*Auguste Comte.*

Les oripeaux démagogiques sont le paravent derrière lequel des eunuques bien stylés préparent le lit du Dictateur.

*Yves de Kergoachet.*

Mieux vaut louer les vertus d'un ennemi, que flatter les vices d'un ami.

*Aristote.*

La crainte est le signe du devoir.

*Charles de Foucauld.*

La véritable égalité consiste à traiter inégalement ce qui est inégal.

*Aristote.*

La nature n'a rien fait d'égal.

*Vauvenargues.*

L'égalité est au cimetière, mais elle n'est que là.

*Duc de Lévis.*

Le silence de l'envieux est un assez bel éloge.

*Térence.*

L'esprit est tout le contraire de l'argent; moins on en a, plus on est satisfait.

*Voltaire.*

L'esprit de corps nuit aux meilleurs esprits.

*Voltaire.*

La bêtise humaine est la seule chose qui peut donner une idée de l'infini.

*Renan.*

Un sot qui a un moment d'esprit étonne et scandalise comme un cheval de fiacre au galop.

*Chamfort.*

L'esprit sert à tout, mais il ne mène à rien.

*Talleyrand.*

Au moment où la foi sort du cœur, la crédulité entre dans l'esprit.

*Lamennais.*

L'entêtement sans l'intelligence, c'est la sottise soudée au bout de la bêtise et lui servant de rallonge.

*Victor Hugo.*

Rien n'est odieux aux gens médiocres comme la supériorité de l'esprit.

*H. Beyle.*

Placer l'esprit avant le bon sens, c'est placer le superflu avant le nécessaire.

*Melchior de Vogüé.*

L'expérience est un médecin qui n'arrive qu'après la maladie.

*Audruger.*

L'expérience est un fruit que l'on ne cueille que lorsqu'il est pourri.

*Alexandre Dumas.*

La famille est le seul remède que l'on ait inventé jusqu'ici contre la mort.

*Taine.*

Le patriotisme, c'est moins l'amour du sol que l'amour du passé, des ancêtres, des souvenirs communs.

*Fustel de Coulanges.*

Les larmes sont l'éloquence des femmes.

*Saint-Evremond.*

Après la blessure, ce que les femmes font le mieux, c'est de la charpie.

*Barbey d'Aurévilly.*

La femme plus ou moins est toujours Dalila.

*Alfred de Vigny.*

La femme est une fleur qui ne donne son parfum qu'à l'ombre.

*Lamennais.*

Les femmes ont dans la tête une case de moins et dans le cœur une fibre de plus.

*Chamfort.*

La douceur, c'est la plénitude de la force.

*P. Graby.*

Les faibles se passionnent pour les hommes, et les forts pour les choses.

*Vicomte de Bonald.*

Les faibles sont sensibles à l'ingratitude et les forts à l'injustice.

*Vicomte de Bonald.*

La richesse et la vertu sont comme deux poids mis dans une balance : l'un ne peut monter sans que l'autre baisse.

*Platon.*

On est tout réconcilié avec l'indigence, quand on a vu de près les misères des grands.

*M<sup>me</sup> de Fontaines.*

L'avarice est la jalousie de la richesse comme la jalousie est l'avarice de l'amour.

*Marquis de Custine.*

Ceux qui croient que l'argent fait tout sont capables de tout faire pour en avoir.

*Dante.*

Qui n'est pas capable d'être pauvre n'est pas capable d'être libre.

*Dante.*

Le génie humain est une brève lumière entre deux éternités.

*Henri Poincaré.*

Le génie humain a des limites, la bêtise humaine n'en a pas.

*Alexandre Dumas.*

Le génie est une chose que l'on adore à genoux quand on n'a pu l'enterrer dans la boue.

*Rallye.*

La gloire est plus facile à acquérir que la vertu. On peut arriver à la première en combattant ses semblables; on n'atteint la seconde qu'en luttant contre soi-même.

*Aristote.*

Qu'est-ce que la gloire? Le bruit du concert des aveugles, s'ils étaient, par-dessus le marché, des sourds.

*Barbey d'Aurévilly.*

Celui que l'or éblouit ne voit pas sombrer son honneur. L'honneur ressemble à l'œil, qui ne saurait souffrir la moindre impureté sans s'altérer.

*Bossuet.*

Le livre est toujours le portrait flatté de l'auteur.

*Marbeau.*

Les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.

*Rivarol.*

La meilleure façon d'imposer une idée aux autres, c'est de leur faire croire qu'elle vient d'eux.

*Alphonse Daudet.*

Il y a des idées qui sont excellentes par elles-mêmes, mais qui deviennent périlleuses entre les mains de certains hommes.

*Yves de Kergoachet.*

L'homme naît sans dents, sans cheveux et sans illusions et il meurt de même, sans dents, sans cheveux, sans illusions.

*Alexandre Dumas.*

Les faibles seuls ont besoin d'illusions. L'arme des forts, c'est la vérité.

*Wladimir d'Ormesson.*

L'intérêt est le plus grand monarque de la terre.

*Voltaire.*

L'homme qui est le moins libre est l'homme de parti.

*Napoléon.*

Les chaînes d'or ne sont pas moins chaînes que les chaînes de fer.

*Fénelon.*

Entre le faible et le fort, entre le pauvre et le riche, c'est la liberté qui opprime et c'est la loi qui affranchit.

*Lacordaire.*

La multitude des lois est dans un État ce qu'est le grand nombre de médecins; signe de maladie et de faiblesse.

*Voltaire.*

Le peuple, quand il est le maître, a ses flatteurs comme les rois.

*D'Aguesseau.*

La critique n'a jamais tué ce qui doit vivre et l'éloge surtout n'a jamais fait vivre ce qui doit mourir.

*Chateaubriand.*

La médiocrité juge un homme sur son âge, son succès, sa position, sa fortune. Elle a le plus profond respect pour ceux qui ont déjà beaucoup imprimé. Elle pèse tout et ne mesure rien.

*E. Hello.*

Le premier mot de l'homme médiocre qui juge porte toujours sur un détail.

*E. Hello.*

Les gens médiocres n'ont qu'à se présenter pour que les portes s'ouvrent : devant l'homme supérieur elles se ferment instinctivement.

*E. Hello.*

La calomnie est comme la fausse monnaie. Bien des gens qui ne voudraient pas l'avoir émise la font circuler.

*Saint François de Sales.*



Le poignard le plus aigu, c'est une plume en des mains sales.  
*Louis Veuillot.*

L'homme, comme le perroquet du persil, est friand des idées qui le tuent.  
*Jean Rostand.*

On dirait que les hommes ont peur de ne pas mourir, à voir tout ce qu'ils inventent pour se tuer.  
*Théophile Gautier.*

Dieu commande à l'homme de pardonner, mais en prescrivant à la société de punir.  
*Vicomte de Bonald.*

Si la miséricorde de Dieu dépendait de certains dévots, les pécheurs seraient bien à plaindre.  
*Clément XIV.*

Ce sont les éléments des pacifistes à tout prix qui ont attiré le loup dans la bergerie.  
*Yves de Kergochet.*

On dirait que le peuple regrette la servitude à voir l'usage qu'il fait de la liberté et la hâte qu'il met à se forger de nouvelles chaînes.  
*Audruyer.*

Les institutions passent par trois périodes : celle des services, celle des privilèges, celle des abus.  
*Chateaubriand.*

Le libéralisme est le luxe de l'ordre.  
*Paul Bourget.*

Il y a dans le socialisme des idées fausses et un instinct vrai.  
*Wladimir d'Ormesson.*

La meilleure des républiques, c'est un bon tyran.  
*Renan.*

On exige de l'État de plus en plus et on lui obéit de moins en moins. Plus on se sert de lui, moins on le sert.  
*Tardieu.*

Gouverner, c'est choisir entre deux inconvénients.  
*Waldeck Rousseau.*

L'anarchie ramène toujours au pouvoir absolu.  
*Napoléon.*

La politique est le premier des arts ou le dernier des métiers  
*Voltaire.*

Il est à propos que le peuple soit guidé et non pas qu'il soit instruit.  
*Voltaire.*

En politique, la ligne courbe est le plus court chemin d'un point à un autre.  
*Montalembert.*

Vous avez beau ne pas vous occuper de politique, la politique s'occupe de vous tout de même.  
*Montalembert.*

En politique, il n'y a de légitime que ce qui est possible.  
*Montalembert.*

Il faut, quand on gouverne, voir les hommes tels qu'ils sont et les choses telles qu'elles doivent être.  
*Vicomte de Bonald.*

Le peuple ne voit jamais. Il sent. Le gouvernement doit voir.  
*Balzac.*

Les bonnes institutions rendent les hommes meilleurs.  
*Vicomte de Bonald.*

En politique comme en religion les nouveaux convertis ont quelquefois une ferveur indiscrette et veulent un peu trop prouver leur changement.  
*Vicomte de Bonald.*

Un pays où les honnêtes gens n'ont pas autant d'énergie que les coquins est un pays perdu.  
*Roosevelt.*

Les peuples sont comme les enfants. Il faut leur résister pour leur bien.  
*Le Play.*

Les financiers soutiennent l'État comme la corde soutient le pendu.  
*Montesquieu.*

La tyrannie du nombre est pire que la tyrannie d'un seul.  
*La Tour de Pin.*

La prière, c'est la force de l'homme et la faiblesse de Dieu.  
*Saint Augustin.*

Ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent.  
*Donoso Cortés.*

Le progrès ne consiste pas à abaisser des sommets, mais à combler des abîmes.  
*Chantavoine.*

Le seul moyen de ne pas varier, c'est de ne pas penser.  
*Renan.*

Partout où il y a beaucoup de machines pour remplacer les hommes, il y aura beaucoup d'hommes qui ne seront que des machines.  
*Vicomte de Bonald.*

Il y a des cas où être raisonnable, c'est être lâche.  
*Aristote.*

Un peu de bon sens fait évanouir beaucoup d'esprit.  
*Vauvenargues.*

Rien n'est plus contraire au tempérament français que la foi du charbonnier.  
*Psichari.*

La religion devient de la superstition, quand elle ne pénètre pas la conscience morale.  
*Cardinal Mercier.*

Un État sans religion, c'est comme un tonneau sans cercle  
*Thiers.*

Un peuple sans Dieu ne se gouverne pas. On le mitraille.  
*Napoléon.*

Une conscience sans Dieu, c'est un tribunal sans juge.  
*Lamartine.*

Ce sont les rois qui sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois.  
*Berryer.*

Il faut prêcher sans cesse aux peuples les bienfaits de l'autorité et aux rois les bienfaits de la liberté.  
*Joseph de Maistre.*

Les adversaires sont des précepteurs qui ne coûtent rien.  
*Ferdinand de Lesseps.*

Tout ce qui finit est court.  
*Saint Augustin.*

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg . . . . . 17 belgas
- II. — Pour le Congo belge . . . . . 25 belgas
- III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangl-Charl, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur. . . . . 25 belgas
- V. — Pour tous les autres pays . . . . . 28 belgas



# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### Jésus le Christ du D<sup>r</sup> Karl Adam

Il me tarde de présenter aux lecteurs de cette revue le troisième volume des conférences du D<sup>r</sup> Karl Adam, professeur à l'Université de Tubingue, traduites par l'abbé E. Ricard, directeur du Séminaire Saint-Sulpice d'Issy. Ce troisième ouvrage, *Jésus le Christ*, fait suite au *Vrai Visage du Catholicisme*, dont j'ai parlé ici, et au *Christ notre frère*. Les trois traductions ont paru dans la collection « La Vie chrétienne », de Grasset (Paris), le premier en nouvelle édition; les originaux allemands sont publiés aux *Editions Salvator*, à Mulhouse. La persécution hitlérienne qui n'a pas épargné le savant professeur de Tubingue ajoutera encore un nouveau lustre à ses livres que recommandent d'ailleurs la richesse doctrinale et la merveilleuse adaptation à la mentalité contemporaine.

Karl Adam a des vues pénétrantes sur le Christ et le christianisme. Il va droit au fond des choses, il joint à une information rigoureusement scientifique « une âme passionnément dévouée à la vérité totale », comme s'exprime son traducteur dans sa préface. Là est je crois l'explication de son succès qui est absolument extraordinaire : on en peut juger par ce trait que les traductions française, anglaise, hollandaise paraissent simultanément avec la troisième édition de l'original — la première datant de mars 1933 — dont les traducteurs auront pu bénéficier. Parce que Karl Adam parle en savant, témoignant d'une compétence hors ligne, il s'impose et fait confiance; parce qu'il parle en apôtre contemporain à qui aucune difficulté de croire n'échappe, il touche, il émeut, il entraîne.

Ce livre dans lequel il a condensé le résultat de trente années d'études et de méditations, c'est la science mise au service des contemporains par une âme vibrante de foi et de charité.

Je voudrais faire passer dans cette analyse quelque chose de cette flamme en dégagant les idées principales des chapitres essentiels : *La physiologie morale et spirituelle du Christ. La vie intime du Christ. Ce que Jésus-Christ nous a dit de lui-même*, me bornant pour ce premier article à l'examen du chapitre d'introduction qui éclaire la marche de l'auteur.

Son titre trahit tout de suite la préoccupation apostolique de K. Adam. *Le message chrétien et l'homme du XX<sup>e</sup> siècle*. Il veut, il veut ardemment, passionnément rapprendre le Christ aux hommes de notre temps. C'est sa réponse à la question angoissante et douloureuse que pose Dostoïewski, dans l'esquisse de ses *Démons* : Est-ce qu'un homme cultivé, un Européen de nos jours, peut encore croire à la divinité de Jésus-Christ, Fils de Dieu?

\* \* \*

Ce qu'il faut rapprendre aux contemporains, c'est le vrai Christ, l'authentique, qui n'est pas le Verbe de Dieu, qui n'est pas homme, mais qui est l'Homme-Dieu. Il n'en existe pas d'autre. L'homme idéalisé, surélevé, transfiguré n'a jamais existé : c'est un mythe, un produit artificiel, littéraire, créé ou vulgarisé par Renan, mais totalement étranger à l'histoire qui ne connaît que le Christ à miracles, le Christ parfaitement homme, mais, en même temps, dépassant l'humanité d'une distance infinie, accomplissant les œuvres de Dieu. C'est ce Christ-là dont témoignent les évangiles, ces documents que la science moderne la plus avertie reconnaît

aujourd'hui comme absolument historiques, en concordance essentielle avec les épîtres pauliniennes, spontanément, unanimement, exclusivement acceptés par les églises primitives les plus opposées entre elles sur des points accessoires. De sorte qu'on est acculé à ce dilemme : ou reconnaître en Jésus l'Homme-Dieu attesté par toute la littérature primitive, ou biffer carrément Jésus de l'histoire, nier son existence. Le rénanisme s'est évanoui, le surhomme Jésus est avéré une fable, la négation de Jésus est l'aboutissant logique du rationalisme, elle est dans sa ligne.

Il est intéressant de constater combien l'esprit humain a été réfractaire à la conception d'un homme pleinement homme, indépendant, doué d'un corps et d'une âme, de toutes les facultés humaines, sensibilité, intelligence, liberté, conscience, volonté, et qui soit en même temps Dieu parfait, éternel, immense, infini, tout-puissant. C'est qu'aussi bien le concept de l'Incarnation n'a rien d'analogue avec les divinisations qui foisonnent dans les mythologies des Indes, de la Grèce, de partout. Que voit-on dans ces mythes? La divinité qui se rend visible, mais ne conserve d'humain que l'enveloppe matérielle, corporelle dont elle s'entoure pour se manifester, se rendre perceptible aux sens, mais qui a perdu sa consistance propre, sa valeur, sa réalité substantielle. Cette humanité n'est plus qu'un truchement, un instrument de transmission, elle a perdu son indépendance et sa nature. Cela saute aux yeux et il n'y a pas lieu de s'attarder à la théorie des emprunts. Le mystère chrétien est tout autre, sans ombre d'analogie avec les mythes païens. Le docétisme leur est essentiel. « L'humanité du Christ ne se borne pas à une apparence, elle ne sert pas seulement à rendre Dieu sensible, elle n'est pas seulement la forme visible sous laquelle Dieu vient au-devant de nous, le point où la divinité se fait perceptible à nos yeux de chair. L'humanité du Christ a sa réalité, sa valeur propre, indépendante. Elle est la voie, le moyen, le sacrement dont Dieu se sert pour s'approcher de nous et nous sauver. »

C'est saint Paul qui a le plus profondément compris et enseigné ce dogme : Celui qui était primitivement auprès de Dieu, et qui est éternellement auprès de Dieu, s'est fait véritablement homme. *Verbum caro factum est!* a écrit saint Jean qui a tout ramassé dans cette formule. La nature humaine, par une prodigieuse exaltation, est entrée dans la personnalité du Verbe qui l'assume et Dieu s'est abaissé, anéanti, dit saint Paul, jusqu'à la forme d'esclave en se faisant simplement homme. Jésus est l'Homme-Dieu, et non pas l'Homme divinisé. Tel est le point central du christianisme qui se fonde tout entier sur l'Incarnation. Jésus est notre frère, l'homme nouveau, le second Adam, l'Homme, à qui nous sommes incorporés, et qui, en vertu de cette solidarité, opère notre rédemption.

L'auteur insiste sur cette conséquence que le Dieu fait homme n'est pas le terme ultime, le véritable objet de notre adoration. Il est le Médiateur. *Par le Christ Notre-Seigneur* : ainsi s'exprime notre liturgie.

Voilà l'exacte vérité : d'où il suit qu'à mettre l'accent exclusif ou même prépondérant sur une seule des deux composantes, c'est défigurer le Christ, déformer le mystère. L'auteur signale deux déformations : le *Jésuanisme* qui ne voit que l'homme-Jésus, rejette dans la fable la divinité, le dépouille du lourd manteau de brocart d'or que la piété de ses disciples lui a tissé, en réalité de l'éclat de sa divinité, pour faire honneur à l'humanité, à son dévouement, à sa charité, de l'œuvre rédemptrice. Le Jésusanisme a beau se parer de formules pieuses, séduisantes, il est en dehors de la réalité historique et de la vérité dogmatique.



Si Jésus n'était qu'un homme, dit excellemment l'auteur, il ne pourrait nous apporter que de l'humain. » Pêché et mort continueraient à peser sur nous. Le sacrifice rédempteur tire sa valeur infinie, son applicabilité illimitée, de la dignité infinie de la Personne divine qui prend à son compte, fait sienne l'immolation sanglante.

L'autre déformation qui a déteint sur la liturgie de l'Eglise orthodoxe, préoccupée de lutter contre l'arianisme, est ce qu'on pourrait appeler : une tendance monophysite. Elle consiste à mettre si fort l'accent sur la nature divine que, pratiquement, on laisse de côté la nature humaine. Elle s'accuse dans la suppression de la formule de médiation : *par le Christ Notre-Seigneur*, par crainte d'une infériorité du Fils à l'égard du Père. Conséquemment, Celui qui nous rachète sur la croix, nous nourrit dans l'Eucharistie, ne serait plus l'Homme-Dieu, mais exclusivement le Verbe Eternel sous le voile de l'humanité. On ne voit plus que le Dieu-Sauveur. On laisse un vide entre Dieu et l'homme qu'à défaut du Médiateur on cherche à combler par les saints médiateurs et intercesseurs. Le chrétien se sent séparé de Celui qu'il ne considère plus comme son frère, qu'il ne sent plus à côté de lui, en lui. De là, dans la piété eucharistique des orthodoxes une tendance à décrire le mystère eucharistique comme le mystère de l'effroi.

A ces liturgies orientales s'apparentent quelques représentants de la théologie *dialectique* protestante qui mettent l'accent avec plus de force dans la formule : *Le Christ est la manifestation de Dieu dans l'homme*, sur la première partie, *Manifestation de Dieu*, que sur la seconde : l'humanité du Christ n'ayant d'autre raison d'être que de nous permettre de rencontrer Dieu. C'est encore là tendance monophysite qui sacrifie avec l'humanité du Christ son rôle spécial dans l'œuvre rédemptrice.

A l'encontre de ces déformations, il faut affirmer que le Christ authentique est autant homme que Dieu, autant auprès de nous qu'auprès de Dieu, et, pour ce motif, le Médiateur par lequel nous allons au Père, par qui nous recevons l'homme nouveau, la nouvelle créature, le principe créateur d'une humanité nouvelle.

Cette essence du christianisme implique un triple caractère : *eschatologique*, parce que le Christ total s'accroît, se complète jusqu'à ce qu'il ait atteint sa plénitude; *sacramentel*, parce que, en correspondance avec l'Incarnation, où le divin opère par le moyen de l'humain, dans l'économie sacramentelle, la grâce est produite par un signe sensible; *social*, enfin, parce que, comme le Christ est l'unité personnelle de la multitude des rachetés, le christianisme est essentiellement une union des membres avec leur tête, une communauté sacrée.

\* \* \*

Tel est le Christ qu'il faut rapprendre à notre génération. L'auteur est frappé de ce fait que dans notre monde occidental, ce ne sont plus des penseurs isolés, mais la *pensée*, la *mentalité générale* qui s'est éloignée consciemment de Dieu et est devenue athée même chez les chrétiens. Le naturalisme triomphe, on rejette tout ce qui présente une déviation du déterminisme. Nous en avons eu une preuve remarquable dans l'invincible répulsion de savants chrétiens à l'acceptation de faits miraculeux. On découpe dans la réalité une petite partie que l'on prend pour la réalité totale.

L'observation est juste, c'est à tort que le Dr K. Adam cherche à la renforcer en rappelant l'opposition de saint Bonaventure à la théorie aristotélicienne et thomiste de la connaissance. Je dois citer : « Pour lutter contre la théorie platonicienne et augustinienne de l'illumination — qui faisait dépendre la certitude dernière et absolue d'un rayon de lumière divine, unissant ainsi de la manière la plus intime la connaissance de la créature et

celle de Dieu — on mit à part nettement la connaissance humaine comme se suffisant à elle-même. Par voie de conséquence, on sépara la science de la foi, la nature de la surnature ». Et la kyrielle des conséquences néfastes, des ravages du rationalisme se poursuit longuement.

C'est effarant : saint Thomas et son école accusés des pires méfaits du rationalisme pour avoir adopté le mode de connaître d'Aristote, en adjuvant à l'intelligence, à la raison la puissance d'opérer la sélection mentale qui consiste à abstraire : « Par cette doctrine, écrit M. De Wolf, qu'on peut appeler « rationalisme » ou mieux « spiritualisme », les scolastiques se rattachent à la brillante lignée de Platon, d'Aristote, d'Augustin, de Plotin, d'une part, à celle de Descartes, de Leibniz, de Kant, d'autre part ».

Voilà qui est autrement large et compréhensif.

On a le droit de s'étonner qu'un homme de la valeur du Dr K. Adam répète des affirmations de M. Gilson qui ont été depuis longtemps réfutées par l'école néo-thomiste.

Il va de soi que la conclusion finale du Dr K. Adam n'en est pas infirmée pour autant : il importe, avant tout, de redresser la mentalité contemporaine, de la débarrasser des préjugés grossiers du rationalisme étroit, de la conception purement matérialiste des choses. « Il faut élargir notre esprit, l'ouvrir à nouveau, à toutes les révélations éclairantes, à toutes les formes que revêt la réalité au ciel et sur la terre. »

D'accord, pleinement d'accord, il faut mettre l'esprit moderne à l'école du réalisme modéré du thomisme, aussi éloigné de l'idéalisme germanique que du réalisme brutal. Il apprendra que la vérité git dans la correspondance du réel et du conçu, suivant l'antique dicton : *Veritas est adaequatio rei et intellectus* la Vérité est l'adéquation du réel et de l'intellect.

J. SCHVRENGENS.



DONNEZ VOS RENDEZ-VOUS D'AFFAIRES AU  
**TEA - ROOM**  
DE W. H. SMITH & Son  
ENGLISH BOOKSHOP  
75, Boulevard Adolphe Max  
— — BRUXELLES — —

Un Tea-Room confortable, tranquille et sérieux où vous pourrez déguster des spécialités anglaises à des prix fort raisonnables.

Ouvert de 9 à 18 1/2 h.

English lunches de 12 à 14 h.

Dans ses magasins vous trouverez l'assortiment  
le plus complet de

LIVRES, REVUES & JOURNAUX  
anglais & américains

Tous les LIVRES TECHNIQUES, SCIENTIFIQUES, etc.  
sur commande

Service d'abonnements et insertions d'annonces  
dans tous les journaux anglais

W.H. SMITH & Son, - BRUXELLES - English Bookshop



# CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

**Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11**

**Capital : 320,000,000 francs**

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -  
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres  
(taux variable) **Coffres-Forts**

**Bureaux de Quartier :**

Rue du Midi, 8, Bruxelles  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvis St-Gilles, St-Gilles;  
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;  
Place Liedts, 18, Schaerbeek;  
Rue du Bailly, 79, Izellee

SOCIÉTÉ ANONYME  
DES USINES

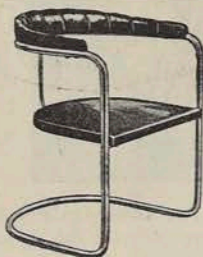
**M. de Marneffe**

RUE NATALIS, 31 — LIÈGE

Téléphone 137.27 - (Belgique)

Fabrique de Meubles

en tubes d'aciers spéciaux nickelés - CHROMÉS - INALTÉRABLES



# POÊLES GODIN

R. RABAUX & C<sup>ie</sup>

158, Quai des Usines, à BRUXELLES

Usine à Guise (Aisne) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLONS à AMSTERDAM, 20-22, AMSTEL

714

## Moteurs Electriques

# L.M.B.

de 1/12 à  
8 HP cou-  
rante  
triphasé  
monophasé  
continu



pour toutes  
les applica-  
tions In-  
dustrielles  
et do-  
mestiques

La plus forte production Belge  
200.000 moteurs en fonctionnement

USINES ET BUREAUX

**Rue Marconi, 141, Bruxelles**

Téléphone : 44.49.20